
UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 00397924 2

Jean-Jacques Rousseau

GENÈVE
IMPRIMERIE ALBERT KÜNDIG

BERNARD BOUVIER

Jean-Jacques Rousseau

CONFÉRENCES PRONONCÉES DANS L'AULA DE L'UNIVERSITÉ DE GENÈVE A L'OCCASION DU DEUXIÈME CENTENAIRE DE LA NAISSANCE DE J. J. ROUSSEAU.



GENÈVE
A. JULLIEN, LIBRAIRE-ÉDITEUR
32, Bourg-de-Four, 32

1912

A M. Eugène Ritter,
docteur ès lettres,
professeur honoraire de l'Université de Genève.

Cher collègue et ami,

Une des raisons qui m'ont engagé à publier mes conférences sur Jean-Jacques Rousseau, c'est qu'elles devaient me donner l'occasion, en inscrivant votre nom sur cette première page, de vous exprimer publiquement ma gratitude et mon affection.

Vous avez été pour moi, comme pour beaucoup d'autres, un conseiller et un confident attentif.

Attaché depuis ma jeunesse, par un sentiment spontané et profond à Rousseau, à l'homme comme à l'écrivain, j'ai trouvé en vous, quand j'ai abordé l'étude raisonnée de son œuvre et de sa vie, un guide très éclairé et très sûr. Nous avons travaillé, dans une particulière sympathie, à la fondation de la Société Jean-Jacques Rousseau, il y a maintenant neuf ans. Depuis lors, notre comité

s'est constamment appuyé sur vos avis prudents et votre autorité partout reconnue. Vous êtes de ceux qui assurèrent les premiers aux *Annales Jean-Jacques Rousseau* la considération du monde savant. Enfin, cher maître et ami, tandis que le comité de notre Société m'incitait, à l'approche du deuxième centenaire de la naissance de Rousseau, à retracer, devant le public genevois, le tableau de sa carrière et de sa pensée, vous m'avez encouragé à entreprendre ces conférences, et, quand elles furent terminées, à les imprimer. J'hésitais, j'avais le sentiment qu'un recueil de leçons, d'un caractère populaire, pouvait faire un volume, sans doute, mais pas un livre. La structure serrée, l'annotation scrupuleuse de vos travaux présentent des modèles d'une méthode que l'exposition oratoire ne saurait suivre. Je ne m'en suis jamais mieux rendu compte qu'au moment de publier ces discours, tels que le sténographe les a transcrits.

Pour leur donner la suite et la plénitude d'une œuvre également solide en toutes ses parties, il eût fallu en refondre la matière et en renouveler la forme. Il eût fallu sup-

primer des redites, développer des chapitres seulement indiqués, abréger les longues citations de morceaux connus, effacer des réflexions qui ne se rapportent qu'à l'occasion passagère, changer, en un mot, toute l'orientation d'une parole qui s'adressait à un auditoire genevois, à la veille d'une commémoration nationale.

Je n'en fais rien cependant; ces discours garderont la physionomie qu'ils ont reçue du moment, et qui pourra rappeler une époque de notre vie publique. Je me contente seulement, comme tout auteur averti des défauts de son œuvre, de plaider sous forme de préface, les circonstances atténuantes, et j'associe dans un témoignage cordial, et vous et la Société Jean-Jacques Rousseau et tant d'auditeurs fidèles qui m'avez soutenu dans l'hommage à rendre à Rousseau, en l'an 1912, dans l'Université de Genève. A eux, comme à vous, sont assurés ma reconnaissance et mon dévouement.

15 juin 1912.

Bernard Bouvier.

I

L'enfance de Jean-Jacques.

Mesdames et Messieurs,

Le plus illustre des enfants de Genève, Jean-Jacques Rousseau, est né le 28 juin 1712 et mort le 2 juillet 1778.

Il y a trente-quatre ans, le centenaire de cette mort fut l'occasion d'une fête nationale et populaire où Genève honora sa personne et son action dans le monde. Depuis longtemps elles faisaient l'objet de l'étude des historiens de la littérature ou de la politique, des moralistes, des théoriciens de l'éducation. Mais plus particulièrement depuis lors l'érudition, la critique des textes, la recherche des sources et des documents se sont appliquées à la vie et à la pensée du citoyen de Genève. Et qu'avons-nous à faire, nous, aujourd'hui ? à con-

tinuer et achever cette œuvre de science, de patience, de vérité. Au-dessus des opinions et des querelles, en dehors des partis, nous devons écarter les légendes, vaincre les hostilités acharnées, faire taire les réquisitoires et les dithyrambes, et contrôler soigneusement les motifs de notre conviction personnelle.

C'est dans cet esprit que fut fondée, il y a huit ans, la Société Jean-Jacques Rousseau, association internationale qui a son centre à Genève. En réunissant les efforts des rousseauistes de tous les pays, elle veut préparer les matériaux, pour l'édifier un jour, d'une édition critique des œuvres de Rousseau. C'est le monument que réclame aujourd'hui sa mémoire. Pour en poser les fondements, la Société Jean-Jacques Rousseau fera bientôt appel à la générosité de la population genevoise. En attendant, et pour préparer la célébration à Genève du deuxième centenaire de la naissance de Rousseau, elle a chargé l'un de ses membres de retracer, en une série de leçons publiques, le tableau de sa vie et de son œuvre.

En acceptant cette grande tâche, je n'ai point considéré mes forces, ou une autorité que d'autres revendiqueraient avec plus de droit que moi, mais mon zèle à servir une grande cause auprès de mes concitoyens.

J'avais devant moi, pour me soutenir et m'aver-

tir à la fois, un précieux exemple. En 1878, des professeurs de l'Université, en une série de conférences faites dans cette même salle, présentaient sous ses faces principales le génie de Rousseau. Elles furent réunies dans un livre, qui n'a rien perdu de sa haute valeur : *Jean-Jacques Rousseau jugé par les Genevois d'aujourd'hui*. Amiel, André Oltramare, Joseph Hornung, Auguste Bouvier, Marc Monnier et John Braillard y analysent l'homme lui-même et le principe fondamental de son œuvre, puis ses idées pédagogiques, ses idées politiques, ses idées religieuses, sa création artiste et son influence sur la littérature européenne.

Ces hommes peuvent servir encore de guides. Ils furent mes maîtres; en quelques-uns j'ai trouvé des modèles et des inspirateurs. Lisez ce livre, que je ne pouvais pas tenter de refaire. Ce que je vous apporte est beaucoup plus modeste : c'est Jean-Jacques Rousseau, non pas jugé, mais décrit et raconté par un Genevois d'aujourd'hui; un Genevois qui s'efforcera, en s'effaçant soi-même, de vous présenter une image aussi fidèle que possible, autant que la science et la critique ont pu sûrement fixer ses traits; telle qu'elle peut apparaître, non seulement aux concitoyens du « citoyen de Genève », mais à tous ceux qui, en tous pays, veulent aujourd'hui également étudier et connaître Rousseau tout entier.

Rousseau tout entier, c'est-à-dire l'homme, son cœur, sa volonté, sa conduite, sa vie sentimentale, ses œuvres, ses aspirations, ses jugements sur lui-même et les autres, aussi bien que sa philosophie morale, sa philosophie politique, sa pédagogie et sa sociologie; le Rousseau des *Confessions,* comme celui de la *Nouvelle Héloïse*; le Rousseau victime de son orgueil aussi bien que le douloureux prophète de la vie naturelle; le champion de la vérité et de la vertu; l'orateur et le poète; l'artiste, le précurseur religieux, l'ami des humbles, le fils de l'horloger genevois, l'adorateur de Dieu dans la nature, le peintre incomparable des rives du lac de Genève; le citoyen, proclamateur de l'égalité et de la conscience; l'homme à « l'imagination déréglée, prêt à s'effaroucher sur tout et à porter tout à l'extrême »; le pauvre homme, tourmenté de soupçons, accablé d'un remords incurable; le véritable ami des hommes et de la justice; ami de l'amitié qu'il a souvent déchirée; ami de l'amour, qu'il n'a connu que dans les larmes; contemplateur éternel de sa vie intérieure; promeneur solitaire, qui rêve pour l'humanité et lui décrit magnifiquement un bonheur qu'il fut incapable de réaliser soi-même et dont la chimère le consola.

Car c'est ainsi que l'auteur des *Confessions* veut être connu et compris. Si sa vie fut de bonne heure érigée par les uns en exemple et en symbole; si

pour d'autres, au contraire, elle est une cause d'indignation et de pitié, c'est qu'il n'a pas permis qu'on fît le silence sur elle, ni qu'on la séparât de son œuvre : « Vous dites que je ne suis indifférent à personne; tant mieux; je ne puis souffrir les tièdes, et j'aime mieux être haï de mille à outrance et être aimé même d'un seul. On peut ne pas aimer mes livres, et je ne trouve pas cela mauvais; mais quiconque ne m'aime pas à cause de mes livres est un fripon; jamais on ne m'ôtera cela de l'esprit. »

Séparer l'homme de l'œuvre, l'écrivain de ses écrits, le philosophe de l'individu réel et vivant, c'est peut-être, aux yeux de Rousseau, l'une des formes les plus irritantes du mensonge social au milieu du XVIIIe siècle. Mais il ne s'agit pas seulement de la société mondaine et « philosophe » qu'il a voulu fuir, son invention, la révélation qu'il apporta, comme un évangile, c'est précisément la revendication de la vie complète. La nature, le « retour à la nature », la conversion de l'homme civil à l'homme naturel, c'est la proclamation des droits de l'être complet, originaire, spontané, initial. La civilisation, par la division croissante du travail, a mutilé, morcelé cette vie complète qui embrasse avec la raison, le cœur, la volonté, les instincts. Cette néfaste division de la vie, ce morcellement de l'être caractérisent essentiellement

l'organisation sociale. L'individu est rangé dans une caste, une classe, une profession, une confrérie; il est soumis à toute sorte de restrictions, de conventions, d'obligations factices. Revenir à la nature, c'est rendre à l'être humain son unité, tout son jeu, sa liberté d'épanouissement, sa plénitude. Telle est donc la réforme nécessaire. L'éducation nouvelle devra y tendre; une vie simple, familiale, champêtre, pourra la réaliser. La cité ne sera heureuse que si elle concilie cette liberté avec l'ordre et l'unité politiques. Et, dans la réalité de sa propre existence, depuis le jour où il eut découvert cette vérité, Rousseau, comme nous le verrons, a voulu se réformer soi-même, vivre de cette vie libre, simple, où l'individu apprend, en suivant la voix de son cœur, tout ce qu'il a besoin de savoir, où il se récrée dans l'indépendance, où il jouit de son être, sans plus rien devoir à la société.

Il faut donc, pour comprendre le sens et l'influence de la pensée de Rousseau, connaître sa vie; en la justifiant ou en la condamnant, on justifie ou on condamne d'avance ses idées. Selon le jugement qu'on porte sur les problèmes moraux et sociaux qu'il a posés, on juge différemment sa vie; et inversement, le sens et la valeur qu'on attribue à sa vie, modifient le jugement qu'on porte sur ses idées.

Mais celui qui condamne les idées de Rousseau, qu'il le veuille ou non, condamne quelques-unes des tendances profondes du XIXe siècle tout entier. Un de ses juges les plus sévères, M. J. Lemaître, a reconnu qu'il est « l'aïeul intellectuel et sentimental des temps nouveaux », et M. G. Lanson avait déjà montré qu'en politique, en morale, dans la poésie, dans le roman, on le trouve partout, à l'entrée de toutes les avenues du temps présent. C'est pourquoi, aujourd'hui encore, il est difficile de le juger, de le décrire même en toute sérénité d'esprit; la passion s'en mêle, comme il a le premier mêlé tous ses raisonnements de passion.

Sur ses contemporains, Rousseau a produit une impression d'étrangeté. Par son caractère et ses allures, sa fierté ombrageuse, son costume, son métier de copiste de musique, la simplicité plébéienne de sa vie, il était un objet de curiosité et de vogue. Mais il y avait quelque chose de plus surprenant dans sa carrière même. Son entrée en scène, la publication du *Discours sur les sciences et les arts* (1750) fut un coup de théâtre. Il n'était plus jeune. Hors du cercle des Encyclopédistes et de quelques salons, il était inconnu. Cet étranger, fils d'un horloger genevois, qui faisait des articles sur la musique, déclare la guerre aux riches, aux puissants : pouvoir monarchique, ministres, académies, artistes, philosophes, salons. Il est pas-

sionné, lyrique, éloquent, superbe. Le voilà célèbre, tout d'un coup.

Dès lors, pendant douze années, au milieu d'incessantes polémiques et de batailles, s'enhardissant sous les coups, il publie une série d'ouvrages plus retentissants les uns que les autres, faisant le procès à toutes les institutions publiques ou privées.

Pendant ce temps les philosophes, déconcertés, inquiets et jaloux, veulent résister et engagent contre leur ancien allié une guerre sourde, puis déclarée; les Parlements condamnent ses livres au feu; les évêques lancent l'anathème contre lui; les pasteurs l'excluent de la communion; sa patrie le renie. Il est proscrit de France, de Genève, de Berne, de Neuchâtel. Voltaire excite tout et tous contre lui, s'acharne après ses œuvres, peut-être après sa personne. Et pourtant aucun pouvoir n'étouffe cette voix révélatrice, libératrice. Il entraîne les cœurs, il abreuve les âmes avides d'émotion et de sentiment. Sous son souffle, la langue française sent remuer dans ses entrailles des ressources ignorées de poésie, d'éloquence. Il est devenu l'écrivain le plus discuté, le plus admiré, une puissance qui paraît plus haute encore dans son isolement, un chef invincible sans parti.

La première période de sa vie, de près de quarante années, avait été obscure; la seconde, de

douze années, est éclatante: la troisième, de seize années, pleine d'infortune et de persécutions, est aggravée par le poids de ses erreurs et de ses fautes, et par des souffrances physiques et morales, au milieu desquelles il se redresse, génie ardent et lumineux, dès que son regard se détourne de lui-même, pour lancer des cris d'audace, des appels de lion mourant. L'hypocondrie, les ombres de la mélancolie envahissent son front, désolent son cœur. Et comme tout en lui et autour de lui devait être extraordinaire, on mit en doute qu'il fût mort de mort naturelle.

Il reposait depuis trois années dans le tombeau de l'Ile des Peupliers, quand parut le plus beau, littérairement, de ses livres, le plus émouvant et le plus vrai, celui qui éclaire d'une manière inattendue tous les autres, et en explique, par le tableau de sa vie et de son caractère, l'unité profonde : les *Confessions*.

Dès lors Rousseau ne fait plus de bruit seulement; ses reliques, les lieux où il a vécu, son tombeau ne sont plus seulement des objets de vénération et des lieux de pèlerinage, mais il exerce sur les volontés, sur les événements publics, sur le réveil du sentiment religieux, sur la renaissance de l'inspiration littéraire, sur toutes les idées relatives à l'éducation, sur la conception même de l'homme et de la vie, une action considérable.

Comme un astre dont l'éclat s'efface un moment pour reparaître plus lumineux et plus fécondant dans un ciel que parcourent les nuages orageux de l'été, la gloire de Rousseau, à travers le XIXe siècle, est faite d'éclipses et de renouvellements dont chacun est plus large, plus chaud et plus pur.



Tel est l'homme que nous allons étudier ensemble. Comment ? suivant quelle méthode ? En l'expliquant par lui-même; en procédant du dedans au dehors; en suivant, au cours des événements et des années, le développement naturel de son génie et de sa conscience. Je ne prétends pas aux vues originales, aux conclusions nouvelles. En vous rappelant des faits bien connus de vous tous, je ne vous présenterai pas le détail des enquêtes érudites, mais, autant que je les connais, leurs résultats assurés. Je serai soutenu par ma conviction personnelle. La sympathie pour son sujet me paraît une condition essentielle pour celui qui veut enseigner par la parole. Si elle manque, il lui manque

la synthèse initiale d'où il partira pour procéder à une analyse scrupuleuse. Quoi que nous fassions, si docile que soit notre soumission à la discipline des textes et des faits, une intuition première surgit en nous qui annonce nos conclusions : car tout grand écrivain, tout grand artiste que nous étudions, on pourrait dire toute époque, est un être individuel, réel, vivant, que nous n'arrivons à analyser, à expliquer que par des procédés artificiels. Nous divisons sa vie en périodes, son œuvre en chapitres, mais au-dessus de ces divisions nécessaires, de même qu'on distingue par des coupes perpendiculaires du sol, les époques géologiques, les couches successives qui ont fait la terre, il y a l'être vivant et un; il y a la nature animée, les montagnes, les plaines, les forêts, les cultures, les eaux, que nous embrassons d'un seul coup d'œil. Si Nietzsche dit : « Dionysos est au-dessus d'Apollon et Apollon est au-dessus de Socrate », Rousseau pensait : la vie est au-dessus de l'art, et l'art est au-dessus de la science. Partir de la vie pour retrouver, à travers la science et l'art, la vie, c'est ainsi que j'entrevois, différent de l'enseignement par le livre, le principe et la méthode de l'enseignement par la parole.

Partons donc de l'unité vivante, réfléchie en nous, dans notre unité de pensée et de sentiment, pour nous efforcer d'aboutir, après les démarches

lentes et les stations parfois prolongées de ces dix entretiens, à une unité dernière, raisonnée et forte.

*
* *

L'un des caractères essentiels de l'influence de Rousseau, qu'on retrouve comme un trait de famille chez la plupart de ses descendants, c'est l'importance que lui-même et eux tous ont attachée à leur personne, aux événements de leur vie, à leurs expériences, leurs émotions, leurs souvenirs. La littérature personnelle, celle du journal, de la confession, du roman par lettres, et la poésie proprement lyrique, sont modernes en France. Au XVIIIe siècle, c'était une idée très nouvelle d'expliquer l'œuvre d'art par la personnalité de l'artiste et les circonstances de sa vie. De cette découverte de Rousseau, on verra naître successivement les aperçus hardis de Mme de Staël, la méthode de Sainte-Beuve, la doctrine de Taine et jusqu'à la théorie actuelle du style.

Dès le milieu de sa vie, après ses premiers succès, Rousseau pense ce qu'il a dit plus tard.« Je ne suis fait comme aucun de ceux que j'ai vus; j'ose croire n'être fait comme aucun de ceux qui

existent. » Quand il prit conscience de son génie, il entreprit, et surtout depuis qu'il se détourna, à cinquante-deux ou à cinquante-trois ans, des ambitions de l'écrivain, il poursuivit une étude continue et toujours plus obstinée de lui-même, de son passé, des mobiles de sa conduite et de sa pensée. De là sont nées ses dernières œuvres : les *Confessions*, les *Dialogues de Rousseau juge de Jean-Jacques*, les *Rêveries du promeneur solitaire.*

Avec la *Correspondance*, en particulier les quatre admirables lettres à M. de Malesherbes (janvier 1762), les *Confessions* offrent la source principale de la biographie de Rousseau. Il y retrace le tableau complet de sa vie, jusqu'à son départ précipité de Suisse pour Strasbourg, Paris et Londres, dans l'automne 1765. Divisées en douze livres, les premiers écrits en Angleterre (1766-67), les autres dans la province française (à Trye, à Monquin), elles étaient achevées quand il revint définitivement à Paris, en 1770. Rousseau ne voulait pas que ses mémoires parussent avant le XIXe siècle. On n'a pas respecté sa volonté. Dix ans après sa mort, les douze livres étaient publiés, alors que vivaient encore beaucoup de ceux qu'il y avait nommés.

La première partie est la plus belle, celle du moins qu'il écrivit avec le plus de plaisir et de

liberté d'esprit. A cinquante ans de distance, il raconte, de mémoire, ses années d'enfance, sa jeunesse, ses années « d'heureuse obscurité. » Episodes charmants, descriptions magnifiques; enfance aimable et choyée; vagabondages, aventures pittoresques, émotions de l'amitié, de la tendresse, de la volupté; c'est Genève et Bossey; c'est le pays de Vaud et la Savoie!

Paris ouvre la seconde partie, avec les travaux littéraires, le monde, la vie des salons et des châteaux, la célébrité, les rivalités, la liaison avec Thérèse Levasseur. Et voici, depuis la gloire apparue, les étapes principales du récit : la réforme de sa vie d'abord, puis la retraite à l'Hermitage, puis la rupture avec Grimm, Diderot et Mme d'Epinay; la passion pour Mme d'Houdetot; l'heureux séjour à Montmorency, illustré par les grands ouvrages; puis la condamnation à Paris et à Genève; les trois années à Môtiers-Travers; enfin quelques semaines bienheureuses à l'île Saint-Pierre, avant l'exil.

Le lien de tant d'événements et de relations, ce n'est pas seulement la présence matérielle de celui qui raconte, c'est le souci grandissant de se justifier, de confondre ses erreurs, d'exalter sa vertu, de restaurer la justice et la vérité outragées en sa personne. L'objet principal, c'est de faire voir à travers quelles expériences Jean-Jacques décou-

vrit en lui-même l'exemplaire le plus complet, le plus conscient et le plus sincère de l'homme naturel, et comment, dès lors, après avoir décrit ce type et ce modèle dans ses œuvres, il lutta jusqu'à la fin pour en défendre l'intégrité en sa personne.

« A charge et à décharge, je ne crains point d'être vu tel que je suis. Je connais mes grands défauts et je sens vivement tous mes vices. Avec tout cela, je mourrai plein d'espoir dans le Dieu suprême et très persuadé que de tous les hommes que j'ai connus en ma vie, aucun ne fut meilleur que moi. »

« Oui, je le vois et je le sens avec une fière élévation d'âme, j'ai porté dans cet écrit la bonne foi, la véracité, la franchise, aussi loin, plus loin même, au moins je le crois, que ne fit jamais aucun autre homme, sentant que le bien surpassait le mal, j'avais intérêt à tout dire, et j'ai tout dit. »

Il a tout dit, il a trop dit. Dans une ou deux pages, il s'attarde à des confidences qu'on ne doit faire qu'à demi-mot. Les aveux cyniques du catéchumène de Turin ou de l'amant de la Zulietta ne sont pas des révélations inutiles, mais trop complaisantes. La source où s'est trempée la sensibilité de l'élève de Mme de Warens était trouble et bourbeuse. Mais en s'épanchant, elle s'est purifiée. Oui, elle est toujours plus claire, jusqu'à cet aveu suprême des *Dialogues* : « J'ai dit que Jean-

Jacques n'était pas vertueux : et comment, faible et subjugué par ses penchants, pouvait-il l'être, n'ayant pour guide que son propre cœur, jamais son devoir ni sa raison ? » Jugement vrai du jeune homme, mais injuste pour l'homme mûr et le vieillard. Car l'auteur des *Confessions* s'était fait de la franchise sans mesure et sans choix, un devoir. Il raisonna, mais peut-être à faux, quand il voulut, en montrant jusqu'où il était descendu, à la fois faire le procès de la société, responsable de ses chutes, et faire mesurer la hauteur d'idéal où son cœur éclairé et affranchi s'était élevé.

Les confidences sur Mme de Warens sont pour le moins coupables d'ingratitude : on dirait parfois qu'à l'homme naturel manquent la délicatesse et le respect humain. Enfin, pour ne rien omettre des reproches que l'on a eu le droit de faire aux *Confessions*, elles sont, dans la seconde partie, trop souvent assombries et encombrées des soupçons, des allégations injustes et des rancunes du plébéien.

Et pourtant, tout ce livre est porté par la volonté et l'effort constant de dire la vérité, sur soi-même comme sur les autres. Les enquêtes de l'érudition confirment toujours davantage la véracité des *Confessions*. Mais si Rousseau voulait et croyait être vrai, il n'est pas toujours exact : l'imagination et la passion peuvent l'égarer. Il

ne dissimule pas, il n'arrange pas, il ne ment pas, comme Voltaire, — son orgueil l'en empêche, — mais il peut se laisser éblouir et séduire par le charme des souvenirs d'enfance, par les émotions ressuscitées de Chambéry et des Charmettes, par les fantômes aussi qu'évoque la manie de la persécution.

Donc, erreurs sur les dates, parfois sur les faits; mais ce qui lui importait davantage, l'histoire de ses sentiments, est-elle conforme à la vérité ? A-t-on le droit de mettre en doute la sincérité de Rousseau ? Il a voulu être sincère. A travers les contradictions qui sont la loi de sa nature, et autant que le lui permettent les suggestions de l'orgueil et les égarements momentanés de sa raison, il a réussi à être sincère autant que véridique. Un homme exceptionnel se doit à lui-même d'être sincère. Quel prix aurait à ses propres yeux la confession de l'homme naturel, en face des mensonges sociaux, si elle n'était sincère ? « L'objet propre de mes *Confessions* est de faire connaître exactement mon intérieur dans toutes les situations de ma vie... C'est l'histoire de mon âme, que j'ai promise. »

Ce témoignage, réellement extraordinaire par la vie, la nature, l'esprit, l'éloquence et la mélancolie, nous livre Rousseau tout entier : le réformateur et l'artiste, le fils du peuple, le citoyen de Ge-

nève, l'amant de la nature, le prophète de la vie simple, le champion de la conscience. Il conduit son personnage à travers tous les milieux, toutes les classes d'une société, peuple et grands, province et capitale : une existence complète, plus émouvante, plus riche, plus dramatique dans la réalité que toutes les inventions de l'art!

Mais l'historien doit contrôler les *Confessions* par la *Correspondance.*



La *Correspondance* est l'une des parties les moins connues, les plus instructives de l'œuvre de Rousseau. Elle atteint, dans la dernière édition de ses œuvres complètes (Hachette, 1865), le chiffre total de 1,071 numéros, qui pourra être augmenté au moins de la moitié quand on y ajoutera toutes les lettres inédites ou dispersées. M. Eugène Ritter a proposé de diviser cet ensemble en trois groupes à peu près égaux : 1. Les lettres écrites avant le séjour en Suisse (1731-1762; livres I-XI des *Confessions); 2.* les lettres écrites pendant ce séjour (1762-65; livre XII des *Confessions*); 3. les lettres écrites depuis le départ de l'île Saint-

Pierre (1765-1778). Déjà en 1773, la *Correspondance,* devenue depuis dix ans la source principale pour l'histoire de la vie de Rousseau, cesse à peu près complètement. On connaît ses dernières années par les relations d'amis, comme Corancez, Dussaulx, Bernardin de St-Pierre.

Avec la célébrité, Rousseau apprit à connaître l'inlassable indiscrétion des correspondants inconnus. Les frais de port incombant alors au destinataire, la seule publication de la *Nouvelle Héloïse* lui coûta, racontait-il, deux cents francs en ports de lettres. Depuis lors, d'innombrables lecteurs lui demandent des éclaircissements, des directions, des confidences, ou proclament leur admiration et leur reconnaissance. C'est l'objet de près de plus de deux mille lettres, conservées à la Bibliothèque de Neuchâtel.

Il écrivait en moyenne deux lettres par jour, qui n'étaient jamais improvisées. Quand un nouveau correspondant s'adressait à lui, il commençait par protester, se dépitait, ne répondait pas, ou répondait sèchement; puis, ou bien son cœur l'emportait, ou bien une idée s'emparait de lui, il faisait un brouillon de lettre, il discutait, dissertait, et enfin envoyait sa réponse. « Il me faudrait, pour répondre à tout, une santé robuste et beaucoup de loisirs... Pardonnez l'humeur qui me ronge; j'ai onze lettres sur la table, la plupart

très désagréables, et qui veulent toutes la plus prompte réponse. Mon sang est calciné, la fièvre me consume. »

Le Rousseau de la *Correspondance* est amical, bienveillant, gracieux, enjoué, grave, galant parfois et même malicieux ou ironique; d'autres fois il pousse la franchise jusqu'à la dureté, la fierté jusqu'à l'arrogance, mais il se montre toujours épris du vrai et du bien, exact, scrupuleux, digne de pitié dans ses souffrances. Il disait à Henri Meister : « Je n'écris qu'avec une peine extrême; je ne connais point du tout le style épistolaire; je suis stupide, je ne sais exprimer que les idées que j'ai eu le temps de ruminer et de digérer longtemps dans ma tête. Pour celles-là, je les exprime facilement, parce qu'elles se présentent vivement à mon imagination, qui leur donne de fortes couleurs; mais cette légère vivacité qui doit caractériser les lettres bien écrites, n'est point mon fait. » Rousseau se connaît. La vivacité légère lui manque comme la grâce brillante et spirituelle, l'art de séduire, la souplesse, la diplomatie, et aussi les rancunes jamais désarmées des lettres de Voltaire, mais ses lettres ont un charme de sérieux, de droiture, de dignité, de candeur.

Cette correspondance de Rousseau, où l'on peut suivre l'histoire d'amitiés hésitantes et caressantes, des débuts jusqu'à la rupture, est le témoin le

plus immédiat, le confident irrécusable des émotions, élans, erreurs, amertumes de son âme toujours vibrante, de son cœur ardent, ombrageux et tendre, toujours prêt à espérer, aimer, craindre et souffrir. Certaines missives deviennent des petits traités de morale, des chapitres autobiographiques : ainsi la lettre à Voltaire sur la Providence (1756), les lettres à M. de Malesherbes (1762), au maréchal de Luxembourg (1763), à M. de St-Germain (1770).

Inversement, plusieurs des écrits de Rousseau ont pris la forme épistolaire : *Lettre à d'Alembert sur les spectacles; Lettre à l'archevêque de Paris; Lettres de la montagne;* la *Nouvelle Héloïse,* un roman par lettres. Nous retrouvons là le trait fondamental de son caractère : l'intérêt toujours éveillé pour sa personne, ses émotions et ses sensations, le penchant à tout rapporter à lui; le besoin de se raconter, de s'épancher; le besoin de gagner la sympathie, pour sa personne bien plus que pour ses livres ou ses idées; le besoin d'être personnellement connu, compris, estimé, aimé. C'est toujours à cette sensibilité passionnée et ramenée sur elle-même qu'il faut revenir, pour expliquer comment, tandis qu'il n'a fait le plus souvent que reprendre des idées déjà exprimées, Rousseau, renouvelant toutes les questions, bouleverse son siècle et prépare des temps nouveaux.

*

* *

De l'enfance de Rousseau, et sans en reprendre le récit après lui, nous dégagerons quelques traits, ceux qui sont essentiels à l'histoire de ses sentiments : l'absence d'éducation véritable, le développement déréglé de la fantaisie et de la sensibilité, un amour de l'indépendance qui ira jusqu'à préférer à tout la solitude, parce qu'elle affranchit.

Les commencements de la vie de Jean-Jacques sont bien connus. Il me faut pourtant vous les rappeler. Parcourons rapidement ces années d'enfance et de jeunesse, dont vous voudrez relire aux premiers livres des *Confessions*, les récits charmants.

Les Rousseau descendaient de réfugiés français. Leur ancêtre, Didier, avait été reçu « habitant » en 1545. Jean-Jacques, fils d'Isaac Rousseau, naquit le 28 juin 1712. Sa mère, Suzanne Bernard, femme aimable, jolie, instruite, mourut à sa naissance. Il ne connut donc pas la tendresse ni l'éducation maternelles. Son frère aîné, François, plus âgé de sept ans, avait été négligé. Il prit de bonne heure le train du libertinage. Placé en ap-

prentissage, il tourna mal, s'enfuit et disparut tout à fait. Jean-Jacques ne parle pas de son grand-père David, auprès de qui il vécut enfant. Il semble que ce grand-père ne se soit pas occupé beaucoup de ses petits-fils. « Dans toute cette lignée, David, Isaac, Jean-Jacques, on était indifférent aux enfants, on se passait d'eux, on ne s'y attachait pas, calus héréditaire qui concourt à expliquer les plus graves des torts qu'on reproche à Rousseau. » (E. Ritter.)

Jean-Jacques fut élevé par son père et par ses tantes, Clermonde et Suzanne Rousseau. Voici le portrait, souvent cité, de la tante Suzanne : « J'étais toujours avec ma tante, à la voir broder, à l'entendre chanter, assis ou debout à côté d'elle, et j'étais content. Son enjouement, sa douceur, sa figure agréable, m'ont laissé de si fortes impressions que je vois encore son air, son regard, son attitude; je me souviens de ses petits propos caressants; je revois comment elle était vêtue et coiffée, sans oublier les deux crochets que ses cheveux noirs faisaient sur ses tempes, selon la mode de ce temps-là. Elle savait une quantité prodigieuse d'airs et de chansons, qu'elle chantait avec un filet de voix. » Ce commerce aimable et indulgent, et toute la vie de cet intérieur dont le premier livre des *Confessions* trace des tableaux souvent imités, jamais surpassés, développent le tempérament

sensible et imaginatif de Jean-Jacques, plutôt que de lui inculquer l'idée de la règle du devoir; il n'alla jamais à l'école; il ne connut ni la discipline, ni l'émulation.

Son père, Isaac Rousseau, était mal fait, non pour aimer, mais pour élever un fils. C'était un homme de plaisir, aimant la chasse, irrégulier au travail, capricieux, querelleur, violent, en même temps curieux d'apprendre, aimable, séduisant, enthousiaste, ardent patriote et très conscient de ses droits de citoyen. Des romans, l'*Astrée,* la *Cléopâtre,* le *Grand Cyrus,* voilà les lectures qu'il partage avec Jean-Jacques. « Il n'était question d'abord que de m'exercer à la lecture par des livres amusants ; mais bientôt l'intérêt devint si vif que nous lisions tout à tour sans relâche et passions les nuits à cette occupation. Quelquefois, mon père, entendant le matin les hirondelles, disait tout honteux : « Allons nous coucher, je suis plus enfant que toi! »

Après les scènes pastorales et héroïques, les sentiments tendres et subtils, la galanterie chevaleresque et grandiloquente, l'enfant passa aux *Vies* de Plutarque et reçut d'elles le premier germe de sa prédilection pour les républiques antiques, pour l'idéal spartiate, l'austérité romaine. Dans tout cela, où est l'école de la réalité ?

C'est la vie publique genevoise qui pouvait ap-

peler l'esprit de l'enfant à l'observation du vrai, mais il ne devait d'abord la voir qu'à travers son père, type de républicain impatient de toute discipline. Jean-Jacques entendait par lui l'écho des discussions politiques, et s'échauffait avec lui au spectacle des fêtes nationales. Vous connaissez, Mesdames et Messieurs, la physionomie de Genève au XVIIIe siècle, que Gaspard Vallette vient de retracer dans son *J.-J. Rousseau genevois*, en traits si précis, si justes et si heureusement composés. La petite cité républicaine avec sa ceinture de murailles et son étroit territoire était forte par sa fierté, par la règle de ses mœurs et l'esprit de ses institutions. Une aristocratie exercée au gouvernement autoritaire, austère et savante; une bourgeoisie active, industrieuse et commerçante, exercée au libre examen par l'éducation réformée, agitée d'idées libérales et qui « au nom de la souveraineté populaire » réclamera avec toujours plus d'énergie et de hardiesse sa part réelle du gouvernement; une Eglise si solidement reliée à l'Etat que l'auteur du *Contrat social* préconisera, en se souvenant d'elle, l'idée d'une religion civile; un clergé « éclairé » qui prêchait la morale plus que le dogme, qui enseignait un christianisme bienveillant, tempéré par les idées anglaises de tolérance et ouvert à la libre recherche.

Le milieu restreint où grandit Jean-Jacques,

c'est celui des horlogers, artisans dressés à la critique par leur métier scrupuleux, hommes de discussion, de lecture, de réflexion, de raison. Il y avait en réalité peu de liberté dans Genève; l'intérêt commun, la sécurité de l'Etat primait tout; mais l'esprit était foncièrement égalitaire et républicain. Un enfant impressionnable recevait directement et fortement l'idée de patrie. L'éducation civique était journalière et ouverte à tous. Les citoyens formaient une classe privilégiée chez qui le patriotisme avait la force d'un sentiment naturel, instinctif, élémentaire. Chez Rousseau, il résista à tous les éloignements, toutes les épreuves, toutes les colères. Dans le cœur du vieillard une tendresse enveloppera encore le souvenir de Genève.

A trente ans Rousseau s'évertuait à traduire en mauvais vers les émotions et les impressions civiques de son enfance :

Ah ! s'il fallait un jour, absent de ma patrie,
Traîner chez l'étranger ma languissante vie,
S'il fallait bassement ramper auprès des grands :
Que n'en ai-je appris l'art dès mes plus jeunes ans !
Mais sur d'autres leçons on forma ma jeunesse :
On me dit de remplir mes devoirs sans bassesse,
De respecter les grands, les magistrats, les rois ;
De chérir les humains et d'obéir aux lois.
Mais on m'apprit aussi qu'ayant par ma naissance
Le droit de partager la suprême puissance,

Tout petit que j'étais, faible, obscur citoyen,
Je faisais cependant membre du souverain ;
Qu'il fallait soutenir un si noble avantage
Par le cœur d'un héros, par les vertus d'un sage :
Qu'enfin la liberté, ce cher présent des cieux,
N'est qu'un fléau fatal pour les cœurs vicieux.
Avec le lait chez nous, on suce ces maximes,
Moins pour s'enorgueillir de nos droits légitimes,
Que pour savoir un jour se donner à la fois
Les meilleurs magistrats, et les plus sages lois.

Vois-tu, me disait-on, ces nations puissantes
Fournir rapidement leurs carrières brillantes ?
Tout ce vain appareil qui remplit l'univers
N'est qu'un frivole éclat qui leur cache leurs fers :
Par leur propre valeur ils forgent leurs entraves ;
Ils font les conquérans, et sont de vils esclaves ;
Et leur vaste pouvoir, que l'art avait produit,
Par le luxe bientôt se retrouve détruit.
Un soin bien différent ici nous intéresse :
Notre plus grande force est dans notre faiblesse.
Nous vivons sans regret dans l'humble obscurité :
Mais du moins dans nos murs on est en liberté.
Nous n'y connaissons point la superbe arrogance,
Nuls titres fastueux, nulle injuste puissance.
De sages magistrats, établis par nos voix,
Jugent nos différends, font observer nos lois.
L'art n'est point le soutien de notre république :
Etre juste est chez nous l'unique politique.
Tous les ordres divers, sans inégalité,
Gardent chacun le rang qui leur est affecté.
Nos chefs, nos magistrats, simples dans leur parure,
Sans étaler ici le luxe et la dorure,
Parmi nous cependant ne sont point confondus :
Ils en sont distingués, mais c'est par leurs vertus.

En 1754, quand il approchera de Genève, ses souvenirs d'enfance et son enthousiasme républicain lui monteront à la tête, il s'échauffera en les décrivant dans la Dédicace du *Discours sur l'inégalité*. Une versification laborieuse fait place à l'ample période oratoire, qui donne à tout ce qu'elle enveloppe une dignité, une majesté même qui est plus romaine que genevoise. Ainsi cette image ennoblie de son père : « Je ne me rappelle point sans la plus douce émotion la mémoire du vertueux citoyen de qui j'ai reçu le jour, et qui souvent entretint mon enfance du respect qui vous était dû. Je le vois encore, vivant du travail de ses mains, et nourrissant son âme des vérités les plus sublimes. Je vois Tacite, Plutarque, Grotius mêlés devant lui avec les instruments de son métier. Je vois à ses côtés un fils chéri, recevant avec trop peu de fruit les tendres instructions du meilleur des pères. Mais si les égarements d'une folle jeunesse me firent oublier un temps de si sages leçons, j'ai le bonheur d'éprouver enfin qu'il est difficile qu'une éducation dont le cœur se mêle reste perdue pour toujours. »

L'enfance de Jean-Jacques, c'est en somme dix années de vie calme et douce, dans un foyer confortable et affectueux, où les petits plaisirs alternaient avec un travail délicat et intelligent. Toute sa vie, Rousseau rêvera de ce bonheur-là.

*

* *

Après l'existence citadine, dans les rues étroites de la haute ville, auprès de « l'établi » paternel, la campagne et la pleine nature. Isaac Rousseau, pour se dérober aux suites d'une querelle, a voulu sortir du territoire de la République et s'est établi à Nyon, en pays vaudois. Jean-Jacques fut alors mis en pension à Bossey, au pied du mont Salève, chez le pasteur Lambercier et sa sœur. Il y demeura deux ans, apprenant à connaître, dans une atmosphère de piété, l'obéissance et les châtiments, la discipline et aussi les erreurs et les maladresses de l'autorité. Il fut heureux pourtant à Bossey. Il y fut surtout pénétré de la grâce et de la beauté des champs, des arbres et des fleurs : « La campagne était pour moi si nouvelle, que je ne pouvais me lasser d'en jouir. Je pris pour elle un goût si vif qu'il n'a jamais pu s'éteindre. Le souvenir des jours heureux que j'y ai passés m'a fait regretter son séjour et ses plaisirs dans tous les âges, jusqu'à celui qui m'y a ramené. » Après Bossey, son oncle Bernard le prit dans sa maison pendant quelques mois, tandis qu'on essayait d'un apprentissage chez le greffier de la ville. En-

suite. Jean-Jacques est placé à treize ans chez le maître graveur Ducommun. C'est le terme de la sérénité et des charmes de sa vie enfantine.

Il va passer par des milieux bien différents qui le feront rapidement déchoir ou plutôt se développer capricieusement, sans défense contre les mauvais exemples, sans progrès réfléchi, sans volonté instruite et dirigée, livré à ses instincts. « Mon enfance ne fut point d'un enfant; je sentis, je pensai toujours en homme. Ce n'est qu'en grandissant que je suis rentré dans la classe ordinaire: en naissant j'en étais sorti... A douze ans j'étais un Romain; à vingt ans j'avais couru le monde et n'étais qu'un polisson... » L'enthousiasme pour les héros de Plutarque n'a rien d'extraordinaire chez un enfant à l'imagination éveillée. Les grands sentiments lui paraissent faciles, comme les grandes actions. Qui n'a rêvé à douze ans de sacrifices héroïques et glorieux ? Seulement, dans ces élans de vertu stoïcienne où se complaisait la fantaisie de Jean-Jacques, la volonté ni la raison n'étaient engagées. Le petit apprenti, au milieu de compagnons dissolus et sous la menace continuelle d'un maître brutal, ne connut d'autre règle intérieure que l'impatience de toute règle. C'est le trait essentiel, indélébile de sa nature : « J'adore la liberté, j'abhorre la gêne, la peine, l'assujettissement. » Chez

Rousseau enfant, la sensation, le désir, l'humeur sont impétueux, brusques et tyranniques, avec des retours de rêverie complaisante; mais l'intelligence, la raison et la conscience ne se sont développées que lentement et plus tard. En toute sa vie, tandis qu'il déploiera une singulière énergie contre les circonstances, l'infortune, l'injustice, les pouvoirs adverses, Rousseau restera, contre lui-même, contre ses instincts, ses rêves, ses illusions, jusqu'à la fin, sans volonté : « Agir contre mon penchant me fut toujours impossible... Il n'y a point de vertu à suivre ses penchants et à se donner, quand ils vous y portent, le plaisir de bien faire; mais elle consiste à les vaincre quand le devoir le commande, et voilà ce que j'ai su faire moins qu'homme au monde. »

De ces années d'apprentissage, je retiens encore deux aveux : la passion de la lecture d'abord : « Ce goût, irrité par la contrainte, devint passion, bientôt fureur. La Tribu, fameuse loueuse de livres, m'en fournissait de toute espèce. Bons ou mauvais, tout passait, je ne choisissais point; je lisais tout avec une égale avidité. Je lisais à l'établi, je lisais en allant faire mes messages... la tête me tournait de lecture, je ne faisais plus que lire. Mon maître m'épiait, me surprenait, me battait, me prenait mes livres. » On sait que l'enfance d'Emile sera prolongée jusqu'à douze ans, sans

étude aucune, sans lecture. Rien que jeux, exercices, travail en plein air, occupations matérielles. Instruit par sa propre expérience, l'éducateur voudra fortifier le corps, assurer à l'enfant un tempérament robuste en vertu de ce principe : « Plus le corps est faible, plus il commande, plus il est fort, plus il obéit. » Il voudra lui éviter aussi l'école du mensonge. Dans ces douze années d'enfance, aucun devoir imposé, aucune contrainte. La limite de la liberté d'Emile sera son impuissance, la douleur physique, c'est-à-dire non l'autorité arbitraire du maître, mais la force supérieure des choses. L'ancien apprenti du graveur Ducommun pense que la contrainte aveugle non comprise par la raison, ni acceptée par la volonté, est conseillère de sournoiserie et de ruse.

Avec la passion de la lecture, Rousseau prit de bonne heure le goût de la solitude. Il cherchait à s'y consoler des rigueurs de son maître, en nourrissant sa fantaisie de fictions. « Mon inquiète imagination prit un parti qui me sauva de moi-même... Ce fut celui de me nourrir des situations qui m'avaient intéressé dans mes lectures, de les rappeler, de les varier, de les combiner, de me les approprier, tellement que je devinsse un des personnages que j'imaginais, que je me visse toujours dans les positions les plus agréables selon mon goût; enfin que l'état fictif où je venais à bout

de me mettre, me fît oublier mon état réel, dont j'étais mécontent. Cet amour des objets imaginaires et cette facilité de m'en occuper achevèrent de me dégoûter de ce qui m'entourait et déterminèrent ce goût pour la solitude, qui m'est toujours resté depuis ce temps-là. » Pour le satisfaire, le petit apprenti n'avait qu'à courir hors des murs de la cité, à travers la campagne genevoise, le long des grèves du lac. Comme il imaginera plus tard les scènes de sa *Nouvelle Héloïse* dans le cadre admirable du pays de Vevey, il s'amuse, enfant, à évoquer les scènes de l'*Astrée* dans les retraites qu'il a découvertes. Le voilà tout prêt à s'aventurer à la conquête de contrées romanesques!

Il s'enfuit en effet, après s'être attardé au delà de l'heure où l'on fermait les portes de la ville, le dimanche 14 mars 1728.

Quand il retrace cette aventure au premier livre des *Confessions*, Rousseau se trouve isolé, bien loin de Genève et de son enfance, sous le ciel du Nord, dans la province anglaise. Il se plaît alors à décrire le tableau idyllique de l'existence qu'il eût menée, si la crainte d'un patron brutal ne l'eût jadis empêché de rentrer dans la ville : « Avant de m'abandonner à la fatalité de ma destinée, qu'on me permette de tourner un moment les yeux sur celle qui m'attendait naturelle-

ment, si j'étais tombé dans les mains d'un meilleur maître. Rien n'était plus convenable à mon humeur, ni plus propre à me rendre heureux, que l'état tranquille et obscur d'un bon artisan, dans certaines classes surtout, telle qu'est à Genève celle des graveurs. Cet état, assez lucratif pour donner une subsistance aisée, et pas assez pour mener à la fortune, eût borné mon ambition pour le reste de mes jours; et me laissant un loisir honnête pour cultiver des goûts modérés, il m'eût contenu dans ma sphère sans m'offrir aucun moyen d'en sortir. Ayant une imagination assez riche pour orner de ses chimères tous les états, assez puissante pour me transporter, pour ainsi dire, à mon gré de l'un à l'autre, il m'importait peu dans lequel je fusse en effet. Il ne pouvait y avoir si loin du lieu où j'étais au premier château en Espagne, qu'il ne me fût aisé de m'y établir. De cela seul il suivait que l'état le plus simple, celui qui donnait le moins de tracas et de soins, celui qui laissait l'esprit le plus libre, était celui qui me convenait le mieux, et c'était précisément le mien. J'aurais passé dans le sein de ma religion, de ma patrie, de ma famille et de mes amis, une vie paisible et douce, telle qu'il la fallait à mon caractère, dans l'uniformité d'un travail de mon goût, et d'une société selon mon cœur. J'aurais été bon chrétien, bon citoyen, bon père de famille, bon

ami, bon ouvrier, bon homme en toute chose. J'aurais aimé mon état, je l'aurais honoré peut-être et après avoir passé une vie obscure et simple, mais égale et douce, je serais mort paisiblement dans le sein des miens. Bientôt oublié sans doute, j'aurais été regretté du moins aussi longtemps qu'on se serait souvenu de moi. »

Erreur sincère, je veux le croire, mais erreur, effet d'imagination, illusion d'optique. Devenu maître graveur, Rousseau, comme avait fait son père, se fût mêlé aux querelles politiques et théologiques qui vont agiter la cité calviniste et démocratique. S'il eût vu Genève de si près, elle n'eût pas occupé dans sa pensée et dans son œuvre la grande place qu'elle y prit; elle ne fût pas devenue le modèle idéal d'un état politique et social conforme à la nature et fait pour le bonheur de ses citoyens.

Et comment croire que son tempérament ardent, son imagination puissante, son génie enfin, se fussent enfermés dans ces murs et ces intérêts si étroits ? Sa fuite de Genève à seize ans, mais c'est l'œuvre de son impulsion instinctive et irrésistible vers le libre épanouissement de son individualité encore incertaine et ignorante d'elle-même. Rousseau ne s'est-il pas toujours enfui loin des assujettissements « nécessaires à qui veut vivre avec les hommes, » hors des métiers qu'on voudra

lui apprendre, des obligations que la société tentera de lui imposer, hors des emplois, des pensions et des sinécures ? Il se dérobera aux protections, aux avances, aux cadeaux des grands, aussitôt qu'ils deviendront gênants, même à leurs bienfaits, pour n'être pas ingrat. Cette passion de ne pas dépendre le rendra souvent gauche et balourd, bourru, désobligeant, dissimulé. Elle l'attachera, non par ostentation de pauvreté, mais par goût et délibérément, au seul métier de copiste de musique, parce qu'il l'aura librement choisi. « Cet indomptable esprit de liberté, que rien n'a pu vaincre et devant lequel les honneurs, la fortune et la réputation même ne me sont rien, » a affranchi Rousseau de mille complaisances et bassesses. Quand il écrira, ce ne sera pas pour l'argent, ni pour capter l'admiration, pour les succès de salons ou d'académies, mais pour obéir à sa seule conviction. Là sera le secret de son éloquence et de sa popularité.

En obéissant à la volonté obscure du destin, l'enfant de seize ans emportait au cœur des impressions ineffaçables : l'amour de sa ville, l'estime pour la bourgeoisie industrieuse de Genève, pour la condition et l'art de l'horloger; l'amour de son pays, son lac, ses campagnes, ses montagnes; une grande curiosité d'esprit, l'ardeur à sentir, à imaginer selon ses désirs; un tempérament d'artiste, un instinct de musicien; aucune règle de tenue ni

de conduite, mais le besoin d'être aimé, de gagner les cœurs, d'intéresser à sa personne, car ce qu'il aime surtout, c'est soi-même, c'est tout ce qui, dans la vie, lui permettra de jouir de son être. Il ignore ces forces qui sont en lui; il ignorera sa voie, sa mission, jusqu'au jour où elles surgiront frémissantes, débordantes. Alors, dans un élan prophétique, bouleversé lui-même par une vérité soudainement victorieuse, il proclamera en face et au-dessus de l'homme civil, de l'homme de la société, en plein siècle des lumières et de la raison, l'homme vrai, l'homme nouveau, « l'homme naturel. »

Voilà, Mesdames et Messieurs, le programme de nos entretiens; c'est l'histoire de cette âme extraordinaire que j'ai à vous raconter. Nous reconnaîtrons ensemble que la mission de cet enfant indiscipliné, de ce rebelle fugitif, fut de renverser toutes les autorités mensongères ou caduques, pour révéler la puissance réformatrice du sentiment intérieur!

II

La Savoie et le Pays romand.

Mesdames et Messieurs,

Rousseau, à seize ans, quand il s'enfuit de Genève, est un adolescent à qui la discipline a manqué, qui ignore la règle et l'exercice de la volonté. Sa sensibilité est affinée, son imagination nourrie de visions amoureuses et héroïques, mais son intelligence est lente et sa conscience inerte. Aventureux et rêveur, impatient de toute dépendance, avide de jouir, il emporte de son foyer familial et de la cité genevoise des images irréelles qui auront le don, tout le cours de sa vie, de le remplir de regrets, d'enthousiasme ou d'attendrissement. Maintenant, nous allons assister, pendant douze années, à la formation de sa conscience, à travers les mille erreurs d'un tempérament ardent, passionné, lyrique et oratoire, qui ouvre son âme, par toutes les avenues des sens,

aux impressions de la nature, de la musique, de l'amitié et de l'amour. Pendant son séjour en Savoie, qu'interrompent de fréquents voyages à pied dans le pays romand, il mènera une vie instinctive, capricieuse et riche, favorable à l'épanouissement, sans contraintes sociales et sans soucis du devoir, de l'homme naturel. Ses facultés d'artiste et de poète s'y nourriront des enivrements de la liberté, de la volupté, des émotions musicales et religieuses. Enfin, dans la solitude des Charmettes, Rousseau entreprendra de solides études d'autodidacte.

La dernière page que Rousseau ait écrite, le jour de Pâques 1778, deux mois avant sa mort, et cinquante ans après son arrivée à Annecy, en évoquant cette époque d'initiation pour l'embrasser d'un seul coup d'œil, si elle confond les dates et les périodes, en rend parfaitement le sentiment général : « Aujourd'hui, jour de Pâques fleuries, il y a précisément cinquante ans de ma première connaissance avec Mme de Warens. Elle avait vingt-huit ans alors, étant née avec le siècle. Je n'en avais pas encore dix-sept, et mon tempérament naissant, mais que j'ignorais encore, donnait une nouvelle chaleur à un cœur naturellement plein de vie. S'il n'était pas étonnant qu'elle conçût de la bienveillance pour un jeune homme vif, mais doux et modeste, d'une figure

assez agréable, il l'était encore moins qu'une femme charmante, pleine d'esprit et de grâces, m'inspirât, avec la reconnaissance, des sentiments plus tendres, que je n'en distinguais pas. Mais ce qui est moins ordinaire est que ce premier moment décida de moi pour toute ma vie, et produisit, par un enchaînement inévitable, le destin du reste de mes jours. Mon âme, dont mes organes n'avaient point développé les plus précieuses facultés, n'avait encore aucune forme déterminée. Elle attendait, dans une sorte d'impatience, le moment qui devait la lui donner, et ce moment accéléré par cette rencontre, ne vint pourtant pas si tôt; dans la simplicité de mœurs que l'éducation m'avait donnée, je vis longtemps prolonger pour moi cet état délicieux, mais rapide, où l'amour et l'innocence habitent le même cœur. Elle m'avait éloigné. Tout me rappelait à elle. Il y fallut revenir. Ce retour fixa ma destinée, et longtemps encore avant de la posséder, je ne vivais plus qu'en elle et pour elle. Ah! si j'avais suffi à son cœur comme elle suffisait au mien, quels paisibles et délicieux jours nous eussions coulés ensemble! Nous en avons passé de tels, mais qu'ils ont été courts et rapides, et quel destin les a suivis! Il n'y a pas de jour où je ne me rappelle avec joie et attendrissement cet unique et court temps de ma vie où je fus moi plei-

nement, sans mélange et sans obstacle, et où je puis véritablement dire avoir vécu... Mais, durant ce petit nombre d'années, aimé d'une femme pleine de complaisance et de douceur, je fis ce que je voulais faire, je fus ce que je voulais être; et par l'emploi que je fis de mes loisirs, aidé de ses leçons et de son exemple, je sus donner à mon âme, encore simple et neuve, la forme qui lui convenait davantage et qu'elle a gardée toujours. Le goût de la solitude et de la contemplation naquit dans mon cœur avec les sentiments expansifs et tendres, faits pour être son aliment. Le tumulte et le bruit les resserrent, et les étouffent; le calme et la paix les raniment et les exaltent. J'ai besoin de me recueillir pour aimer. J'engageai maman à vivre à la campagne. Une maison isolée, au penchant d'un vallon, fut notre asile, et c'est là que, dans l'espace de quatre ou cinq ans, j'ai joui d'un siècle de vie, et d'un bonheur pur et plein, qui couvre de son charme tout ce que mon sort présent a d'affreux. J'avais besoin d'une amie selon mon cœur, je la possédais. J'avais désiré la campagne, je l'avais obtenue. Je ne pouvais souffrir l'assujettissement, j'étais parfaitement libre, et mieux que libre, car, assujetti par mes seuls attachements, je ne faisais que ce que je voulais faire. Tout mon temps était rempli par des soins affectueux ou par des occu-

pations champêtres. Je ne désirais rien que la continuation d'un état si doux; ma seule peine était la crainte qu'il ne durât pas longtemps, et cette crainte, née de la gêne de notre situation, n'était pas sans fondement. Dès lors, je songeai à me donner en même temps des diversions sur cette inquiétude, et des ressources pour en prévenir l'effet. Je pensai qu'une provision de talents était la plus sûre ressource contre la misère, et je résolus d'employer mes loisirs à me mettre en état, s'il était possible, de rendre un jour à la meilleure des femmes l'assistance que j'en avais reçue... »

*

*   *

Le 14 mars 1728, donc, Jean-Jacques, renonçant à rentrer dans Genève, part à travers la campagne, vers les aventures. C'est sa manie ambulante qui l'entraîne, autant que son aversion pour toute discipline. « Voir du pays est un appât auquel un Genevois ne résiste guère, » dit-il. Pendant les années qui suivent, la tentation du voyage à pied, toujours renaissante, sera toujours obéie. Il ira, vaguant, d'Annecy à Turin, de Turin à Annecy, de Savoie en Suisse, de Suisse à Paris, de Paris à Lyon, et reviendra en Savoie.

« Je ne voyais pas un château à droite ou à gau-

che, sans aller chercher l'aventure que j'étais sûr qui m'y attendait. Je n'osais entrer dans le château ni heurter, car j'étais fort timide; mais je chantais sous la fenêtre qui avait le plus d'apparence, fort surpris, après m'être longtemps époumonné, de ne voir apparaître ni dames, ni demoiselles qu'attirât la beauté de ma voix ou le sel de mes chansons, vu que j'en savais d'admirables, que mes camarades m'avaient apprises, et que je chantais admirablement. » A quelques lieues de Genève, le curé de Confignon héberge le petit voyageur, lui donne à manger et à boire, et le met sur la route d'Annecy, avec une recommandation pour Mme de Warens. C'est le dimanche des Rameaux qu'il vit pour la première fois, comme elle se rendait à la messe, cette femme qui tint une si grande place dans sa vie et sa pensée, qui agit si profondément sur sa conduite et ses sentiments d'adolescent. « Du premier mot, du premier regard, Mme de Warens m'inspira non seulement le plus vif attachement, mais une confiance parfaite et qui ne s'est jamais démentie. » D'instinct, d'élan, Jean-Jacques s'était donné.

« J'étais au milieu de ma seizième année. Sans être ce qu'on appelle un beau garçon, j'étais bien pris dans ma petite taille. J'avais un joli pied, la jambe fine, l'air dégagé, la physionomie animée, la bouche mignonne, les sourcils et les cheveux

noirs, les yeux petits et même enfoncés, mais qui lançaient avec force le feu dont mon sang était embrasé. » Sur ce jeune vagabond, plein de chimères et de curiosités amoureuses, Mme de Warens exerça aussitôt son charme. Elle avait vingt-neuf ans, l'allure élégante, le teint superbe, les yeux clairs, de beaux cheveux blond cendré, des formes pleines et souples. Avenante, souriante, gaie, chimérique aussi, elle était toujours prête à adopter toute figure, toute idée, tout projet nouveaux. Il y avait entre elle et lui des analogies de caractère et de situation. Mme de Warens, née Françoise-Louise de la Tour, Vaudoise, mariée à quatorze ans à M. de Loys, seigneur de Warens, n'avait pas connu sa mère et avait perdu son père à dix ans. Insouciante, exaltée, incapable, elle aussi, de discipline, portée aux entreprises d'industrie et d'affaires, en même temps qu'aux émotions mystiques, elle avait subitement quitté son mari sans lui avoir donné d'enfant. Elle s'était enfuie en Savoie, avait passé au catholicisme, et une pension du roi de Sardaigne l'avait fixée à Annecy, avec la mission de s'occuper des nouveaux convertis. Tout cela explique pourquoi elle résolut d'envoyer aussitôt Jean-Jacques à l'hospice des catéchumènes de Turin, où on l'instruirait dans la foi catholique. Le jeune homme partit de bon cœur. Sa famille, d'ailleurs, se mettait peu en peine

de lui. L'oncle Gabriel Bernard était bien venu à sa recherche jusqu'à Confignon, mais sans le poursuivre plus loin. Quant à Isaac Rousseau, il fit le voyage d'Annecy, vit Mme de Warens, puis s'en retourna, abandonnant Jean-Jacques à l'abjuration et à un avenir inconnu.

Voilà notre héros qui entreprend joyeusement, en compagnie d'un couple assez équivoque, un voyage à pied d'une vingtaine de jours. Il n'en oublia jamais les joies, les surprises et les émotions. Les pages des *Confessions* qui en conservent l'évocation charmante, sont toutes nouvelles dans la littérature française. Elles découvrent la poésie naturelle, la poésie des choses humbles et vraies, vues à travers les souvenirs, la fantaisie et l'allégresse des saisons. Le moyen âge, il est vrai, avait beaucoup vécu sur les grandes routes. Les humanistes du XVe et du XVIe siècle furent grands voyageurs, et voyageurs pédestres, mais tandis que la poésie de la Renaissance avait tant de fois imité les bucoliques, les idylles ou les pastorales de l'antiquité, personne avant Jean-Jacques n'a décrit la félicité de l'existence nomade ambulante, la jouissance de son être dans la liberté, la lumière et l'air sain des campagnes. « Je n'avais plus de soucis sur moi-même, d'autres s'étaient chargés de ce soin. Ainsi je marchais légèrement, allégé de ce poids. Les

jeunes désirs, l'espoir enchanteur, les brillants projets remplissaient mon âme. Tous les objets que je voyais semblaient les garants de ma prochaine félicité. Dans les maisons, j'imaginais des festins rustiques, dans les prés de folâtres jeux. Le long des eaux, des bains, des promenades, la pêche; sur les arbres, des fruits délicieux; dans leur ombre, de voluptueux tête-à-tête; sur les montagnes, des cuves de lait et de crème; une oisiveté charmante, la paix, la simplicité, le plaisir d'aller sans savoir où. Enfin rien ne frappait mes yeux sans porter à mon cœur quelque attrait de jouissance. La grandeur, la variété, la beauté réelle du spectacle rendaient cet attrait digne de la raison: la vanité même y mêlait sa pointe. Si jeune aller en Italie, avoir vu déjà tant de pays, suivre Annibal à travers les monts, me paraissait une gloire au-dessus de mon âge. Joignez à tout cela des stations fréquentes et bonnes, un grand appétit et de quoi le contenter. »

L'année que Rousseau passa à Turin offre de singuliers contrastes. Quatre mois de séjour d'abord dans le sombre et honteux hospice des catéchumènes de San-Spirito, au bout desquels Jean-Jacques, pour plaire à Mme de Warens et pour se faire un sort, abjure la confession protestante. Il était sans appui, sans emploi, loin de Genève où la religion calviniste était étroitement

liée à la vie politique et civile. En renonçant à la qualité de citoyen, on se détachait du même coup de l'Eglise. Pour autant qu'il avait de raison, Jean-Jacques, à seize ans, sentit cela. Il se laissa aller aux circonstances, sans conviction. Les circonstances font bientôt de lui un laquais, quasi secrétaire, chez la comtesse de Vercellis. C'est dans cette maison, après la mort de la comtesse, qu'eut lieu l'affaire du ruban volé et du mensonge par où Rousseau laissa accuser et accabler la pauvre servante Marion. Ce fut sa première faute consciente. Les réflexions et les expériences de l'homme mûr en feront naître ces regrets et ce repentir que le vieillard, dans des pages célèbres, confiera à la postérité.

Rousseau passa quelques mois encore dans la famille du comte de Gouvon. Il s'y fera aimer, et même estimer. L'abbé de Gouvon lui enseignera les éléments du latin, tandis qu'il s'exerce tout seul à la langue italienne. A ses heures de loisir, il ira se délecter de musique italienne aux concerts de la Chapelle royale. Enfin il gagnera l'amitié de l'abbé Gaime, qui lui fournit la figure idéale du Vicaire savoyard. Cet humble prêtre, qui avait bien pénétré le cœur de Jean-Jacques, lui donna ses premières leçons de morale. Il jeta dans son âme les germes de cette religion, indifférente aux formules de catéchisme, qui a son foyer dans

le cœur et la conscience. « Dans l'ordre successif de mes goûts et de mes idées, j'avais toujours été ou trop haut ou trop bas; Achille ou Thersite, tantôt héros et tantôt vaurien. M. Gaime prit le soin de me mettre à ma place et de me montrer à moi-même, sans m'épargner ni me décourager... Il me donna les premières idées de l'honnête, que mon génie ampoulé n'avait saisi que dans ses excès. Il me fit sentir que l'enthousiasme des vertus sublimes était peu d'usage dans la société; qu'en s'élançant trop haut, on était sujet aux chutes... et qu'il valait infiniment mieux avoir toujours l'estime des hommes que quelquefois leur admiration. »

Mais ces sages leçons ne devaient pas encore régler sa conduite. Toujours rebelle à la discipline et à la dépendance, s'inquiétant peu d'un avenir régulier et se livrant aveuglément à la séduction d'un ami improvisé, compatriote hâbleur et gai, l'idée de partir, de voyager à nouveau, lui fait tout oublier. Avec le printemps renaît l'attrait du vagabondage. Jean-Jacques se fait mettre à la porte, et part pour rentrer en Savoie.

« Dès lors, je ne vis plus d'autre plaisir, d'autre sort, d'autre bonheur que celui de faire un pareil voyage, au bout duquel, par surcroît, j'entrevoyais Mme de Warens, mais dans un éloignement immense, car pour retourner à Genève, c'est à quoi

je ne pensais jamais. Les monts, les prés, les bois, les ruisseaux, les villages se succédaient sans fin et sans cesse avec de nouveaux charmes; ce bienheureux trajet semblait devoir absorber ma vie entière. Je me rappelais avec délices combien ce même voyage m'avait paru charmant en venant. Que devait-ce être lorsqu'à tout l'attrait de l'indépendance se joindrait celui de faire route avec un camarade de mon âge, de mon goût et de bonne humeur, sans gêne, sans devoir, sans contrainte, sans obligation d'aller ou rester que comme il nous plairait ? Il fallait être fou pour sacrifier une pareille fortune à des projets d'ambition d'une exécution lente, difficile, incertaine, et qui, les supposant réalisés un jour, ne valaient pas dans tout leur éclat un quart d'heure de vrai plaisir et de liberté dans la jeunesse. »

Quel accueil allait faire Mme de Warens au vagabond ? A peine l'a-t-il revue, qu'il se jette à ses pieds et lui baise les mains : « Pauvre petit, dit-elle d'un ton caressant, te revoilà donc ? Je savais bien que tu étais trop jeune pour ce voyage, je suis bien aise au moins qu'il n'ait pas aussi mal tourné que j'avais craint. » Et elle le garda dans sa maison. Jean-Jacques a une belle chambre qui ouvre sur la campagne, aux portes d'Annecy. « Mon cœur, jusque-là comprimé, se trouvait plus au large dans cet espace, et mes soupirs s'exhalaient plus

librement parmi ces vergers. » Dans l'oisiveté et l'insouciance, il jouit d'un bien-être parfait. Un sentiment complexe l'unit d'abord à Mme de Warens, qui n'était ni amour, ni amitié, ni tout à fait maternel, ni tout à fait filial. Elle était tendre, indulgente, facile aux caresses. Il était ardent, câlin, mais non plus innocent. Il s'habituait à ne vivre que pour elle et par elle, de ses bienfaits, de sa grâce et de sa familiarité.. Seul avec elle, il parlait abondamment, sans gêne aucune, ou bien il écoutait, plus attentif à son sourire et à son regard qu'à ses conseils, ses dissertations de morale. Loin d'elle, il la revoit sans cesse, il l'appelle, il s'attendrit à sa seule image. Cette atmosphère de liberté et de volupté était propre à épanouir le tempérament artiste de Jean-Jacques. C'est dans les lectures qu'il fit avec Mme de Warens que s'éveilla chez lui le goût d'une langue harmonieuse et le sens du style.

Il fallait pourtant faire choix d'une occupation, d'une profession. On le mit d'abord au séminaire, pour renoncer, au bout de quelques mois, à faire de lui un prêtre. Il promettait davantage en musique. Le maître de chapelle du séminaire lui donne ses premières leçons de solfège et de contrepoint. Puis, quand Mme de Warens se fût installée à Chambéry, on essaya pour Jean-Jacques d'un nouvel emploi. Il fut dix-huit mois dans les bureaux

du cadastre. Tandis que se succédaient ces essais infructueux, le charme de la nature savoisienne, faite de lumière, d'élégance et d'intimité, le pénétrait. Il y a quelque chose d'italien dans le laisser-aller savoyard. Et puis le séjour de Chambéry devait être une école de bonne langue française. On y rencontrait une société aimable et cultivée. Mme de Warens donnait chez elle de petits concerts fort goûtés. Des prêtres bienveillants, fins et sociables y fréquentaient. Ainsi s'affinait la sensibilité du petit Genevois converti.



Il semble que son goût croissant pour la musique révéla enfin la vraie vocation de Rousseau. N'est-ce pas l'art le mieux fait pour un tempérament sensible, ardent et chimérique, pour un jeune homme complaisant à ses sentiments et toujours prêt à s'abandonner à la tendresse ou à l'oisiveté ? N'est-ce pas dans l'émotion musicale que nous pouvons le plus aisément jouir de nous-mêmes ? « Il faut assurément que je sois né pour cet art, dit Jean-Jacques à la fin de sa vie, puisque j'ai commencé de l'aimer dès mon enfance et qu'il est

le seul que j'aie constamment aimé dans tous les temps... » Et ailleurs : « Jean-Jacques était né pour la musique; non pour y payer de sa personne dans l'exécution, mais pour en hâter les progrès et y faire des découvertes. Ses idées dans l'art et sur l'art sont fécondes, intarissables... Je n'ai vu nul homme aussi passionné que lui pour la musique, mais seulement pour celle qui parle au cœur. » Voilà son idée centrale et nouvelle : la musique est l'expression naturelle du sentiment, des affections, la voix est le premier des instruments, c'est la musique mélodique qu'il faut développer et non l'harmonie savante, scolastique; la mélodie simple, populaire, est la source profonde et toujours vive où l'art doit puiser. Idée alors parfaitement nouvelle en France, et ailleurs.

Un des plus éclatants succès de la carrière de Rousseau sera la représentation du *Devin du Village,* devant le roi et la cour, en 1752. C'est Rousseau qui a intéressé la littérature, la critique et le public lettré à l'art de la musique. Outre ses dissertations musicales et son invention d'un système de musique chiffrée, il a composé beaucoup de mélodies et écrit quelques très belles pages descriptives. La bibliographie de ses compositions et de ses ouvrages théoriques en musique compte cinquante et un numéros, et tout le monde sait que le gagne-pain de son choix fut de copier de la mu-

sique. Sa prédilection pour la musique italienne, qu'il défendit avec ardeur et qui lui valut des inimitiés féroces, date de ses deux séjours en Italie : à Turin, il avait appris à connaître la musique orchestrale et instrumentale, dans la chapelle du roi ; à Venise, il s'initiera à l'opéra italien.

Dans ses promenades à travers la campagne vaudoise et la montagne neuchâteloise, il nourrissait son sens musical. Il écoutait les vendangeuses, les teilleuses de chanvre, chanter leurs refrains. Le charme des mélodies populaires se révélait à lui, et lui fit mieux sentir la vanité d'une musique savante et froide : « La plupart de ces chansons sont de vieilles romances dont les airs ne sont pas piquants, mais ils ont je ne sais quoi d'antique et de doux qui touche à la longue. Les paroles sont simples, naïves, souvent tristes; elles plaisent pourtant. » Lorsque Herder, le puissant évocateur du chant populaire, plus touché il est vrai par la poésie que par la musique, réveilla le « lied » depuis des siècles endormi, il suivit peut-être l'impulsion du musicien du *Devin du Village* et du poète de la *Nouvelle Héloïse*. Dans le Jura neuchâtelois, les « montagnons » ont fait entendre à Rousseau, chantés à quatre parties, les beaux chœurs de Goudimel. Sur leurs lèvres pieuses, il saisit la beauté d'expression, simple et majestueuse, du psaume huguenot : « Le goût du vieux

chant d'église et du chant populaire, dit un commentateur de Rousseau, le sentiment profond, pénétrant de la nature simple est aussi caractéristique pour la philosophie de Rousseau que pour son art. »

Cet instinct mélodique, ce sens musical naïf et spontané, expliquent enfin l'originalité et la beauté de son style. La prose de Rousseau, comme sa pensée, est lyrique. De bonne heure, il a compris que la musique est un langage, mais d'un autre ordre que la parole, un langage qui n'est point soumis aux principes de la logique et de l'enchaînement dialectique. N'est-elle pas la langue de l'illogique, de l'inconscient, des forces obscures, réelles et puissantes, qui agissent sur nous en dehors des prises de la raison ? Et cet instinct profond de l'expression musicale, interprète de la vie irrationnelle, Rousseau l'a transporté dans la langue. Avec l'image, c'est à la cadence, c'est au rythme à traduire les mouvements de la passion. Rousseau s'attacha avec une curiosité obstinée aux problèmes obscurs des rapports entre la musique et la langue, à ceux plus subtils encore entre la musique et le caractère national. C'est à lui qu'on doit l'éducation lyrique de la prose française moderne, et peut-être la magnifique expansion, au cours du dix-neuvième siècle, du sens musical en France.

*

* *

Rien de plus irrégulier d'ailleurs que sa carrière de musicien. Il enseigna la musique avant de l'apprendre. C'est longtemps après ses plaisantes aventures de compositeur et de chef d'orchestre à Lausanne, qu'il étudia la théorie de cet art, le contre-point et la composition, dans les savants écrits de Rameau. Sur l'enseignement qu'il pouvait donner, il faut voir les directions qu'il trace, dans le deuxième livre de l'*Emile,* pour former la voix des enfants par la méthode naturelle et progressive. Son idée dominante est toujours de combattre les complications savantes de la musique par la mélodie. Il l'a développée dans sa *Dissertation sur la musique moderne* et dans sa fameuse *Lettre sur la musique française.* A la tradition scolastique, il oppose la nature patiemment observée. Le développement et le progrès d'un art doivent répondre à la nature des choses, mais cette nécessité intérieure peut être contrecarrée par l'action de la culture, par l'esprit de l'homme, aussi nuisibles qu'utiles. Pour y remédier, l'esprit philosophique s'efforce de remonter à la nature, c'est-à-dire de nous affranchir de tout ce que la tradition, les ha-

bitudes sociales, les conventions ont mis entre les choses réelles et nous.

Nous reconnaissons ici, à propos de la musique, le principe fondamental de la critique négative et de recréation, que Rousseau a porté dans tous les ordres de la vie sociale et individuelle. Puisque la musique naît du sentiment, de l'âme, il faut laisser l'âme et le sentiment s'exprimer librement par la voix. On retrouve cette idée jusque dans le titre qu'il a donné, à la fin de sa vie, au recueil de ses romances, édité après sa mort au profit des Enfants-Trouvés : *Consolation des misères de ma vie*. Le chant mélodique ne doit pas exprimer seulement la souffrance, mais la consoler. Ainsi l'originalité des compositions musicales de Rousseau, comme de toute son œuvre littéraire, c'est qu'elles offrent, affranchies des formes intellectuelles, rigoureuses, d'un art pédant, une libre et passionnée expression à la vie intérieure, aux émotions de l'individu. Mais ce n'est pas dans ces humbles et monotones romances que son génie musical trouvera son jeu et son épanouissement. Nous l'avons dit : il lui inspirera sa prose, il l'assouplira au nombre, à la cadence et au rythme, et, comme une source ignorée surgit soudainement du sol desséché et pierreux, le soulève pour s'épancher, limpide et abondante, ainsi le mouvement lyrique soulèvera, balancera la pé-

riode de Rousseau et fera entendre, à travers la prose intellectuelle du XVIIIe siècle, le chant inouï de la strophe romantique. Le meilleur élève de Rousseau musicien, c'est Rousseau écrivain.

*

* *

Jean-Jacques vécut quelques mois dans le pays romand, entre 1730 et 1731. Ce qui le retenait sur les bords du Léman, c'était la pensée de Mme de Warens, qui y était née et y avait grandi; c'était le charme paisible et gai de la claire ville de Vevey; c'était l'incomparable beauté de cette contrée, de ces rives qui sont devenues, depuis Julie et Saint-Preux, un lieu de pélerinage, un lieu d'élection pour tous les grands romantiques, une des patries élues de l'élégie et du roman. « Dans ce voyage de Vevey, je me livrais en suivant ce beau rivage à la plus douce mélancolie. Mon cœur s'élançait avec ardeur à mille félicités innocentes, je m'attendrissais, je soupirais et je pleurais comme un enfant. Combien de fois, m'arrêtant pour pleurer à mon aise, assis sur une grosse pierre, je me suis amusé à voir tomber mes larmes dans l'eau. » Dans ce cadre enchanteur, il imaginera plus tard

un idéal de vie saine et simple, partagée entre l'amour, l'amitié, les soins des champs et la jouissance chaque jour diverse des scènes de la nature. Ces tableaux seront faits pour émouvoir de surprise, de désir et d'attendrissement deux ou trois générations d'hommes avides de sentir. En même temps, ils renouvelleront les formes et raviveront les sources de l'art descriptif.

« L'aspect du lac de Genève et de ses admirables côtes eut toujours à mes yeux un attrait particulier, que je ne saurais expliquer et qui ne tient pas seulement à la beauté du spectacle, mais à je ne sais quoi de plus intéressant qui m'affecte et m'attendrit. Toutes les fois que je m'approche du pays de Vaud, j'éprouve une impression composée du souvenir de Mme de Warens qui y est née, de mon père qui y vivait, de Mlle de Vulson, qui y eut les prémices de mon cœur, de plusieurs voyages de plaisir que j'y fis dans mon enfance, et, ce me semble, de quelque autre cause encore, plus secrète et plus forte que tout cela. Quand l'ardent désir de cette vie heureuse et douce qui me fuit et pour laquelle j'étais né, vient enflammer mon imagination, c'est toujours au pays de Vaud, près du lac, qu'elle se fixe. Il me faut absolument un verger au bord de ce lac, et non pas d'un autre, il me faut un ami sûr, une femme aimable, une vache et un bateau. »

*
* *

Les expériences fâcheuses que Rousseau avait faites comme maître de chant à Neuchâtel, ne l'empêchèrent pas de reprendre avec assez d'outrecuidance ce même métier à Chambéry. Mais il devait bientôt s'apercevoir que les notions scientifiques élémentaires lui manquaient, et d'ailleurs son caprice l'empêcha de s'y adonner avec suite. En dépit de ses jolies élèves et de leurs avenantes mamans, il se lassa bientôt de ses leçons, tandis que la société élégante de la ville devait se lasser à son tour d'un maître aussi ignorant et fantasque. « Je me plaisais à mes leçons quand j'y étais, mais je n'aimais pas être obligé de m'y rendre, ni que l'heure me commandât; en toutes choses la gêne et l'assujettissement me sont insupportables, ils me feraient prendre en haine le plaisir même. »

Nous sommes dans l'automne 1733. La vie oisive, musicale et sentimentale, le commerce de ses aimables élèves, l'air doux et la séduction des paysages savoisiens, le charme et la bonté facile de Mme de Warens, tout conspire pour remplir de vagues désirs le cœur de ce jeune homme rêveur, gauche et passionné. Pour le « garantir des autres

femmes et le mettre à l'épreuve des tentations », ainsi parlent les *Confessions,* Mme de Warens s'avisa du plus singulier et du plus inquiétant système d'éducation : elle fit de son protégé son amant. Depuis qu'il l'avait vue pour la première fois, Jean-Jacques avait éprouvé pour elle une tendresse exaltée, à laquelle Mme de Warens répondait par d'imprudentes caresses. Les graves entretiens rapportés dans les *Confessions,* par où elle vint à associer Jean-Jacques au jardinier Claude Anet dans une même complaisance, nous semblent aujourd'hui un peu ridicules. Tout le plaidoyer qu'il prononce en faveur de cette « bonne maman » qui, au lieu d'écouter son cœur, qui la menait bien, écouta sa raison qui la menait mal, et dont les vrais sentiments démentirent toujours les principes faux, ce plaidoyer n'excuse point Mme de Warens et il accable Rousseau, qui a manqué à la délicatesse et à l'honneur en livrant à la curiosité publique les fautes de celle qu'il avait aimée. Toute la responsabilité de cette étrange situation n'est pas la part de Mme de Warens seule. Dans ce siècle raffiné et désabusé, nombreux sont les exemples de complaisances et de compromis aussi choquants. Les femmes « philosophes » avaient la prétention de vivre en dehors de la famille, et retranchaient la pudeur de leur système de morale. « Malheureusement, dit Rousseau en parlant de

Mme de Warens, elle se piquait de philosophie et la morale qu'elle s'était faite gâtait celle que son cœur lui dictait. » Un jour, l'auteur de la *Nouvelle Héloïse* surprendra son siècle par sa défense éloquente de la sainteté du mariage et par sa condamnation sincère de l'adultère. Mais à Chambéry, il semble qu'aucun sens moral ne l'avertisse, ni même ne l'ait plus tard retenu de tout dire de ces étranges relations.

Si les raisonnements du cinquième livre des *Confessions* nous paraissent aussi faux et choquants qu'elles, voici qui est grave et plein de conséquences : la sentimentalité de Jean-Jacques s'exaltait à faux dans cet amour équivoque. Il l'appellera innocence, vertu, bonheur, alors que nous n'y voyons plus qu'impudeur et lâcheté. Dans l'esprit du jeune homme, cette situation devait détruire d'avance, ou plutôt retarder pour longtemps, toute idée vraie de l'amour et de la passion. Les sophismes dont se satisfaisait Mme de Warens ont passé dans l'esprit de Rousseau. Il n'y a point ici l'excuse d'aucune passion, car si l'auteur des *Confessions* croit avoir adoré Mme de Warens, on peut dire qu'au temps de Chambéry et des Charmettes, il ne l'aimait pas d'amour. La fausse moralité au lieu de la vraie : la « femme philosophe » au lieu des guides et des appuis nécessaires de la famille, de la patrie, d'un

état régulier; les emplois humiliants; les voyages aventureux, toutes sortes de compagnonnages faciles et vulgaires, voilà ce que Rousseau connut de seize à trente ans! Il s'est fait alors à son insu de l'homme « naturel » ou plutôt de l'homme instinctif, de la vie sentimentale, des droits de l'amour et de la passion, des idées fausses et pleines de suites dangereuses. Elles sont entrées dans ses livres, et par eux dans la conception de la vie et de la passion que les romantiques ont adoptée et léguée à toute la littérature du dix-neuvième siècle.



Le Jean-Jacques de Mme de Warens s'adonne aussi aux émotions religieuses. Car il faut faire une place à la religion, dans cette confusion de sentiments, d'impressions, d'expériences contradictoires, et qui tournent au profit de l'artiste bien plus que du philosophe et du moraliste. Toute jeune, Mme de Warens avait vécu dans des cercles « piétistes », et subi directement l'influence d'un chrétien, affranchi des étroitesses du dogme et de la discipline ecclésiastique, le piétiste Magny. Elle avait été initiée par lui au mysticisme protestant : sentiment profond de la providence divine; indif-

férence à l'égard des barrières confessionnelles; foi simple et tendre; élévation du cœur dans l'adoration et la prière; ferme espérance d'un éternel avenir. Les impressions premières du protestantisme, que Rousseau avait pu recevoir à Genève, ne furent point effacées par son abjuration. Elles apparaîtront plus tard, puissantes et positives, dans sa vénération et son attachement à la Bible, à la figure du Christ, et dans son invincible besoin de libre interprétation individuelle. Mais maintenant, à Chambéry, il est tout à la religion sentimentale, à la mysticité du cœur.

Sa dévotion rêveuse et enthousiaste s'épanouit dans la jouissance des beaux spectacles de la nature. Il s'y mêle l'enthousiasme et les indulgences d'une piété de femme, piété du cœur qui ne veut que le bonheur des autres, qui s'attendrit facilement et pardonne. Sous son inspiration, il a écrit des prières, des élévations religieuses, qu'il prononçait dans ses promenades du matin. Vous connaissez ce passage fameux des *Confessions* : « Je me levais tous les matins avant le soleil, je montais par un verger voisin dans un très joli chemin, qui était audessus de la vigne et suivait la côte jusqu'à Chambéry. Là, tout en me promenant, je faisais ma prière, qui ne consistait pas en un vain balbutiement des lèvres, mais dans une sincère élévation

du cœur à l'auteur de cette aimable nature dont les beautés étaient sous mes yeux. Je n'ai jamais aimé à prier dans la chambre. Il me semble que les murs et tous ces petits ouvrages des hommes s'interposent entre Dieu et moi. J'aime à le contempler dans ses œuvres, tandis que mon cœur s'élève à lui. Mes prières étaient pures, je puis le dire, et dignes par là d'être exaucées. Je ne demandais pour moi, et pour celle dont mes vœux ne me séparaient jamais, qu'une vie innocente et tranquille, exempte du vice, de la douleur, des pénibles besoins, la mort des justes et leur sort dans l'avenir. » Quelques-unes de ces prières ont été conservées. On y voit Jean-Jacques se complaire, sans scrupule de conscience, à la pensée de son bien-être présent. « O mon Père, dit l'une d'elles, mon cœur se plaît à méditer sur la grandeur de vos bienfaits... Vous avez attaché des douceurs à mon sort sur cette terre, et en exposant devant mes yeux le spectacle touchant et magnifique de ce vaste univers, vous n'avez pas dédaigné d'en destiner une grande partie à ma commodité et à mes plaisirs. O sublime bienfaiteur, vos bienfaits sont infinis comme vous; vous êtes le Roi de la nature, mais vous êtes le Père des humains. Quels cœurs s'enflammeront assez pour vous témoigner un amour et une reconnaissance dignes de vos bontés ?... » Exercice de style autant que de piété : Rousseau

amant heureux, contemplateur attendri de la nature et musicien, entendait, bien avant Lamartine, l'harmonie magnifique que produisent entre eux les sons, les formes et les couleurs du monde visible, et son cœur s'élevait à Dieu, comme à celui qui aurait composé et qui dirigerait pour le plaisir de l'homme, cette ineffable symphonie!



Arrêtons-nous une minute encore devant ce bonheur si sain en apparence et si sûr, qui semblait devoir durer toujours : « Je me levais avec le soleil et j'étais heureux; je me promenais et j'étais heureux; je voyais maman et j'étais heureux; je parcourais les bois, les coteaux, j'errais dans les vallons; je lisais, j'étais oisif, je travaillais au jardin, je cueillais les fruits, j'aidais au ménage et le bonheur me suivait partout. Il n'était dans aucune chose assignable, il était tout en moi-même; il ne pouvait me quitter un seul instant. »

Bonheur en réalité fragile, trompeur, et qui ne devait pas se prolonger longtemps. Mme de Warens se fatiguait de Jean-Jacques, qui devait se fatiguer de sa propre oisiveté. Une maladie grave, qui lui fait cracher du sang, l'inquiète sur son état de

santé. Il ne peut plus chanter, et Mme de Warens renonce à ses petits concerts de salon. La folle du logis, bien plus que la maladie, devait d'ailleurs le détourner de cette existence paresseuse. Il s'avise de vouloir consulter des médecins, et part, en 1737, pour Montpellier. Après son retour, dépité sans doute de voir que Mme de Warens a donné sa place à un autre, il s'enferme aux Charmettes, pendant les hivers 1738 à 1739 et 1739 à 1740. La jouissance de son être et la contemplation de la nature ne suffisent plus à sa pensée. Une force mystérieuse éveille enfin sa curiosité de la science et de la sagesse des siècles passés. Il entreprend une étude acharnée des « belles connaissances. »

Rousseau entre en réalité dans une nouvelle période de sa vie, celle de l'homme de lettres et de l'encyclopédiste. Il semble que, pendant dix années, tout son être, détourné de lui-même et des émotions sentimentales, va se jeter sur l'étude du monde, jusqu'au jour où, brusquement ramené sur soi-même, il y découvrira son génie enfin amené à maturité.

III

L'homme de lettres et l'encyclopédiste.

Mesdames et Messieurs,

Quand nous considérons dans son ensemble la vie d'un homme ou l'œuvre d'un écrivain, nous cédons à un besoin naturel de notre esprit en cherchant à les ramener à l'unité d'une idée, d'un trait de caractère fondamental, d'un principe de pensée et d'action qui expliquent la diversité, parfois l'apparente contradiction, de sa conduite et de ses écrits.

L'auteur des *Confessions* a précisément voulu, dans ce livre, démontrer l'unité de sa pensée et de sa vie. Mais vous savez qu'avant d'accepter l'explication que Rousseau en donne, nous avons résolu, nous, de les étudier parallèlement, de rechercher nous-mêmes si nous pouvons concilier tout ce qui paraît en elles contradictoire ou incohérent. La période que nous abordons aujourd'hui, ces années pendant lesquelles Rousseau s'est efforcé, dans la société mondaine et philosophique de Paris, d'y

jouer le rôle, d'y faire le personnage d'un homme de lettres; cette période, qui s'étend de 1742 à 1750 environ, me paraît pouvoir se ramener à l'unité d'une question, d'un problème : quelle est la relation entre l'écrivain et le public? quelle attitude l'homme qui pense et qui écrit doit-il prendre à l'égard de la société ? Nous verrons Jean-Jacques, arrivant à Paris, s'efforcer de faire comme les autres, de s'adapter aux exigences sociales, de prendre ce rôle d'homme de lettres et d'écrivain, tel que tous ceux qui l'ont précédé et l'entourent l'avaient adopté; de mettre sa conduite et son œuvre au ton de la société, d'accepter son autorité et de s'y soumettre. Ce sera un effort pénible, long, malheureux et inutile, mais qui lui apprendra à se mieux connaître lui-même. Enfin, sous le choc d'une circonstance inattendue, ce long travail intérieur aboutira soudain à la découverte de sa nature et de sa vocation véritables. Il se ressaisira, il se redressera dans son individualité méconnue et déformée, il s'isolera hardiment et, par un coup d'éclat, s'opposera à tout le monde des philosophes, des académiciens et des salons. Dès lors, il s'avancera seul dans cette voie qu'il aura vu tout à coup s'ouvrir à ses yeux éblouis, et assurera son détachement, son affranchissement, par une solitude hautaine, obstinée et prophétique, au milieu du XVIIIe siècle stupéfait.

*

* *

Avant même qu'il soit arrivé à Paris, dès la fin de la période savoisienne, ce travail intérieur, cette recherche de soi-même avait commencé. Car vous ne devez pas ignorer, Mesdames et Messieurs, que l'idylle des Charmettes, que j'ai essayé de vous décrire non pas telle qu'il la revoyait à trente ans de distance, mais telle qu'elle fut réellement, brève et trompeuse, l'idylle des Charmettes s'était terminée bien avant que Rousseau eût quitté la Savoie.

Quand il revint d'un séjour de quelques mois à Montpellier, au printemps 1738, il trouva sa place prise, auprès de M[me] de Warens, par le Vaudois Vintzenried, qui faisait un meilleur gérant des affaires embrouillées de la dame que l'indolent et insouciant Jean-Jacques. Pressentant sans doute qu'il serait bientôt de trop dans la maison, il prévit du même coup que le temps approchait où il n'aurait plus à compter que sur lui-même. Il entreprit alors des études sérieuses. Seul habitant de la maison des Charmettes, il se livra, pendant deux hivers consécutifs, à un travail d'autodidacte, acharné, sans ordre, mais fécond. Rousseau avait attendu jusqu'à vingt-six ans pour con-

centrer sa volonté et pour fixer son jugement et ses facultés sur les sciences et la philosophie.

« Je n'ai jamais su rien apprendre avec des maîtres, » dit-il. Nous l'avons assez vu, mais c'est précisément de ce tempérament indocile à toute espèce de discipline et de règle que Rousseau tira son système d'éducation, aussi bien que sa morale. Et ce système, qu'il développera plus tard dans un livre célèbre, il l'a d'abord essayé sur lui-même avec succès. Nous avons là-dessus un témoignage authentique : c'est son poème autobiographique, *Le Verger de Mme la baronne de Warens,* qui date probablement de l'an 1739. Après avoir célébré la vertu et la bonté de Mme de Warens, la vie paisible et saine des Charmettes et la félicité d'une existence sans autre objet que de jouir de soi-même dans la rêverie et la méditation, Rousseau énumère, avec l'allure pesante d'alexandrins embarrassés, le catalogue des lectures qu'il a entreprises :

« Sans craintes, sans désirs, dans cette solitude,
Je laisse aller mes jours exempts d'inquiétude.
O que mon cœur touché ne peut-il à son gré
Peindre sur ce papier, dans un juste degré,
Des plaisirs qu'il ressent la volupté parfaite !
Présent dont je jouis, passé que je regrette,
Temps précieux, hélas ! je ne vous perdrai plus
En bizarres projets, en soucis superflus !
Dans ce verger charmant j'en partage l'espace :
Sous un ombrage frais tantôt je me délasse ;

Tantôt avec Leibnitz, Mallebranche, et Newton,
Je monte ma raison sur un sublime ton ;
J'examine les lois des corps et des pensées ;
Avec Locke, je fais l'histoire des idées ;
Avec Kepler, Wallis, Barrow, Rainaud, Pascal,
Je devance Archimède, et je suis L'Hôpital ;
Tantôt à la physique appliquant mes problèmes,
Je me laisse entraîner à l'esprit des systèmes,
Je tâtonne Descarte et ses égarements,
Sublimes, il est vrai, mais frivoles romans.
J'abandonne bientôt l'hypothèse infidèle,
Content d'étudier l'histoire naturelle :
Là, Pline et Nieuwentyt, m'aidant de leur savoir,
M'apprennent à penser, ouvrir les yeux et voir.
Quelquefois descendant de ces vastes lumières,
Des différents mortels je suis les caractères ;
Quelquefois m'amusant jusqu'à la fiction,
Télémaque et Séthos me donnent leur leçon ;
Ou bien dans Clèveland j'observe la nature,
Qui se montre à mes yeux touchante et toujours pure.»

Employé au cadastre de Chambéry, Rousseau s'était un moment appliqué à inventer des procédés de calcul afin de pouvoir résoudre par les chiffres tout ce qui se prête à une méthode arithmétique. « J'achetai des livres d'arithmétique et je l'appris bien, car je l'appris seul. Je m'y enfonçai si bien qu'il n'y avait point de question soluble par les seuls chiffres qui m'embarrassât. » Avec les mathématiques, ce fut l'astronomie, et vous vous souvenez peut-être, vous qui avez lu les *Confessions,* que des paysans l'avaient pris pour un sor-

cier, parce que la nuit, bizarrement accoutré, sur la terrasse des Charmettes, il étudiait la carte du ciel. Puis la physique, dans les livres de Rohault, le grand physicien du XVII[e] siècle. Rousseau ne se contente pas du livre et des théories, il veut les contrôler par l'expérience. Il remplit une bouteille de chaux vive, d'orpiment et d'eau. La bouteille lui éclata à la figure. Il crut en mourir. Plus tard, à Paris, il suivra les cours de Rouelle, le célèbre chimiste. C'est probablement de cette époque que date le manuscrit des *Institutions chimiques,* retrouvé il y a quelques années chez une arrière-petite-nièce de Moultou, et qui appartient maintenant à la Bibliothèque de Genève. Il néglige la botanique, qu'il aima tant plus tard, parce qu'auprès de M[me] de Warens, qui s'adonnait à la recherche des simples, elle lui avait paru une « science d'apothicaire. »



On voit ainsi Rousseau se donner à lui-même, sans méthode préconçue, l'éducation qu'il érigera plus tard en système. Les premières études d'Emile doivent se borner à reconnaître sa place au milieu des choses, et à apprendre ce qu'elles

sont en elles-mêmes. A la méthode dogmatique et d'autorité, il faut substituer la méthode d'investigation, d'observation et d'expérience. Ainsi l'autodidacte des Charmettes s'initia-t-il encore, après la cosmographie et la chimie, à la topographie et la mécanique : « Les choses! les choses! je ne répéterai jamais assez que nous donnons trop de pouvoir aux mots : avec notre éducation babillarde, nous ne faisons que des babillards. »

Avec la même liberté de choix et de traitement, Rousseau aborda les poètes, les écrivains et les philosophes. Le *Verger des Charmettes* témoigne de l'étendue de ses lectures. Ce sont tous les écrivains français, depuis Montaigne, Rabelais et même Clément Marot. Montaigne et Amyot sont ses auteurs favoris. Et parmi les poètes, ce sont surtout les poètes de la passion et de la tendresse; c'est Molière, c'est Racine :

« O vous, tendre Racine ! ô vous, aimable Horace !
Dans mes loisirs aussi vous trouvez votre place,
Claville, Saint-Aubin, Plutarque, Mézerai,
Despréaux, Cicéron, Pope, Rollin, Barclai ;
Et vous, trop doux la Mothe ; et toi, touchant Voltaire,
Ta lecture à mon cœur restera toujours chère.
Mais mon goût se refuse à tout frivole écrit,
Dont l'auteur n'a pour but que d'amuser l'esprit :
Il a beau prodiguer la brillante antithèse,
Semer partout des fleurs, chercher un tour qui plaise ;
Le cœur, plus que l'esprit, a chez moi des besoins,
Et, s'il n'est attendri, rebute tous ces soins. »

De Boileau, Rousseau aura seulement appris à faire difficilement des vers difficiles, car sa critique littéraire puisée dans le contact immédiat, dans l'émotion spontanée de ses lectures, sera nouvelle et féconde. La *Lettre à d'Alembert,* certaines pages de la *Nouvelle Héloïse* et de l'*Emile* en recueilleront les fruits savoureux.

Les langues étrangères font partie de son bagage littéraire. L'italien, il a commencé à l'apprendre à Turin, il achève d'en prendre possession à Venise. On rencontrera fréquemment dans ses œuvres des citations de poètes italiens, de Métastase, dont s'inspirait le compositeur d'opéras, du *Tasse,* avec qui Jean-Jacques a tant de traits de parenté. Quand il ira en Angleterre, à cinquante-trois ans, Rousseau s'évertuera à parler la langue du pays. Pour le moment, il apprend à connaître ses auteurs : le *Paradis perdu,* le *Spectateur* d'Addisson, Locke, les *Lettres sur les Anglais,* de Voltaire, plus tard les *Lettres sur les Anglais et les Français,* de Béat de Muralt.

« Soit qu'au premier aspect d'un beau jour près d'éclore,
J'aille voir les coteaux qu'un soleil levant dore,
Soit que vers le midi, chassé par son ardeur,
Sous un arbre touffu je cherche la fraîcheur :
Là, portant avec moi Montaigne ou LaBruyère,
Je ris tranquillement de l'humaine misère ;
Ou bien, avec Socrate et le divin Platon,
Je m'exerce à marcher sur les pas de Caton ;

Soit qu'une nuit brillante, en étendant ses voiles,
Découvre à mes regards la lune et les étoiles :
Alors suivant de loin La Hire et Cassini,
Je calcule, j'observe, et, près de l'infini,
Sur ces mondes divers que l'éther nous recèle,
Je pousse, en raisonnant, Huyghens et Fontenelle ;
Soit enfin que, surpris d'un orage imprévu,
Je rassure, en courant, le berger éperdu,
Qu'épouvantent les vents qui sifflent sur sa tête,
Les tourbillons, l'éclair, la foudre et la tempête ;
Toujours également heureux et satisfait,
Je ne désire point un bonheur plus parfait.
O vous, sage Warens, élève de Minerve,
Pardonnez ces transports d'une indiscrète verve,
Quoique j'eusse promis de ne rimer jamais,
J'ose chanter ici les fruits de vos bienfaits.
Oui, si mon cœur jouit du sort le plus tranquille,
Si je suis la vertu dans un chemin facile,
Si je goûte en ces lieux un repos innocent,
Je ne dois qu'à vous seule un si rare présent. »

La traduction du Ier livre de Tacite, qui figure dans ses œuvres, atteste qu'il avait poussé assez loin l'étude du latin. Sa sympathie et son admiration pour Tacite l'entraînèrent sans doute, mais sa façon d'apprendre à lire directement les auteurs, le dictionnaire à la main, lui fit faire, à elle seule, de remarquables progrès : « Je suivais cette route et je m'en trouvais bien. » Il alla jusqu'à apprendre par cœur les Eglogues de Virgile et à former son oreille sur la grâce de leur versification, en se les récitant à haute voix, pendant ses

promenades. Parmi les Grecs, qu'il fréquentait dans des traductions, Platon et Homère furent, jusqu'à la fin de sa vie, les objets de sa constante admiration. Enfin, après les grands historiens anciens et modernes, Rousseau, s'il faut en croire l'abondante nomenclature du *Verger des Charmettes,* s'était mis encore à l'école des principaux philosophes, de Descartes à Locke; et cette vaste moisson de connaissances, cette provision énorme, il l'aurait amassée et emmagasinée sans effort, avec la joie, la liberté et la maîtrise de je ne sais quel formidable moissonneur qui, parcourant en une révolution du soleil le vaste champ des siècles, ferait sa gerbe de la sagesse de toutes les nations! A la vérité, il déploya, en ces deux années, une énergie et une puissance de concentration que personne n'eût attendues de lui. Vingt ans avant de se révéler comme l'un des grands maîtres réalistes, dix ans avant de se déclarer le contempteur des sciences et des arts, Rousseau fit à lui seul, dans une rustique demeure savoisienne, la conquête de la science et de la philosophie traditionnelles. Les vrais précurseurs de sa méthode furent Descartes et Montaigne, qui avaient professé le dédain des écoles et des livres au profit de l'observation, de l'étude directe du grand livre du monde, des voyages, de l'expérience et de la méditation solitaire.

La Savoie a été le théâtre d'une transformation qui le préparait, sans qu'il s'en doutât lui-même, à changer les fondements de la morale et de la politique.

Après la période de fantaisie, après le long abandon de soi aux impressions pittoresques, aux émotions des sens, Rousseau prend conscience de son esprit. Il le nourrit de la pensée des grands penseurs, savants, moralistes, historiens, psychologues. Entrant en lutte avec eux, libre de tout préjugé d'école, il accomplit en même temps un effort intérieur vers la clarté, la netteté des idées, qui est la condition essentielle, la préparation indispensable de l'écrivain, la gymnastique du style. De cet effort soutenu et où tout son être s'est engagé, il sort avec des intuitions déjà assez précises de la méthode pédagogique qu'il préconisera un jour, et avec une confiance en soi assez assurée pour s'essayer aussitôt au métier de précepteur, de gouverneur. Mais son sort était de n'atteindre que par une longue voie de tâtonnements et d'erreurs, à sa vocation véritable. Il avait déjà écrit à son père qu'il envisageait le métier de précepteur comme celui pour lequel il était le mieux fait :

« Enfin, quant au poste de gouverneur d'un jeune seigneur, je vous avoue naturellement que c'est l'état pour lequel je me sens un peu de pré-

dilection : vous allez d'abord être surpris; différez, s'il vous plaît, un instant de décider.

« Il ne faut pas que vous pensiez, mon cher père, que je me sois donné si parfaitement à la musique, que j'aie négligé toute autre espèce de travail; la bonté qu'a eu Mme de Warens de m'accorder chez elle un asile, m'a procuré l'avantage de pouvoir employer mon temps utilement; et c'est ce que j'ai fait avec assez de soin jusqu'ici.

« D'abord, je me suis fait un système d'étude que j'ai divisé en deux chefs principaux : le premier comprend tout ce qui sert à éclairer l'esprit, et l'orner de connaissances utiles et agréables; l'autre renferme les moyens de former le cœur à la sagesse et à la vertu. Mme de Warens a la bonté de me fournir des livres, et j'ai tâché de faire le plus de progrès qu'il était possible, et de diviser mon temps de manière que rien n'en restât inutile.

« De plus, tout le monde peut me rendre justice sur ma conduite. Je chéris les bonnes mœurs, et je ne crois pas que personne ait rien à me reprocher de considérable contre leur pureté : j'ai de la religion et je crains Dieu; d'ailleurs, sujet à d'extrêmes faiblesses, et rempli de défauts plus qu'aucun autre homme au monde, je sens combien il y a de vices à corriger chez moi. Mais enfin les jeunes gens seraient heureux s'ils tombaient toujours entre les mains de personnes qui eussent

autant que moi de haine pour le vice et d'amour pour la vertu.

« Ainsi, pour ce qui regarde les sciences et les belles-lettres, je crois en savoir autant qu'il en faut pour l'instruction d'un jeune gentilhomme : outre que ce n'est point précisément l'office d'un gouverneur de donner les leçons, mais seulement d'avoir attention qu'elles se prennent avec fruit; et, effectivement, il est nécessaire qu'il sache sur toutes les matières plus que son élève ne doit apprendre. »

Dès l'année 1740, Rousseau s'essaya, en effet, dans la maison de M. de Mably, grand prévôt de Lyon et frère aîné de l'abbé de Condillac, au métier de gouverneur. Il y réussit mal, l'autorité du caractère lui faisant défaut. Incapable encore de persévérance et de clair jugement de soi-même, il se fatigua et partit. Le séjour de Lyon lui avait procuré quelques relations lettrées et savantes, qui le mirent sur le chemin de Paris. Muni de quelques poèmes et de son invention de musique chiffrée, il quitta enfin la Savoie. Nous allons le voir à Paris, au milieu d'une société très brillante, se chercher encore lui-même, avant de se proposer en « précepteur du genre humain. »

Suivons-le dans ces années d'un nouvel apprentissage, aussi pénible et pas plus heureux que les précédents, l'apprentissage du publiciste,

de l'homme de lettres et de l'homme du monde. Pour nous aussi, la tâche devient plus ardue, moins attrayante. L'enfance de Jean-Jacques, nous l'apercevions à travers la poésie, la mélodie de ses souvenirs, dans le cadre aimé de l'ancienne Genève, dans le milieu vaillant, raisonneur, patriote des horlogers; puis, au cours des voyages à pied, dans la fraîcheur et la grâce voluptueuse des paysages savoyards ou romands; c'était le protégé de Mme de Warens, c'était le musicien, l'artiste qui se développait, libre, caressant, capricieux et rêveur...! Mais maintenant l'initiation de l'homme de lettres présente quelque chose d'âpre, d'inquiet, d'amer qui rebute et qui lasse. Elle est encombrée de figures et de noms au milieu desquels Rousseau se meut lourdement; elle est d'ailleurs pleine de tentatives malheureuses, d'indécisions, d'erreurs. Ce qu'il y a de meilleur en Rousseau, dans ces années incertaines, c'est ce qu'on ne voit pas; ce n'est pas ce qu'il fait, c'est ce qu'il cherche, sans l'apercevoir encore; c'est son inquiétude, c'est son mécontentement profond.

*

* *

Parmi ceux d'entre vous, Mesdames et Messieurs, qui, comme moi, ont dépassé le second tiers de la vie, combien n'ont pas été témoins de ces heures critiques où un adolescent, au seuil de sa vingtième année, s'arrête, hésitant, étonné et inquiet ? Le spectacle de la vie sociale l'offusque. Il craint de ne pas réussir à s'y adapter. Sa force indisciplinée l'embarrasse, la souplesse lui fait défaut. Il hésite sur sa carrière, s'interroge sans cesse. Tout l'irrite ou le dégoûte. Surtout, s'il est un être de fantaisie et de sensibilité, s'il est aux prises, comme le Jacob de l'Ancien Testament, avec cet ange invisible qu'est la vocation de l'artiste, il se débat, il souffre, blessé par les gens et les choses, sans comprendre pourquoi. Il lui arrive de prodiguer, de galvauder sa force virile, parfois d'altérer d'avance l'idéal de sa vie. Il peut se tromper sur ses propres sentiments, chercher dans des amitiés de rencontre, dans une liaison vulgaire, à tromper sa soif d'idéal, d'amour et de beauté. Et, loin d'avouer sa déception, son erreur ou sa faute, il s'y campe, il s'y carre, affirmatif et hautain, pour se donner je ne sais quelle illusion de victoire sur la morale traditionnelle et sur l'hostilité des préjugés. Sa peur des responsabilités prochaines, il la cache derrière des affirmations tranchantes, des opinions d'emprunt, un empressement à prendre, en les exa-

gérant, le ton et les idées à la mode, à s'engouer du plus mauvais conseiller. Cette crise, nous en avons eu souvent le spectacle devant nous, nous l'avons vue naître et s'effacer autour de la vingtième année, mais pour Rousseau elle va commencer à trente ans et elle durera près de dix ans.

Le cœur, chez lui, est toujours en avance sur la raison. Le sentiment le guide avant l'intelligence. Ce n'est pas tant les succès littéraires qu'il recherche, ni les plaisirs de l'esprit, mais toujours son cœur avide d'affection tâche à conquérir de nouvelles amitiés.

Si l'on regarde ces années d'apprentissage dans le point de vue du sentiment, on voit Rousseau se partager entre trois ordres d'affections qui sont parallèles, et quoique je les énumère devant vous, vous devez faire effort pour les considérer tous trois à la fois. C'est d'abord l'amitié des grandes dames et des salons, pour qui il fera des poèmes et des opéras; c'est l'amitié de Thérèse Le Vasseur, qui restera la compagne de toute sa vie; c'est enfin l'amitié des philosophes, en particulier de Diderot et de Grimm, amitiés d'hommes qui échaufferont son esprit, mais d'où naîtront, après leur rupture, des reproches sans fin et d'éternels regrets. Nous allons donc étudier ce triptyque sentimental, passer en revue les trois sortes d'amitiés dont Rousseau a voulu vivre de 1742 à 1750.

*

* *

D'abord les salons et les grandes dames. Quand il arriva à Paris, il n'avait pas encore d'ambition proprement littéraire. Il comptait sur le succès de son *Projet concernant de nouveaux signes pour la musique,* où il proposait de noter la musique par des chiffres. L'Académie des Sciences, sur la proposition de M. de Réaumur, donna audience au jeune inventeur inconnu. Mais elle écarta son idée comme n'étant ni neuve, ni utile. Le public ne prit pas garde non plus à sa *Dissertation sur la musique moderne.* Alors, un père Jésuite lui donna le conseil suivant : « Puisque les musiciens et les savants ne chantent pas à votre unisson, changez de corde et voyez les femmes : vous réussirez peut-être mieux de ce côté-là. On ne fait rien à Paris que par les femmes. » Rousseau essaya de cette méthode, et il réussit.

Le second *Discours,* la *Lettre à d'Alembert,* la *Nouvelle Héloïse* et les *Confessions* contiennent des peintures assez vives, satiriques, parfois mordantes de la vie des salons. Mais Rousseau, après y avoir passé, ne voudra pas reconnaître plus tard l'importance de ces salons, dans l'histoire d'une littérature qui s'est efforcée de traduire dans la

langue de l'usage, telle qu'elle est réglée par les honnêtes gens, les vérités de toutes les sciences et de toutes les doctrines.

Il est reçu par Mme de Beuzenval et la marquise de Broglie, sa fille, qu'il a émues par la lecture d'une épître autobiographique; il est accueilli par Mme Dupin, femme du fermier général. A Paris ou dans son château de Chenonceaux, Mme Dupin réunissait autour d'elle une société très brillante où se rencontraient de grands personnages, artistes, gens de lettres et belles femmes. Quelle figure va faire, transporté tout à coup dans ce milieu si courtois, si somptueux, le petit provincial, le fils de l'horloger genevois, le vagabond des routes de Savoie, l'ancien séminariste, l'employé du cadastre, le coureur de grands chemins, le petit maître à chanter ? Il a reçu de Mme de Warens et de Mme de Larnage des leçons plutôt fâcheuses. Aussi commencera-t-il par des maladresses graves, prenant pour des avances compromettantes l'accueil familier et affable de Mme Dupin à sa toilette. Rousseau sera toujours prêt, comme il l'était déjà dans son séjour à Lyon, à s'éprendre de toutes les jolies femmes qu'il rencontrera. Péché véniel et qui ne l'empêche pas de réussir assez vite. Il est même remarquable de voir Rousseau trouver si promptement, dans la société élégante et savante de Paris, un accueil flatteur. Après M. de Réaumur,

savant considérable, le vieux Fontenelle l'avait reçu avec bienveillance; Marivaux, déjà célèbre, lut sa comédie de *Narcisse* et daigna même y faire quelques retouches; M. de Francueil, beau-fils de Mme Dupin, prit le Savoyard genevois en amitié. Il plaisait; malgré « ses lourdises », il devait être charmant. On lui pardonnait ses gaucheries à cause de sa figure, et puis il avait en lui un talisman pour réussir dans les salons et auprès des femmes : il fut toujours curieux de leur plaire. Elles encouragent ce trait-là, même chez un timide. Il les intéressait à sa personne, en se racontant lui-même. Il parle à ces belles dames de son enfance, sa jeunesse, ses expériences, ses chagrins; il leur peint les paysages suisses ou savoyards et ce qu'il y a d'attrayant dans la simple vie d'une femme enjouée et gracieuse, au milieu d'un train de maison rustique. Il leur décrit les plaisirs de la solitude et de la contemplation. « Vous n'imaginez pas, écrit Mme d'Epinay, combien j'ai de douceur à causer avec lui... j'ai encore l'âme attendrie de la manière simple et originale en même temps dont il conte ses malheurs... Il est affreux d'imaginer un tel homme dans la misère. »

Quand il se livrait sans gêne, dans l'abondance, la familiarité, le charme de ces entretiens, on voyait parfois jaillir un éclair de ses yeux, un geste nerveux, une susceptibilité ombrageuse;

c'était une sortie brusque, un éclat soudain, et ces bizarreries, interdites à l'homme du monde, à l'élégant des salons, charmaient, étonnaient, séduisaient. Une femme malicieuse dit alors de Jean-Jacques : « Ce pauvre diable d'auteur, qui est pauvre comme Job, mais qui a de l'esprit et de la vanité comme quatre. »

Ses hautes protections féminines lui valurent un emploi qui aurait pu le conduire à la diplomatie, à de hautes fonctions, si Rousseau avait été capable de s'assujettir à aucun état régulier. Il partit, en 1743, pour Venise, en qualité de secrétaire particulier de l'ambassadeur, M. de Montaigu, et il fit là-bas, réellement, pendant un hiver, l'office de secrétaire d'ambassade. M. de Montaigu était un personnage borné et vaniteux. Il s'impatienta du mérite de ce secrétaire improvisé, probablement aussi de ses prétentions et de ses leçons indiscrètes. Au bout de quelques mois, il lui donna son congé, sans le payer.

Il y a deux choses à retenir de ce séjour. Si Rousseau ne semble pas avoir été ému du charme pittoresque, de la beauté d'art de Venise, il s'assura dans la connaissance de la langue, et surtout dans son goût pour la musique italienne. Il revint par le Simplon, à pied, et c'est alors que, descendant la vallée du Rhône, il vit le Valais tel qu'il l'a décrit plus tard dans la *Nouvelle*

Héloïse. Une fois rentré à Paris, il ne put obtenir justice, malgré des réclamations multipliées et inutiles. L'ambassadeur, reconnu incapable, fut rappelé peu après. Mais le secrétaire put constater par expérience l'un des abus les plus criants de cet ancien régime, dans lequel la naissance donnait tous les droits. Aux gages d'un homme médiocre et arrogant, lésé et maltraité par lui, Rousseau, qui eut toujours un sens profond de la justice, aussi bien pour les autres que pour lui-même, réclama vainement son droit. Il apprit à connaître l'inégalité dans toute son injustice et son absurdité. « La justice et l'inutilité de mes plaintes me laissèrent dans l'âme un germe d'indignation contre nos sottes institutions civiles, où le vrai bien public et la véritable justice sont toujours sacrifiés à je ne sais quel ordre apparent, destructif en effet de tout ordre, et qui ne fait qu'ajouter la sanction de l'autorité publique à l'oppression du faible et à l'iniquité du fort. » Le second bénéfice de ce séjour dans la république de Venise, où il aurait conçu le premier projet de ses *Institutions politiques,* fut de fortifier chez Rousseau un esprit de critique et de réforme, que vint alimenter son injure personnelle.

Rentré à Paris, il demandera encore à la musique de le faire vivre. Il compose l'opéra des *Muses*

galantes, qui fut joué chez le magnifique fermier général, M. de la Popelinière, et que le duc de Richelieu, enthousiasmé, porta aux musiciens de l'Opéra royal. Le duc charge Rousseau de mettre au point, pour les fêtes de Versailles à l'occasion de la victoire de Fontenoy, un opéra composé par Rameau et Voltaire. De là date son premier échange de lettres avec le poète de la *Henriade.* L'obscur petit musicien écrit au poète admiré, chambellan de Sa Majesté : « J'espère, Monsieur, que vous voudrez bien m'indiquer les endroits où je me serais écarté du beau et du vrai... » Et Voltaire, grand seigneur et toujours bienveillant aux inconnus qui pourraient avoir du talent, de répondre à ce nouveau correspondant, qu'il lui laisse toute liberté pour améliorer « la mauvaise esquisse de quelques scènes insipides et tronquées. »

On joua les *Fêtes de Ramire* à la cour, et tout l'honneur fut pour Voltaire et pour Rameau. Au lieu de trouver cela assez naturel, Rousseau s'irrita de cette nouvelle déception.

Il se tourna vers la poésie. Sa pièce de *Narcisse* sera jouée par les comédiens. Pour le moment, on représente au château de Chenonceaux sa comédie de l'*Engagement téméraire,* composition médiocre en un temps où le théâtre comique était fort pauvre, pièce de paravent, comme on dit, qui sera

jouée encore, Rousseau figurant lui-même un de ses personnages, au château de la Chevrette, chez Mme d'Epinay.

Enfin, Mesdames et Messieurs, il faut que je vous cite encore quelques vers de lui. C'est le meilleur de ses poèmes, qu'il écrivit, en 1747, en séjour à Chenonceaux, ce château d'une somptuosité royale, qui avait été construit pour Diane de Poitiers. Le poème est intitulé l'*Allée de Sylvie,* du nom d'une des avenues du parc.

Qu'à m'égarer dans ces bocages
Mon cœur goûte de voluptés!
Que je me plais sous ces ombrages !
Que j'aime ces flots argentés !
Douce et charmante rêverie,
Solitude aimable et chérie,
Puissiez-vous toujours me charmer !
De ma triste et lente carrière
Rien n'adoucirait la misère,
Si je cessais de vous aimer.
Fuyez de cet heureux asile,
Fuyez de mon âme tranquille,
Vains et tumultueux projets ;
Vous pouvez promettre sans cesse
Et le bonheur et la sagesse,
Mais vous ne les donnez jamais !
. . . .
Il en est (des séductions) de plus dangereuses,
De qui les amorces flatteuses
Déguisent bien mieux le poison,
Et qui toujours, dans un cœur tendre,

Commencent à se faire entendre
En faisant taire la raison ;
Mais du moins leurs leçons charmantes
N'imposent que d'aimables lois :
La haine et ses fureurs sanglantes
S'endorment à leur douce voix.
Des sentiments si légitimes
Seront-ils toujours combattus ?
Nous les mettons au rang des crimes :
Ils devraient être des vertus.
Pourquoi de ces penchants aimables
Le ciel nous fait-il un tourment ?
Il en est tant de plus coupables,
Qu'il traite moins sévèrement.
O discours trop remplis de charmes !
Est-ce à moi de vous écouter ?
Je fais avec mes propres armes
Les maux que je veux éviter.
Une langueur enchanteresse
Me poursuit jusqu'en ce séjour,
J'y veux moraliser sans cesse,
Et toujours j'y songe à l'amour.
Je sens qu'une âme plus tranquille,
Plus exempte de tendres soins,
Plus libre en ce charmant asile,
Philosopherait beaucoup moins.
Ainsi du feu qui me dévore
Tout sert à fomenter l'ardeur !
Hélas ! n'est-il pas temps encore
Que la paix règne dans mon cœur ?
Déjà de mon septième lustre
Je vois le terme s'avancer ;
Déjà la jeunesse et son lustre
Chez moi commence à s'effacer.

La triste et sévère sagesse
Fera bientôt fuir les amours ;
Bientôt la pesante vieillesse
Va succéder à mes beaux jours
Alors les ennemis de la vie
Chassant l'aimable volupté,
On verra la philosophie
Naître de la nécessité ;
On me verra, par jalousie,
Prêcher mes caduques vertus,
Et souvent blâmer par envie
Les plaisirs que je n'aurai plus.
Mais malgré les glaces de l'âge,
Raison, malgré ton vain effort,
Le sage a souvent fait naufrage
Quand il croyait toucher au port.»

Aux petits vers, il faut de petits sentiments. Il faut surtout la langue souple et légère de ces hommes d'esprit que leur cœur anime sans les troubler. Des opéras de cour et des comédies de château s'accommodent des inventions conventionnelles et d'une langue apprêtée, pompeuse, faussement noble. Jean-Jacques n'était pas fait pour parler cette langue-là. Il pensait déjà, comme il le dira plus tard dans sa *Lettre sur la musique française,* que cette langue qu'on croyait poétique, qui était en réalité froide et vide, ne pouvait convenir qu'à une musique savante, sans émotion véritable. Dans la musique et la poésie à la mode, il ne voyait que difficulté vaincue, que créations

intellectuelles. Il se faisait encore violence pour s'y exercer, ignorant que celui qui devait les libérer un jour pour conduire la musique à la mélodie et la langue au rythme, à l'harmonie et à l'expression lyrique, c'était précisément lui, Rousseau, le futur auteur du *Devin du Village* et des *Lettres de deux amants!*



Les dernières pages du septième livre des *Confessions* retracent les commencements de la liaison de Rousseau avec Thérèse Le Vasseur.

Nous sommes à l'automne de 1744 ou au printemps de 1745. Rousseau loge à l'Hôtel St-Quentin, rue des Cordiers, proche la Sorbonne, « vilaine rue, vilain hôtel, vilaine chambre ». C'est le quartier latin, avec sa société mélangée et déréglée. Les convives sont de toutes sortes : abbés irlandais, Gascons de Gascogne ou autres provinces, officiers de passage dans la capitale. On entend force propos et récits épicés. Une jeune lingère, venue d'Orléans avec ses parents, travaillait dans l'hôtel et mangeait à la table des pensionnaires, selon la mode du temps. Elle est en butte aux plaisanteries, aux allusions souvent grossières. Par bonté naturelle, et cédant à l'envie de protéger la

vertu, Rousseau prend sa défense. « Je fus frappé de son maintien modeste, et plus encore de ce regard vif et doux, qui pour moi n'eut jamais de semblable. » Thérèse a vingt-quatre ans, Jean-Jacques trente-deux. La reconnaissance de la jeune fille, « qui n'avait commis qu'une faute au sortir de l'enfance, » touche Jean-Jacques. Timides l'un et l'autre, ils se rapprochent. « Le rapport de nos cœurs, le concours de nos dispositions, eut bientôt fait son effet ordinaire. »

Liaison facile, divertissement d'abord, d'où naquit l'habitude. Thérèse Le Vasseur devint la maîtresse de Rousseau. Il lui déclara qu'il ne l'abandonnerait ni ne l'épouserait jamais. L'amour fut-il de la partie ? Assurément non. Mme de Warens avait éveillé en lui un besoin d'affection domestique, sûre, journalière, « il fallait un successeur à maman. » Thérèse semblait s'attacher à lui, et, d'être aimé — tous les biographes de Rousseau l'ont remarqué — lui a toujours fait croire qu'il aimait. Mais quel choix! Thérèse n'était ni jolie, ni intelligente. Après la grande dame aux façons élégantes, spirituelle, caressante, gaie et philosophe, une petite ouvrière sans figure, sans esprit, sans éducation, timide et complaisante. Ce n'était pas une Christiane Vulpius, petite bourgeoise, mais saine, robuste, aux yeux grands ouverts, gaie et dévouée, qui donna à Gœthe, lassé de la vie

guindée de cour et d'une liaison disproportionnée, le bien-être domestique, le confort de l'ordre bourgeois. Non, Thérèse est ignorante et sans curiosité. Rousseau ne réussit jamais à la former, à l'instruire. Elle ne sut jamais ni lire, ni écrire, ni même parler correctement. Ses quiproquos donnèrent toujours à rire. Elle n'arrivait pas à distinguer les heures sur un cadran.

« Je voulus d'abord former son esprit. J'y perdis ma peine. Son esprit est ce que l'a fait la nature : la culture et les soins n'y prennent pas. Je ne rougis pas d'avouer qu'elle n'a jamais bien su lire, quoiqu'elle écrive passablement. Quand j'allai loger dans la rue neuve des Petits-Champs, j'avais à l'hôtel de Pontchartrain, vis-à-vis mes fenêtres, un cadran sur lequel me m'efforçai, durant plus d'un mois, à lui faire connaître les heures. A peine les connaît-elle encore à présent. Elle n'a jamais pu suivre l'ordre des douze mois de l'année, et ne connaît pas un seul chiffre, malgré tous les soins que j'ai pris pour les lui montrer. Elle ne sait ni compter l'argent, ni le prix d'aucune chose. Le mot qui lui vient en parlant est souvent l'opposé de celui qu'elle veut dire. Autrefois j'avais fait un dictionnaire de ses phrases pour amuser Mme de Luxembourg, et ses quiproquos sont devenus célèbres dans les sociétés où j'ai vécu. »

Je me rappelle les paroles délicates et péné-

trantes d'Edouard Rod, parlant de Thérèse : « Née pour partager la vie de quelque brave homme obscur, elle eut le malheur, le très grand malheur, de tomber sur un homme de génie, entouré d'orages et d'éclairs... Je crois que si l'on parvenait à reconstituer l'existence de Thérèse Le Vasseur, on trouverait qu'elle mérite plus de pitié que de colère... » On a reconstitué la partie de son existence qu'elle vécut, pendant plus de vingt années, après la mort de Rousseau. Et cette existence, livrée à l'exploitation d'un palefrenier, qui lui fit croire qu'il l'aimait pour dévorer plus aisément ses économies et la pension qu'elle recevait en qualité de veuve de Rousseau, cette existence est si basse, si pitoyable et si indigne de ce titre, qu'elle fait voir à plein la médiocrité d'âme de Thérèse.

Ce n'est pas que Rousseau l'accuse. Il a toujours parlé d'elle avec égards, même quand il marque ses défauts : « Qu'on écarte ici toute application injurieuse à ma femme. Elle est, il est vrai, faible et plus facile à tromper que je ne l'avais cru; mais, pour son caractère pur, excellent et sans malice, il est digne de toute mon estime. Cette personne si bornée, et, si l'on veut, si stupide, est d'un conseil excellent dans les occasions difficiles. Souvent, en Suisse, en Angleterre, en France, dans les catastrophes où je me trouvais, elle a vu ce que je ne voyais pas moi-même; elle

m'a donné les avis les meilleurs à suivre; elle m'a tiré des dangers où je me précipitais aveuglément; et devant les dames du plus haut rang, devant les grands et les princes, ses sentiments, son bon sens, ses réponses et sa conduite lui ont attiré l'estime universelle, et à moi, sur son mérite, des compliments dont je sentais la sincérité. »

Il faut contrôler les témoignages de Rousseau par ceux de ses familiers, de ses amis, à l'Hermitage, à Montmorency, à Môtiers, en Angleterre, en Dauphiné. Ils sont unanimes pour nous faire entendre combien le choix hasardeux de Rousseau, et sa fidélité si louable, le servirent mal. Réellement Thérèse, toujours crédule, devint jalouse, menteuse, dangereuse, enfin, par ses soupçons, son incompréhension, ses médisances et ses commérages, pour l'esprit déjà malade de son compagnon.

Elle eut certainement des torts très graves à son égard. Les *Confessions* y font une fois une allusion peu claire : « Le doux caractère de cette bonne fille me parut si bien convenir au mien que je m'unis à elle d'un attachement à l'épreuve du temps et des torts, et que tout ce qui l'aurait dû rompre n'a jamais fait qu'augmenter. On connaîtra la force de cet attachement dans la suite, quand je découvrirai les plaies, les déchirures dont elle a navré mon cœur dans le fort de mes misè-

res, sans que, jusqu'au moment où j'écrivis ceci (1769), il m'en soit échappé jamais un mot de plainte à personne. »

Il y eut à ce moment-là une rupture entre eux. Par la lettre que Rousseau écrivit alors à Thérèse, on sait qu'elle ne l'aimait plus et qu'elle avait manifesté plusieurs fois le désir de le quitter. Elle ne le quitta pas. Rousseau l'épousa, dans une sorte de cérémonie civile, instituée par lui, en 1769. Elle demeura ménagère attentive, cuisinière très experte, — Rousseau était gourmand — servante-maîtresse jusqu'à la fin.

La plaie incurable, dans cette liaison, c'est la famille Le Vasseur! Le père était retraité dans un hospice. La mère, rusée, insatiable, tyrannique, intrigante, la plus mauvaise conseillère pour un homme aussi influençable que Jean-Jacques, s'attacha âprement à son ménage. Elle y laissait pénétrer, pour l'exploiter, les frères et les sœurs de Thérèse, qui appelaient Thérèse et Rousseau « tante » et « oncle. » C'étaient de mauvais sujets, voleurs, « affamés, » une bande de sangsues.

La vie était difficile. Jean-Jacques devait nourrir Thérèse, entretenir cette famille, et de temps en temps envoyer de petits secours à sa « maman, » que ses perpétuelles entreprises, toujours malheureuses, conduisaient à la pauvreté. Il défendait cependant son indépendance : plutôt que de s'as-

surer le bien-être, au moins la sécurité, il se dérobait à tout assujettissement; il quitte l'emploi de secrétaire de Mme Dupin, il renonce, après un court essai, à celui de caissier de M. de Francueil, auquel il ne se sent pas propre. Il déploie une vaillance, une abnégation et un optimisme dignes d'admiration, sans vouloir abandonner Thérèse. A partir de 1749, il vit avec elle dans un petit appartement de l'hôtel du Languedoc, rue de Grenelle-St-Honoré, où ils demeurèrent sept ans. Et pourtant, de ces années médiocres, au milieu de beaucoup de tracas, son imagination a su recueillir de jolis souvenirs, où son cœur semble avoir une part : « Le cœur de ma Thérèse était celui d'un ange; notre attachement croissait avec notre intimité, et nous sentions davantage combien nous étions faits l'un pour l'autre. Si nos plaisirs pouvaient se décrire, ils feraient rire par leur simplicité. Nos promenades tête à tête hors de la ville, où je dépensais magnifiquement huit ou dix sols à quelque guinguette; nos petits soupers à la croisée de ma fenêtre, assis en vis-à-vis sur deux petites chaises posées sur une malle qui tenait la largeur de l'embrasure. Dans cette situation, la fenêtre nous servait de table, nous respirions l'air, nous pouvions voir les environs, les passants, et, quoiqu'au quatrième étage, plonger dans la rue tout en mangeant. Qui décrira, qui sentira les charmes

de ces repas, composés, pour tout mets, d'un quartier de gros pain, de quelques cerises, d'un petit morceau de fromage et d'un demi-setier de vin que nous buvions à nous deux ? Amitié, confiance, intimité, douceur d'âme, que vos assaisonnements sont délicieux! Quelquefois nous restions là jusqu'à minuit sans y songer et sans nous douter de l'heure, si la vieille maman ne nous en eût avertis. Mais laissons ces détails qui paraîtront insipides ou risibles : je l'ai toujours dit et senti, la véritable jouissance ne se décrit point. »

*

* *

En 1750, après le premier *Discours,* « tandis que je philosophais sur les devoirs de l'homme, un événement vint me faire mieux réfléchir sur les miens. Thérèse devint grosse pour la troisième fois... Mon troisième enfant fut mis aux Enfants-trouvés, ainsi que les premiers, et il en fut de même des deux suivants; car j'en ai eu cinq en tout. Cet arrangement me parut si bon, si sensé, si légitime, que si je ne m'en vantai pas ouvertement, ce fut uniquement par égard pour la mère, mais je le dis à tous ceux à qui j'avais déclaré nos liaisons... En un mot, je ne mis aucun mystère à

ma conduite, non seulement parce que je n'ai jamais rien su cacher à mes amis, mais parce qu'en effet je n'y voyais aucun mal. Tout pesé, je choisis pour mes enfants le mieux, ou ce que je crus l'être. J'aurais voulu, je voudrais encore avoir été élevé et nourri comme ils l'ont été. »

Sophismes et lâcheté, aveuglement de l'égoïsme, complaisance inouïe pour les maximes des débauchés qui étaient ses convives de l'hôtel St-Quentin, ignorance ou mépris des plus élémentaires devoirs, tout se rencontre dans le crime que Rousseau commet quand il abandonne ses enfants.

Le moment n'est pas venu où je vous proposerai d'étudier ensemble et d'essayer de comprendre cette énigme angoissante. Il faut la juger, au nom de toute la vie de Rousseau; ou plutôt, il faut attendre qu'il ait entrevu lui-même et ressenti la honte et le regret de sa faute, pour la considérer dans ses causes et dans ses conséquences. Toutes les hypothèses trop complaisantes de panégyristes obstinés s'écroulent devant l'évidence et la certitude de ses propres aveux. Il a été le père de cinq enfants, qu'il a laissé porter dès leur naissance par la sage-femme à l'hospice des Enfants-trouvés. Mais ceux qui veulent à tout prix le justifier, et ceux aussi qui le condamnent sans connaître les circonstances, sans écouter les confidences de son effroi et de son repentir, ne voient pas que sous

la pression de la faute irréparable, un Rousseau nouveau devait surgir et lentement s'élever, dans le silence et les luttes obscures de la conscience, du sentiment de la dégradation intime de l'être au ferme besoin de perfection. Car seul au milieu des moralistes et des philosophes de son siècle, l'auteur de la *Nouvelle Héloïse* a inventé et présenté l'exemple éloquent d'un être humilié, désespéré dans son amour, qui se relève, se purifie et se renouvelle devant « l'œil éternel qui voit tout! »

*
* *

Passons en revue enfin le troisième groupe des relations et des amitiés de Rousseau avant sa célébrité. C'est celui des philosophes, des encyclopédistes, en particulier Diderot, Grimm et l'abbé de Condillac.

C'est la musique qui noua entre Rousseau et Diderot les premiers liens. Diderot et Rousseau, plébéiens l'un et l'autre, petits bourgeois, fils d'artisans, deux tempéraments ardents, d'une sensibilité très riche. On a dit que Diderot avait l'imagination des idées, Rousseau l'imagination des sentiments. Amoureux l'un et l'autre de la nature, qui est le contraire de la société avec ses distinc-

tions, ses institutions, sa hiérarchie, son luxe, son oppression des pauvres et des petits, cette ardeur de pensée était faite pour les rapprocher. Mais pareilles ressemblances sont superficielles en somme. Il manquait à Diderot le moralisme, l'instinct moral, qui fait le fond de Rousseau, et le besoin, plus puissant que toute doctrine et toute expérience, d'une vie intérieure, belle et bonne, d'une perfection intime de l'être. Pour le moment, ils échangent une amitié réelle et bienfaisante, qui durera quinze ans. Diderot excitait les idées chez Rousseau indolent, détaché, rêveur. L'intarissable faconde de Diderot, causeur, conteur et discuteur, l'animait, l'obligeait à sortir de soi, forçait la lenteur de son esprit, et l'aida sans doute à prendre conscience de son génie. Diderot le connaissait bien quand il lui dit, le jour où Rousseau avait résolu de répondre à la question de l'Académie de Dijon : « Le parti que vous prendrez est celui que personne ne prendra... » Mais Rousseau n'en est pas encore là. Il s'efforce de prendre le parti des autres et de s'adapter en particulier à la doctrine des philosophes. « C'est le premier inconvénient des grandes villes, dira Saint-Preux, que les hommes y deviennent autres que ce qu'ils sont et que la société leur donne, pour ainsi dire, un être différent du leur. Cela est vrai, surtout pour Paris... Il faut faire comme les autres; c'est la première

maxime de la sagesse du pays. Cela se fait, cela ne se fait pas; voilà la décision suprême. »

Avec Diderot, Condillac, encore inconnu, et qui travaillait à son *Essai sur l'origine des connaissances humaines*. On verra reparaître dans les *Discours,* dans l'*Emile,* des idées de Condillac, comme de Diderot, de Buffon et des philosophes dont les trois amis discutaient ensemble les systèmes, dans leur dîner de chaque semaine au restaurant du « Panier fleuri. »

Diderot et d'Alembert enrôlent Rousseau pour les articles de musique de l'*Encyclopédie,* le grand œuvre de l'esprit rationaliste. Rousseau se livra à un travail ardu et acharné. Fort scrupuleux en affaires et respectueux de tout engagement, il remit ses articles à la date promise. Il ne reçut pas d'honoraires, mais on les lut. « Un travail extraordinaire qui m'est survenu, et une très mauvaise santé, m'ont empêché, ma très bonne maman, de remplir mon devoir envers vous depuis un mois. Je suis chargé de quelques articles pour le grand *Dictionnaire des Arts et des Sciences,* qu'on va mettre sous presse... Je bouquine, j'apprends le grec. Chacun a ses armes; au lieu de faire des chansons amies ou ennemies, je leur [probablement : les musiciens, Rameau] fais des articles de dictionnaire : l'un vaudra bien l'autre et durera plus longtemps. » Rameau réfuta ces

articles, et Rousseau en reprit les idées dans son *Dictionnaire de Musique.*

La musique encore le rapproche de Grimm, qui venait d'arriver à Paris, où l'amenait le prince héréditaire de Saxe-Gotha. Peu à peu, Diderot et Grimm sont devenus « ses deux seuls amis de choix. » C'est Rousseau qui introduisit Grimm chez le baron d'Holbach, chez Mme d'Epinay. Mais Grimm, habile, pondéré, ambitieux, sec et jaloux, se détacha de Rousseau. Devenu le familier et l'amant de Mme d'Epinay, c'est Grimm surtout qui travaillera à rompre son amitié pour Rousseau, et, plus tard, c'est lui qui animera Mme d'Epinay et Diderot à se concerter, par peur des *Confessions,* pour noircir le caractère et la conduite de son ancien ami auprès de la postérité.



La collaboration de Rousseau à l'*Encyclopédie* produisit un article fort important sur l'*Economie politique,* qui annonce de loin le *Contrat social,* et de plus près le *Discours sur l'Inégalité.* Ses relations avec Diderot et Condillac ont laissé leur marque en bien des pages du *Discours.* Il élaborait avec eux, il fécondait ses vastes lectures des

Charmettes. Ses théories du droit naturel empruntent à Montesquieu, à Hobbes, à Grotius, à Pufendorf comme à Buffon. Mais d'où vient que tant d'idées antérieures à Rousseau ou éparses autour de lui dans son siècle, ces idées sur la nature, l'homme et la société, que les encyclopédistes défendront eux-mêmes avec courage et conviction, prirent sous sa plume une nouveauté, une originalité entraînante, une puissance d'action extraordinaire ? Tandis que ces philosophes, qui prônaient la nature et condamnaient l'institution civile, passaient leur temps dans les salons, recherchaient l'approbation des dames, la faveur des académies, la bienveillance des autorités et la complicité même des institutions sociales, comment se fait-il que Rousseau rompit bientôt avec les servitudes mondaines, pour railler les philosophes eux-mêmes et protester contre l'abusive autorité des femmes ? Comment se fait-il qu'en proclamant les mêmes idées qu'eux, Rousseau se distingua des philosophes, se détacha d'eux, s'isola au-dessus d'eux et finit par les dominer dans l'opinion et à refouler dans l'admiration publique tout le parti encyclopédiste, et Voltaire même, son chef ?

Enfin, pour en revenir à cette haute question qui se posait à nous au début de cet entretien : quelle attitude l'écrivain doit-il prendre à l'égard de la société ? comment se fait-il que Rousseau,

que nous venons de voir s'efforcer pendant huit années de prendre rang dans la société, de réussir dans les salons auprès des courtisans et des savants, par ses comédies, ses vers, ses opéras et ses articles d'encyclopédiste, ait donné au romantisme et imposé à tout le XIXe siècle, de Chateaubriand à Pierre Loti et à Nietzsche, le modèle de l'artiste et du penseur isolé, contemplateur de soi-même dans la nature immense ou dans les régions souveraines de l'illusion, contempteur de l'institution sociale, dédaigneux de la sagesse du monde, révolutionnaire de toute autorité extérieure et traditionnelle, libérateur superbe et passionné de l'individu ?...

Nous sommes arrivés au seuil de cette crise de Vincennes, en 1749, qu'on a appelé la « conversion » de Rousseau. Elle doit résoudre l'énigme qu'il était à ses propres yeux, et doit la résoudre aussi pour tous les esprits vrais.

IV

La crise intérieure.

Mesdames et Messieurs,

C'est une étape lente et malaisée que nous aurons à parcourir ce soir dans la carrière de Rousseau, si nous devons suivre les phases et les effets de la crise intérieure qui éclate en 1749, par où il se reconnaît enfin, se reconquiert et s'affirme, en face de la philosophie et des opinions du monde. Il proclame sa découverte dans le *Discours sur les Sciences et les Arts,* en 1750. Les réfutations et les attaques l'éclairent et l'assurent dans sa conviction. Il en tire, par un examen de ses principes, les conséquences personnelles et pratiques en une réforme de sa vie, qui doit l'af-

franchir de toute dépendance et le détacher de tout préjugé. Il restaure l'harmonie troublée de son âme et l'équilibre de sa volonté longtemps incertaine, par son séjour à Genève en 1754, qui lui permet de rentrer dans l'Eglise de ses pères et de recouvrer à la fois ses droits et son titre de citoyen. Enfin, en 1755, dans le *Discours sur l'origine de l'inégalité,* il dresse, en face d'un siècle plein d'injustices, d'impiété, de luxe et de faux bonheur, sa vision enchanteresse, sa chimère éloquente d'une vie selon la nature, dans la simplicité, la vertu, la félicité.

Mais non, ce n'est pas un voyage qu'il nous faut entreprendre, c'est une brusque et périlleuse ascension jusqu'au sommet d'où Rousseau, pris de vertige, découvrit soudain l'itinéraire d'une vie nouvelle, pour lui-même et pour l'humanité fraternelle, des routes infinies à travers les vallées, les plaines de l'avenir, par où sa pensée allait le conduire, le cœur rempli de Dieu, vers des horizons de lumière et de joie. Rousseau fait parler ainsi le sage avec qui il se confond :

« Un nouvel univers s'ouvrait pour ainsi dire à sa contemplation, il aperçut la chaîne invisible qui lie entre eux tous les êtres; il vit une main puissante étendue sur tout ce qui existe; le sanctuaire de la nature fut ouvert à son entendement, comme il l'est aux intelligences célestes et toutes

les plus sublimes idées que nous attachons à ce mot : Dieu, se présentèrent à son esprit. »

Dans notre précédent entretien, une idée générale, celle de l'attitude et de la relation de l'écrivain à l'égard de la société, avait servi de lien aux désirs et aux sentiments qui remplissaient confusément l'âme de Rousseau, tandis qu'il s'efforçait de s'adapter aux conditions sociales, aux idées et aux goûts de ces philosophes, ces poètes et ces grandes dames, au milieu desquels il vivait. Maintenant qu'il va rompre les entraves de l'opinion et opposer ses droits et sa mission d'écrivain à toutes les institutions établies, dans cette crise qui dure de 1749 à 1755, quelle autre idée générale puis-je vous proposer, qui domine toute cette période de sa vie, explique sa conduite et anime ses deux *Discours ?* Celle-ci : l'antithèse entre l'homme naturel, spontané, instinctif, l'individu sentimental et passionné — et l'homme civil, social, discipliné, qui cherche sa règle de conduite et les principes de ses jugements hors de lui, dans une éducation livresque, dans la science abstraite, dans le droit écrit, dans les traditions, dans les institutions, en un mot dans la raison collective, la civilisation, la société. Que des conflits soient possibles entre ces deux hommes, entre la conscience individuelle et l'opinion générale, nous l'avons tous appris par l'expérience personnelle.

Mais il y a des époques où ces conflits sont plus fréquents, plus forts, plus redoutables, et plus féconds qu'à d'autres. Il y a surtout, dans l'immense série des siècles, quelques hommes puissants à qui ce conflit a arraché des paroles de condamnation et des cris de colère universels. Ceux-là sont descendus au plus profond d'eux-mêmes, pour y entendre le verbe divin. On a comparé les prophètes d'Israël à des anarchistes, et beaucoup d'anarchistes sont des prophètes. Rabelais appelle la nature au secours de l'homme, asservi par les dogmatiques du moyen âge, et Luther dit : « Me voici, moi debout. Comment pourrais-je faire autrement ? »

Mais, au XVIII[e] siècle, personne parmi ceux qui pensaient et qui écrivaient, parmi les artistes non plus, ni parmi les désœuvrés de la vie mondaine, personne ne souffrait de ce conflit idéal. On ne concevait le bonheur que dans la société et par elle. Les esprits même les plus hardis, quand ils exaltaient la nature, l'homme de la nature, ramenaient toute la morale naturelle à la « bienfaisance, » qui ne peut s'exercer que dans la vie en société. Rousseau seul, au nom de sa sensibilité particulière, au nom des quarante premières années de sa vie, au nom de l'idéal élaboré dans ses méditations solitaires, réclama impérieusement pour l'individu. L'antithèse romantique coulait

dans ses veines, elle était dans les fibres de sa chair, elle faisait battre son cœur, elle a surgi de ses entrailles. Elle est le secret de son éloquence et de sa poésie. Quand il l'a soudain entrevue, elle l'a ébranlé si fort, que toute son œuvre est sortie de là.

Une brève et banale occasion devait suffire pour que cette révolution intérieure s'accomplît. La question mise au concours par l'Académie de Dijon, en 1749, fut cette occasion : « Si le progrès des sciences et des arts a contribué à corrompre ou à épurer les mœurs ? » Quand il la lut, une vision s'ouvrit soudain à ses yeux, la perspective ravissante d'une innocence, d'une liberté et d'une félicité primitives, antérieures à la civilisation. Il y mêlera ses plus lointaines impressions d'enfance et les images joyeuses de ses voyages à pied, les émotions passionnées de ses années de volupté et de contemplation savoisiennes, et tout ce qu'il avait senti, tout ce qu'il avait rêvé, tout ce qu'il avait désiré. C'était le monde de son cœur ardent et de sa chimère enthousiaste, et il allait l'opposer au faux éclat du siècle des lumières.

« Une malheureuse question d'Académie, qu'il lut dans le *Mercure* — c'est Rousseau qui parle de Jean-Jacques — vint tout à coup dessiller ses yeux, débrouiller ce chaos dans sa tête, lui montrer un autre univers, un véritable âge d'or, réa-

liser en espérance toutes ses visions, par la destruction des préjugés qui l'avaient subjugué lui-même, mais dont il crut en ce moment voir découler les vices et les misères du genre humain. »

On connaît cet épisode, sur la route de Vincennes, par une après-midi d'octobre, en 1749, où Rousseau allait faire visite à son ami Diderot, enfermé au donjon de Vincennes pour quelques hardiesses philosophiques, et qui d'ailleurs trompait sa captivité en corrigeant les épreuves de l'*Encyclopédie.*

« Si jamais quelque chose a ressemblé à une inspiration subite, dit Rousseau, c'est le mouvement qui se fit en moi à cette lecture : tout à coup je me sens l'esprit ébloui de mille lumières; des foules d'idées vives s'y présentent à la fois avec une force et une confusion qui me jeta dans un trouble inexprimable; je sentis ma tête prise par un étourdissement semblable à l'ivresse. Une violente palpitation m'oppresse, soulève ma poitrine; ne pouvant plus respirer en marchant, je me laisse tomber sous un des arbres de l'avenue, et j'y passe une demi-heure dans une telle agitation qu'en me relevant j'aperçus tout le devant de ma veste mouillé de mes larmes, sans avoir senti que j'en répandais. O monsieur! si j'avais jamais pu écrire le quart de ce que j'ai vu et senti sous cet arbre, avec quelle clarté j'aurais fait voir toutes les con-

tradictions du système social! avec quelle force j'aurais exposé tous les abus de nos institutions! avec quelle simplicité j'aurais démontré que l'homme est bon naturellement, et que c'est par ces institutions seules que les hommes deviennent méchants! Tout ce que j'ai pu retenir de ces foules de grandes vérités, qui, dans un quart d'heure m'illuminèrent sous cet arbre, a été bien faiblement épars dans les trois principaux de mes écrits; savoir, ce premier *Discours,* celui de l'*Inégalité,* et le *Traité de l'Education*; lesquels trois ouvrages sont inséparables, et forment ensemble un même tout. Tout le reste a été perdu et il n'y eut d'écrit là-dessus que la *Prosopopée de Fabricius.* »

Les divers récits que Rousseau a donnés lui-même de cette crise, à des dates différentes de sa vie, concordent sur les points essentiels. Ceux de ses adversaires, au contraire, qui voudraient lui enlever le mérite de sa réponse inattendue, ne peuvent s'accorder. Il est tout à fait oiseux aujourd'hui de s'attarder et de discuter là-dessus. Toutes les preuves sont pour lui.

A cette époque même, au milieu du XVIII[e] siècle, comment répondaient tous les cercles lettrés, mondains, savants à cette question du rapport entre la civilisation, la morale et le bonheur ? Les salons adonnés à l'esprit, au luxe et aux plaisirs faciles, et où personne d'ailleurs n'eût songé

à demander qu'un moraliste ou un satirique accordât sa conduite privée avec ses discours, les salons mettaient leur orgueil à réunir des courtisans, des gens de finance, des artistes et des savants, qui raffinaient sur les choses de l'intelligence. On y parlait peut-être des charmes de la vie rustique et des émotions du cœur, mais personne ne les prenait au sérieux. Le clergé ? C'est le temps où un abbé de Tencin et un abbé de Bernis deviennent cardinaux. Les philosophes ? L'*Encyclopédie,* qui est leur grand œuvre, leur forteresse, est élevée à la gloire du progrès par les sciences et les arts. Le prospectus, signé de Diderot, dit : « Les sciences et les arts ne peuvent trop concourir à illustrer le règne d'un souverain qui les favorise; pour nous, spectateurs de leurs progrès, et leurs historiens, nous nous occuperons seulement de les transmettre à la postérité. Qu'elle dise, à l'ouverture de notre dictionnaire : tel était alors l'état des sciences et des beaux-arts; qu'elle ajoute ses découvertes à celles que nous avons enregistrées, et que l'histoire de l'esprit et de ses productions aille d'âge en âge jusqu'aux siècles les plus reculés. Que l'*Encyclopédie* devienne un sanctuaire où les connaissances des hommes soient à l'abri des temps et des révolutions. »

Quelques années plus tard, Voltaire, dont toutes les adorations d'ailleurs, et toutes les flatteries

vont au plus grand débauché du siècle, le duc de Richelieu, Voltaire, dans son *Siècle de Louis XIV,* construira sa philosophie de l'histoire sur la théorie des grands siècles : siècle de Périclès, siècle d'Auguste, siècle des Médicis, siècle de Louis XIV, telles sont les époques admirables de l'humanité, où l'éclat des sciences et des arts, au profit des privilégiés de la société, abaisse les caractères dans le luxe et la volupté, étouffe les originalités, refoule les élans de l'âme. L'arrière-pensée de Voltaire est que, de tous ces siècles, le plus grand peut-être sera celui de Frédéric et de Voltaire, qui « écrasera l'infâme. » Ainsi toutes les puissances du temps, au service et dans le culte de la société, de l'autorité et de l'opinion générale, sont conjurées contre l'individu.

C'est précisément l'expérience que Rousseau vient de faire pendant huit années : aussi la question de l'Académie de Dijon est-elle pour lui comme une question personnelle. Il était prédestiné par ses déboires, ses erreurs, ses déceptions, autant que par son tempérament et par le sentiment d'un génie méconnu, entravé et inutile, qui gonflait son âme, à condamner tout ce que ses contemporains admiraient. Qu'on ne dise donc pas, ou plutôt qu'on ne dise plus : en répondant à la question de l'Académie de Dijon, il a cédé à l'attrait du paradoxe, à la tentation de se singula-

riser, d'adopter un rôle, de jouer un personnage inattendu qui doivent forcer l'étonnement, si ce n'est l'admiration! Comment donc une vie et une œuvre tout entières, et une influence dont les effets sont loin d'être aujourd'hui accomplis dans tous les domaines de la vie publique et de la vie privée, pourraient-elles être fondées sur une gageure ? Le pessimiste le plus fou, le misanthrope le plus féroce oserait-il soutenir que la vérité libératrice qui apparut à Rousseau sur la route de Vincennes, et qui devait produire, après une profonde élaboration, la *Lettre à d'Alembert,* la *Nouvelle Héloïse,* l'*Emile,* le *Contrat social* et la *Profession de foi du Vicaire savoyard,* n'a pas surgi de l'émotion la plus sincère ? Ce fut comme une révélation. Son esprit la saisit, il s'y attacha d'abord tout entier. Puis il s'efforça d'y accorder sa volonté et d'y conformer sa conduite. Lent travail, effort souvent interrompu, toujours repris, entravé par la jalousie du monde, par les erreurs, les sophismes et la paresse de Rousseau lui-même, et qu'il poursuivit pourtant, avec une constance jamais vaincue, vers la perfection de l'individu, vers l'affranchissement de l'homme moral et religieux, vers le plein épanouissement de l'homme naturel.

« La Nature a fait l'homme bon et heureux, mais la société le déprave et le rend misérable, » tel est le grand principe où Rousseau a montré

l'instrument de cette libération, le moyen de ce perfectionnement.

Mais ce serait une erreur, Mesdames et Messieurs, que de lui supposer un système régulier, dans lequel chaque ouvrage ne serait qu'une partie subordonnée, déterminée et proportionnée de l'ensemble. Rousseau ne construit pas à loisir et dans le silence, comme un Descartes ou un Spinoza, un édifice harmonieux, une « cathédrale d'idées, » c'est un polémiste, un philosophe qui mêle constamment sa propre cause à la cause de la vérité, un artiste que les circonstances présentes, les rencontres fortuites de la lutte, les émotions intimes inspirent autant que quelques grands principes directeurs.

Entre le commencement et la fin de la période de sa vie où nous sommes, entre le premier *Discours* et la *Nouvelle Héloïse,* il y a des contradictions. Les unes se laissent concilier dans un accord intime, que nous apercevons aujourd'hui, mais d'autres demeurent irréductibles. Il les a vues lui-même. Il les a reconnues. L'imagination et la passion ont trop de part dans son œuvre pour qu'elle réalise et maintienne cette évidente unité, cet équilibre stable, qui distingue l'esprit classique soumis au contrôle de la raison. Rousseau est le premier type de ce génie moderne, poussé par l'idée plutôt qu'il ne la domine, et dont toutes les créations por-

tent les caractères visibles de la vie : le mouvement, les transformations incessantes, les apparentes contradictions, l'évolution.

Dans les deux *Discours,* qui sont des attaques vibrantes et que rien n'arrête, des préjugés et des idées reçues, il y a un emportement de rancune dans le sentiment, et parfois de rhétorique dans l'expression. Mais dans ses réponses à ses contradicteurs, dans ses préfaces et ses notes, dans sa correspondance encore, on voit Rousseau reprendre ses affirmations, les atténuer, les tempérer et les mettre d'accord avec sa raison. L'historien doit donc, avant d'aborder les deux *Discours* et l'analyse des grands ouvrages de Rousseau, dégager la pensée générale qui les ramène à l'unité.

Cette unité, Rousseau l'a lui-même définie et manifestée à la fin de sa carrière dans un passage remarquable du *Troisième dialogue de Rousseau, juge de Jean-Jacques :* « Suivant de mon mieux le fil de ses méditations, j'y vis partout le développement de son grand principe, que la nature a fait l'homme heureux et bon, mais que la société le déprave et le rend misérable. L'*Emile,* en particulier, ce livre tant lu, si peu entendu, et si mal apprécié, n'est qu'un traité de la bonté originelle de l'homme, destiné à montrer comment le vice et l'erreur, étrangers à sa constitution, s'y introduisent du dehors, et l'altèrent insensiblement.

Dans ses premiers écrits, il s'attache davantage à détruire ce prestige d'illusion, qui nous donne une admiration stupide pour les instruments de nos misères, et à corriger cette estimation trompeuse, qui nous fait honorer des talents pernicieux, et mépriser des vertus utiles. Partout il nous fait voir l'espèce humaine meilleure, plus sage et plus heureuse dans sa constitution primitive; aveugle, misérable et méchante à mesure qu'elle s'en éloigne. Son but est de redresser l'erreur de nos jugements, pour retarder le progrès de nos vices, et de nous montrer que là où nous cherchons la gloire et l'éclat, nous ne trouvons en effet qu'erreurs et misères.

« Mais la nature humaine ne rétrograde pas, et jamais on ne remonte vers les temps d'innocence et d'égalité, quand une fois on s'en est éloigné; c'est encore un des principes sur lesquels il a le plus insisté. Ainsi son objet ne pouvait être de ramener les peuples nombreux, ni les grands Etats à leur première simplicité, mais seulement d'arrêter, s'il était possible, le progrès de ceux dont la petitesse et la situation les ont préservés d'une marche aussi rapide vers la perfection de la société, et vers la détérioration de l'espèce. Ces distinctions méritaient d'être faites, et ne l'ont point été. On s'est obstiné à l'accuser de vouloir détruire les sciences, les arts, les théâtres, les académies,

et replonger l'univers dans sa première barbarie; et il a toujours insisté, au contraire, sur la conservation des institutions existantes, soutenant que leur destruction ne ferait qu'ôter les palliatifs, en laissant les vices, et substituer le brigandage à la corruption. Il avait travaillé pour sa patrie, et pour les petits Etats constitués comme elle. Si sa doctrine pouvait être aux autres de quelque utilité, c'était en changeant les objets de leur estime, et retardant peut-être ainsi leur décadence, qu'ils accélèrent par leurs fausses appréciations. Mais, malgré ces distinctions si souvent et si fortement répétées, la mauvaise foi des gens de lettres et la sottise de l'amour-propre qui persuade à chacun que c'est toujours de lui qu'on s'occupe, lors même qu'on n'y pense pas, ont fait que les grandes nations ont pris pour elles ce qui n'avait pour objet que les petites républiques; et l'on s'est obstiné à voir un promoteur de bouleversements et de troubles dans l'homme du monde qui porte un plus vrai respect aux lois et aux constitutions nationales, et qui a le plus d'aversion pour les révolutions, et pour les ligueurs de toute espèce, qui la lui rendent bien.

« En saisissant peu à peu ce système par toutes ses branches, dans une lecture plus réfléchie, je m'arrêtai pourtant moins d'abord à l'examen direct de cette doctrine, qu'à son rapport avec le

caractère de celui dont elle portait le nom; et sur le portrait que vous m'aviez fait de lui, ce rapport me parut si frappant, que je ne pus refuser mon assentiment à son évidence. D'où le peintre et l'apologiste de la nature, aujourd'hui si défigurée et si calomniée, peut-il avoir tiré son modèle, si ce n'est de son propre cœur ? Il l'a décrite comme il la sentait lui-même. Les préjugés dont il n'était pas subjugué, les passions factices, dont il n'était pas la proie, n'offusquaient point à ses yeux comme à ceux des autres, ces premiers traits si généralement oubliés, ou méconnus. Ces traits si nouveaux pour nous, et si vrais, une fois tracés, trouvaient bien encore au fond des cœurs l'attestation de leur justesse, mais jamais ils ne s'y seraient remontrés d'eux-mêmes, si l'historien de la nature n'eût commencé par ôter la rouille qui les cachait. Une vie retirée et solitaire, un goût vif de rêverie et de contemplation, l'habitude de rentrer en soi, et d'y rechercher, dans le calme des passions, ces premiers traits disparus chez la multitude, pouvaient seuls les lui faire retrouver. En un mot, il fallait qu'un homme se fût peint lui-même, pour nous montrer ainsi l'homme primitif; et si l'auteur n'eût été tout aussi singulier que ses livres, jamais il ne les eût écrits. »

Voici la formule du paradoxe de Rousseau : la nature avait fait l'homme bon, et la société

l'a fait méchant; la nature avait fait l'homme libre, et la société l'a fait esclave; la nature avait fait l'homme heureux, et la société l'a fait misérable.

Qu'est-ce que cette « nature ? » Est-ce la matière en mouvement, comme le définissent les matérialistes ? Non, c'est, selon la définition d'Amiel : « l'œuvre de Dieu, c'est l'image de la sagesse éternelle, c'est l'ordre et le bien. »

L'humanité fait partie de la nature. Elle est bonne en principe, mais, étant libre et capable d'erreur, elle peut dévier de l'ordre primitif et dégénérer.

Cette nature, cet ordre naturel, dont Rousseau parle constamment, n'est qu'une spéculation de son esprit. Il ne faut pas la confondre avec la nature dont parlent Rabelais, ou Montaigne, ou Molière, la « bonne nature. » Ce n'est pas non plus la nature que condamnent les prédicateurs et les docteurs de la morale chrétienne rigoureusement traditionnelle. Ceux-ci veulent dire : l'homme naturel est mauvais, c'est-à-dire l'homme livré à lui-même, l'homme qui refuse le secours de la grâce, l'homme qui n'éprouve point le sentiment d'une chute originelle, d'un état de péché. Rousseau est l'interprète de l'Evangile le plus large et le plus humain. Pour Pascal, l'homme naturel, c'est ce qui doit être combattu, réformé,

amendé, c'est l'homme des instincts mauvais, c'est « le mal. » Mais pour Rousseau, la « nature, » c'est ce qui doit être, c'est l'homme tel que Dieu l'a créé, antérieur à la civilisation, c'est « le bien. »

Les philosophes du XVIIIe siècle ne sont pas partisans du dogme chrétien; ils répondent : non, l'homme n'est pas mauvais radicalement, il n'est pas mauvais irrémédiablement, mais il est faible, et ignorant; il faut l'instruire et améliorer son sort; il faut l'éclairer. Le XVIIIe siècle s'est appelé « le siècle des lumières; » les lumières, c'est-à-dire l'institution sociale, les progrès de la science et de l'industrie. A mesure qu'elles rendront sa vie plus facile, l'homme deviendra meilleur et plus heureux. Son bonheur est fait de sa vertu, mais sa vertu est faite de sa connaissance et de sa liberté. Telle est encore la pensée du positivisme du XIXe siècle. Elle inspire la plus grande partie de la poésie de Victor Hugo, et les derniers romans de Zola. C'est cette pensée qui animait déjà les Jacobins lorsqu'ils offrirent un culte à la déesse Raison : la Révolution devait inaugurer un âge d'or; tous allaient aisément, volontiers, pratiquer la vertu, qui leur assurait le bonheur.

Entre le dogme chrétien et la doctrine des philosophes du XVIIIe siècle, se place le système de Rousseau. Nous savons ce qu'il entend par « nature, » mais qu'entend-il par la bonté originelle de

l'homme ? Selon lui, l'homme naturel est bon parce que « tout est bon sortant des mains de l'auteur des choses; » mais que signifie cette « bonté ? » Elle n'est pas la qualité que nous reconnaissons à ceux qui s'oublient eux-mêmes pour leurs semblables, qui savent se mettre à la place des autres, qui choisissent entre toutes les manières d'agir celle qui sera la plus aimable, la plus agréable aux autres, la bonté agissante, charitable, philanthrope. Elle n'est pas non plus une bonté d'essence, c'est-à-dire une incapacité foncière de mal agir, puisque l'homme s'est éloigné de la nature, qu'il a dévié, qu'il s'est abandonné à mesure qu'il se civilisait, aux passions et aux vices. C'est une bonté passive, négative, c'est l'absence de mal. Cet état primitif d'innocence et d'ignorance, antérieur à l'institution sociale, ne diffère pas beaucoup de l'état de pureté primitive que suppose le dogme chrétien. Aux yeux donc de Rousseau, primitivement, selon l'état de nature, qui est d'ordre divin, l'homme n'était ni bon, ni mauvais, il était capable de l'un et de l'autre. S'il était resté dans cet état naturel, il n'eût point connu les passions, l'envie, la haine, l'amour des richesses et des plaisirs, l'ambition et tous les maux qui en découlent. Ce n'est point la nature qui l'a rendu mauvais et misérable, c'est la société. Ce qui est antérieur à toute dégénération, c'est le primitif, l'originel.

L'originel est toujours pur, excellent, normal. Qui dit originel dit naturel. Le naturel est donc conforme à sa destination, à sa loi, à l'ordre divin.

Avant la société, l'homme suit son instinct comme l'animal; il est innocent comme lui. Il n'y a ni moralité ni règles; il ne saurait pécher contre elles. Mais avec la réflexion commence la corruption. Il s'applique à multiplier ses besoins, à opprimer le plus faible. Les appétits dépassent la limite naturelle des besoins. Lutte, inégalité, richesse et pauvreté, telle est l'œuvre de la société. « La société produit l'histoire; l'histoire engendre la civilisation et l'homme civilisé va s'éloignant toujours de l'homme naturel. Il faudrait donc maudire cette civilisation tant admirée, qui est en réalité un abâtardissement graduel, la source de l'inégalité, de la servitude et de la misère (Amiel). »

Nous pouvons saisir maintenant l'idée générale et le lien des deux premiers *Discours*. Le vice essentiel de la société, c'est l'inégalité, qui crée des privilèges. Les uns deviennent oppresseurs, les autres esclaves. Tout ce qui est pouvoir dans la société, noblesse, honneurs, découle de l'inégalité des biens, de la propriété. L'inégalité sociale enfante l'antithèse de la richesse et de la pauvreté. Voilà le *Discours sur l'origine de l'inégalité*.

L'expression la plus avancée de la vie en société,

ce sont les lettres et les arts. Les arts et les lettres sont en relation étroite avec le luxe. Ils consacrent donc l'inégalité et achèvent la perversion sociale. Ils détruisent les vertus de l'état naturel. Voilà le *Discours sur les lettres et les arts*.

Revenir au primitif, aux origines, c'est le principe même des deux grandes révolutions modernes dans l'ordre de l'esprit : la Renaissance et la Réforme. Mais, et c'est ici que toute l'œuvre de Rousseau corrige et commente ses deux *Discours :* comment revenir à la nature ? Faut-il ramener l'humanité à l'état naturel ? Non, car « la nature humaine ne rétrograde pas. » L'auteur du *Contrat social* a reconnu tout ce qu'a gagné l'homme policé : « Quoi qu'il esquive dans cet état plusieurs avantages qu'il tient de la nature, il en regagne de si grands : ses facultés s'exercent et se développent, ses idées s'étendent, ses sentiments s'ennoblissent, son âme tout entière s'élève à tel point que, si les abus de cette nouvelle condition ne le dégradaient souvent au-dessous de celle dont il est sorti, il devrait bénir sans cesse l'instant heureux qui l'en arracha pour jamais, et qui, d'un animal stupide et borné, fit un être intelligent et un homme. »

Rousseau s'adressa donc d'abord aux petites nations, plus rapprochées de l'état naturel, pour les empêcher de s'en éloigner trop vite et trop

aisément. Qu'elles estiment les choses à leur véritable prix sans envier le faux progrès d'une culture de privilégiés. Cette grandeur s'achète trop chèrement. De là la *Lettre sur les spectacles,* pour avertir la petite république de Genève de préférer ses mœurs naïves et ses divertissements populaires à ceux de la grande monarchie.

Il ne s'agit pas de proposer comme idéal à une société civilisée l'existence à quatre pattes, pas même de détruire les académies, ni les théâtres, ni les collèges, qui sont des maux devenus nécessaires. Mais il faut restaurer le sens et le goût des biens, des mérites et des plaisirs véritables. Il faut, dans l'homme civil, restaurer l'homme naturel. On ne peut ni détruire, ni refaire la société, mais on peut renouveler, retremper, rajeunir l'individu, et cela par l'éducation. Tel est l'objet de l'*Emile.*

Dans la société même, par la famille, par le respect mutuel, maintenons l'esprit familial et conjugal, qui répond aux vœux de la nature. Tel est le sens de la *Nouvelle Héloïse.*

La société reviendra elle-même à son principe, en reconnaissant le *Contrat social,* qui a été consenti par des êtres égaux et qui maintient leur égalité sous la loi.

Le ressort profond de cet effort de l'homme civil vers l'homme naturel, de cette restauration de l'or-

dre et du bien, c'est Dieu qui en est la source et la cause première : Dieu source d'énergie morale, appui de la volonté; non le Dieu des docteurs, mais le Dieu révélé au cœur, dans les profondeurs intimes de l'individu. Telle est la leçon de la *Profession de foi du Vicaire savoyard.*

Enfin, Rousseau a entrevu le modèle d'un homme vrai, naturel, c'est-à-dire créature d'un Dieu sage et bon. Cet homme original, total, spontané, libre de tout assujettissement et de toute déformation sociale, c'est lui-même. La société l'a opprimé, contrecarré, déformé, mais non détruit. S'affranchissant d'elle, il s'est retrouvé, recréé, élevé à la moralité, au sens et au désir de la vertu. Telle est la raison d'être des *Confessions,* tableau de la vie d'un homme qui, à travers des fautes et des erreurs, a restauré par ses propres forces, dans l'homme civil, l'homme naturel.



Notre analyse du *Discours sur les Sciences et les Arts* sera brève et relèvera seulement les idées que nous n'avons point encore indiquées. Une première partie historique, une seconde partie dialectique.

Rousseau veut que l'histoire montre que les peuples, en se civilisant, se sont corrompus. En face d'Athènes et de Rome, dont les arts, les disputes philosophiques et le luxe ont préparé la décadence et la ruine, Sparte, les Scythes et les Germains attestent le triomphe de la valeur et de la pureté barbares. Que découvre-t-on d'ailleurs à la source première des sciences et des arts ? la flatterie, le mensonge, la superstition. Et quels sont leurs effets ? c'est l'oisiveté d'abord; c'est le scepticisme destructeur de toute foi; c'est le luxe enfin, le pire ennemi de la vertu et de la moralité. Le luxe détruit les derniers vestiges de l'égalité naturelle; il corrompt les mœurs; il crée les fausses élégances et tout l'artifice de la vie mondaine. Or l'essentiel n'est pas de bien dire, mais de bien faire; et pour bien faire, point n'est besoin de livres, de philosophes ni de savants : il suffit d'écouter sa conscience.

Rousseau n'est pas le premier qui ait ouvert le procès des lettres, des sciences, des arts et du luxe. C'est une accusation aussi vieille que l'*Ecclésiaste;* c'est le reproche de Socrate aux sophistes; c'est la satire de la Rome impériale, par Tacite, quand il peint comme un état enviable, l'ignorance, la vigueur et la vertu des Germains. L'un des thèmes où se plaît la libre sagesse de Montaigne, est de montrer comment l'étude peut efféminer les ca-

ractères et amollir les courages. Mais cette plainte ancienne, Rousseau la remplit de son expérience personnelle, et la retrempe au feu de sa passion. Sa parole s'enflamme au spectacle du mensonge social contemporain.

Jamais peut-être le contraste n'avait été plus complet entre les apparences et la réalité. Une société polie et aimable; la douceur et l'urbanité des manières; des spectacles élégants, des conversations brillantes; « un concours d'hommes de tout âge et de tout état, qui semblent empressés depuis le lever de l'aurore jusqu'au coucher du soleil à s'obliger réciproquement..., » tel est l'effet des sciences, des lettres et des arts. Mais en réalité, celui qui observe découvre sous ces apparences une éducation toute intellectuelle et artificielle, dénuée de la notion du devoir; les caractères sont avilis, les femmes règnent par la coquetterie, les âmes sont froides, jalouses, haineuses. Et les hommes qui se posent en philosophes ne sont que de futiles déclamateurs. « Ils sourient dédaigneusement à ces vieux mots de *patrie* et de *religion,* et consacrent leur talent à détruire et à avilir tout ce qu'il y a de sacré parmi les hommes. » De cette galanterie fade, de ces paradoxes inventés pour briller, de cet abaissement des caractères, quelle est la cause véritable et la condition nécessaire ? c'est l'amour du faste, c'est le luxe. Que deviendra la vertu, quand,

pour briller, il faudra s'enrichir à quelque prix que ce soit ? « C'est ainsi que la dissolution des mœurs, suite nécessaire du luxe, entraîne à son tour la corruption du goût. Que si par hasard, entre les hommes extraordinaires par leurs talents, il s'en trouve quelqu'un qui ait de la fermeté dans l'âme et qui se refuse de se prêter au génie de son siècle et de s'avilir par des productions puériles, malheur à lui! il mourra dans l'indigence et dans l'oubli. » Voilà un accent de sincérité inouï au XVIIIe siècle; c'est la revendication hautaine de l'individu, le cri du cœur, la passion.

Au milieu de la surprise et de l'admiration universelles, des contradicteurs se présentent de tous côtés : d'abord un académicien de Nancy, puis un académicien de Lyon, puis un autre de Dijon, et enfin Stanislas lui-même, roi de Pologne. Ils n'ont pas de peine à renverser les arguments historiques du *Discours,* ni à ébranler ses affirmations superbes, ni à rétorquer l'intransigeance de ses conclusions. Rousseau, excité au combat, se défend pourtant avec une ténacité, une fièvre de controverse, bien genevoises il est vrai, mais aussi avec une force, une verve, une ironie, un art de polémique parfois admirables. Et même, au moment où l'auteur de l'*Essai sur les mœurs* allait dérouler le tableau de l'histoire universelle pour illustrer cette idée que le progrès de la civilisa-

tion est dû à la victoire progressive de la raison sur la superstition, Rousseau osait, en face de la philosophie railleuse et sceptique, avouer son sentiment religieux : « Non, ce n'est point avec tant d'art et d'appareil que l'Evangile s'est étendu par tout l'univers, et que sa beauté ravissante a pénétré tous les cœurs. Ce divin livre, le seul nécessaire à un chrétien, le plus utile de tous à quiconque même ne le serait pas, n'a besoin que d'être médité pour porter dans l'âme l'amour de son auteur et la volonté d'accomplir ses préceptes. Jamais la vertu n'a parlé un si doux langage; jamais la plus profonde sagesse ne s'est exprimée avec tant d'énergie et de simplicité. On n'en quitte point la lecture sans se sentir meilleur qu'auparavant. »

Enfin, Rousseau pousse au comble la surprise des philosophes, l'étonnement des salons et l'émotion du public quand il résout de réformer sa vie, de rompre avec la société qu'il venait de condamner, pour mettre ouvertement sa conduite d'accord avec ses principes.

*

* *

Si le *Discours sur les sciences et les arts* a révélé, au lendemain de la crise de Vincennes, sous le Rousseau poète et musicien de salon, homme de lettres contraint, encyclopédiste d'emprunt, le

Rousseau véritable, l'amant de la nature, le citoyen, le plébéien, le lecteur enthousiaste de Plutarque, et le Genevois, Jean-Jacques en un mot, il est très remarquable, Mesdames et Messieurs, que ce Jean-Jacques fit de Rousseau son premier disciple. Voilà le sens de cette réforme de sa vie que les *Confessions,* les *Dialogues* et les *Rêveries* nous ont complaisamment décrite.

Le succès étourdissant du *Discours* lui avait donné « la première assurance de son talent. » Au moment où il devint célèbre et partout recherché, cette certitude intérieure lui inspira le désir et la force d'examiner ses goûts véritables, « ses vrais besoins, » son caractère authentique, son ambition et ses sentiments intimes. Il se décide, au moment où il n'avait qu'à ouvrir sa porte pour voir entrer toutes les admirations, les caresses et les flatteries de la société la plus brillante, à la leur refuser pour ne plus relever que de sa conscience. Il reconnaît que pour être indépendant dans sa façon de penser et de dire, il fallait d'abord « briser les fers de l'opinion, » s'affranchir des préjugés, même des conventions et des bienséances, et rompre tout lien social.

Il changea d'abord son costume : plus d'épée, plus de bas blancs, plus de dorures à l'habit, plus de montre. Il ne porta dès ce jour qu'une petite perruque courte et ronde. Il adopta les dehors et

la tenue d'un artisan, d'un petit bourgeois. Il renonça à tout emploi. Il quitta la place de caissier du receveur général Francueil, et les gages qui y étaient attachés. Il prit enfin, et pour toute sa vie, le métier manuel de copiste de musique, qui pouvait le faire vivre, moyennant quarante sous par jour.

Dès l'année 1749, Rousseau s'était logé, avec Thérèse, dans un petit appartement au troisième étage. Il n'en sortait avec elle que pour des promenades dans les environs de Paris, agrémentées d'un frugal souper sous une tonnelle. Il éprouvait sans doute quelque gêne à la produire en public. D'ailleurs, en s'affranchissant des obligations de société, il mettait à l'aise sa timidité naturelle, sa fausse honte, sa gaucherie.

Dans combien d'inconséquences et de graves contradictions il devait retomber plus d'une fois, nous le verrons; pourtant sa volonté de se mettre désormais à l'abri du reproche, autant que de toute protection, fut sincère. Il sentait aussi que pour s'épanouir, son génie avait besoin de la méditation solitaire, autant que de l'enthousiasme et de la passion, que glacent les salons et les coteries. Mais encore il cédait à une impulsion profonde et loyale, quand il s'efforçait de mettre dans sa vie l'unité, l'ordre et l'harmonie. Sa réforme n'était pas seulement extérieure et apparente. Elle était morale

et religieuse par le sentiment. Elle devait le rendre capable de renoncement et de réels sacrifices. Il le prouve bien quand, au milieu du triomphe du *Devin du Village* et des applaudissements de toute la cour, il refuse de se présenter devant le roi, qui voulait lui faire des compliments et lui octroyer une pension. C'est la vie simple, pauvre et libre qu'il choisit délibérément. Et ce retour à lui-même, à ses impressions d'enfance, à ses origines, il l'accomplit réellement lorsqu'il revint dans sa patrie, en 1754, reprendre sa qualité de protestant et son titre de citoyen.



Il m'en coûte de ne pas m'arrêter avec vous à ce séjour si riche en satisfactions et en émotions fécondes, que Rousseau fit à Genève, de juin à octobre 1754. Ce n'est pas seulement le désir de montrer à ses concitoyens l'auteur célèbre du *Discours sur les sciences et les arts* et du *Devin du Village,* qui l'y conduisit, ni la nostalgie de la ville natale et des paysages qui avaient charmé ses yeux d'enfant rêveur, mais c'est aussi l'impulsion de son génie, l'orientation nouvelle qu'il venait de donner à ses pensées et à son idéal. J'ai toujours pensé et enseigné que les biographes n'accordaient

pas à ce séjour à Genève l'importance réelle et le sens symbolique qu'il prit pour tout le reste de sa carrière. L'auteur de *J. J. Rousseau genevois* vient de le mettre en pleine lumière : « N'est-il pas d'une importance capitale, dit-il, de marquer que Rousseau est deux fois Genevois, d'abord comme tous les autres, par le hasard de la naissance, ensuite, ce qui est autrement significatif, par sa propre volonté ? Séparé de Genève par sa fuite et détaché d'elle par sa longue absence et par l'effet même des lois, il y est revenu spontanément, par un acte de volonté réfléchie et décisive. Libre de choisir entre deux religions, deux pays, deux lois, deux mentalités opposées, il a résolument opté, dans la pleine maturité de l'âge et du talent, pour la petite cité indépendante, républicaine, protestante et morigénée que le hasard ou la Providence lui avait donnée pour berceau. Voilà ce qu'il ne faudrait jamais oublier, quand on parle de lui. »

Installé non loin du lac, aux Eaux-Vives, dans la maison d'un sien cousin, accueilli et choyé partout, nouant des relations d'amitiés ou de courtoisie dans les milieux les plus divers, Jean-Jacques gardera toujours de ce séjour de quatre mois un souvenir charmant.

Entre Paris et Genève, il avait fait le détour de Chambéry, pour revoir Mme de Warens, qu'il

trouva, hélas, vieillie et dégradée; pour revoir aussi la Savoie, qui avait formé sa sensibilité et enrichi sa fantaisie. Il avait écrit à Chambéry la dédicace du second *Discours,* tableau enthousiaste et magnifique des institutions de sa patrie, éloge trop généreux de ses magistrats, de son clergé, de ses bourgeois, de leurs vertus et de leur félicité. A tant d'avantages politiques et sociaux, « si la Providence avait ajouté de plus une situation charmante, un climat tempéré, un pays fertile et l'aspect le plus délicieux qui soit sous le ciel, je n'aurais désiré, pour combler mon bonheur, que de jouir de tous ces biens dans le sein de cette heureuse patrie, vivant paisiblement dans une douce société avec mes concitoyens, exerçant envers eux et à leur exemple l'humanité, l'amitié et toutes les vertus, et laissant après moi l'honorable mémoire d'un homme de bien et d'un honnête et vertueux patriote. »

L'accueil de ses concitoyens, aussi bienveillant qu'empressé et curieux, le pressa de revendiquer tous ses titres parmi eux : « Honteux d'être exclu de mes droits de citoyen par la profession d'un autre culte que celui de mes pères, je résolus de reprendre ouvertement ce dernier. » Le Consistoire simplifia pour Rousseau, intimidé par l'obligation de parler devant une assemblée réunie, les formalités nécessaires à sa réintégration dans l'Eglise na-

tionale protestante, et bientôt après il recouvrit en effet ses droits de citoyen, paya la taxe des gardes et assista, dans la cathédrale de St-Pierre, au Conseil Général extraordinaire du 21 juillet.

Il noue des amitiés dans tous les états, professeurs, ministres, savants, sans se départir d'ailleurs de ses goûts simples, sans négliger les hommes de son milieu et de sa profession. Il rend visite au sage et vénérable Abauzit. Parfois, il va dîner chez un pâtissier du quartier de St-Gervais, En attendant de se mettre à table, il s'assied sur la place de Coutance, auprès de sa « mie Jacqueline, » sa bonne nourrice Jacqueline Danel, qui vendait des fromages en plein vent. Les horlogers du quartier font cercle pour écouter et donner la réplique à leur « citoyen. » Et dans ses promenades solitaires, auxquelles il ne saurait renoncer, la Genève républicaine ramène sa pensée au grand ouvrage des *Institutions politiques,* dont il avait conçu l'idée première dans la patricienne Venise.

Vers la fin de son séjour, Rousseau fit un voyage original et charmant, en barque, tout autour du lac, avec ses amis De Luc, le père, les deux fils, la bru et Thérèse. On soupe et l'on couche dans les auberges proches de l'eau, et puis, dès le matin, au gré des rames, on suit lentement les méandres du rivage savoyard, et, au retour, la côte plus peuplée du pays de Vaud. A la hauteur de Meillerie, tandis

que les fils De Luc s'essayaient à des pratiques de sondage, Jean-Jacques mit pied à terre, il grimpa les sentiers, et c'est alors, dans la dernière semaine du mois de septembre 1754, qu'il découvrit le « réduit sauvage et désert, mais plein de ces sortes de beautés qui ne plaisent qu'aux âmes sensibles, » où Saint-Preux et Julie se retrouveront, le cœur plein d'amour, de faiblesse et de mélancolie. Contemplant pour la dernière fois les nobles paysages du haut Léman et les sites aimés du pays de Vaud, s'imprégnant de leur sérénité et de leur clarté, Rousseau sentit renaître toutes les ambitions de son cœur passionné de tendresse et d'amour, et lorsque, plus tard, toutes ces images se présenteront à lui, elles feront jaillir ces sources où puiseront longuement, pendant presque un siècle et par toute l'Europe, la poésie lyrique et le roman.



Quand Rousseau quitte Genève, en automne 1754, à la veille de publier le *Discours sur l'Inégalité,* précédé de la *Dédicace* que le Petit Conseil avait agréée, il se promettait de revenir s'établir dans sa patrie, le printemps suivant. Mais il ne la revit plus jamais. Ses livres et sa correspon-

dance nous montreront, Mesdames et Messieurs, comment elle tiendra une grande place, même absente, dans ses écrits et sa pensée, tandis que lui-même, à distance, remplira l'esprit de ses concitoyens jusqu'à bouleverser la république.

Quelques années plus tard, vous le savez assez, l'*Emile* et le *Contrat social* seront condamnés à Genève, et leur auteur décrété de prise de corps. Rousseau ressentira si profondément cette injustice, cette ingratitude et cette violation de ses droits, qu'il renoncera publiquement à son titre de citoyen de Genève. Quelques années passeront encore et l'amour de la terre natale, malgré de si cruelles blessures, refleurira dans son cœur : « Jamais je n'ai vu les murs de cette heureuse ville, jamais je n'y suis entré sans sentir une certaine défaillance de cœur qui venait d'un excès d'attendrissement. En même temps que la noble image de la liberté m'élevait l'âme, celles de l'égalité, de l'union, de la douceur des mœurs me touchaient jusqu'aux larmes et m'inspiraient un vif regret d'avoir perdu tous ces biens. Dans quelle erreur j'étais, mais qu'elle était naturelle! Je croyais voir tout cela dans ma patrie, parce que je le portais dans mon cœur. »

*

* *

Il nous reste maintenant, en quelques mots et pour achever l'histoire de cette période, à retrouver dans le *Discours sur l'origine de l'Inégalité*, publié en 1755, ce grand principe établi ou annoncé par le *Discours sur les sciences et les arts*, dont nous avons défini ensemble le sens et la portée, et à constater combien le second *Discours* est plus fort, plus riche et plus éloquent que le premier.

La question complète, posée en 1753 par l'Académie de Dijon, avait été celle-ci : « Quelle est la source de l'inégalité des conditions parmi les hommes; est-elle autorisée par la loi naturelle ? »

Toutes les méditations auxquelles Rousseau s'était livré dans ses promenades solitaires au Bois de Boulogne, et qui offraient à son imagination le tableau idyllique d'une humanité primitive, antérieure aux sciences et aux arts, libre, innocente et heureuse, l'avaient préparé à répondre à l'imprudente question des académiciens bourguignons. Il n'eut pas le prix cette fois. Ses audaces les effrayèrent, ou plutôt ils n'y virent que paradoxes de rêveur. En réalité, il y avait dans ces pages frémissantes des ferments de haine, de déchirements et de luttes civiles pour de longs âges. Rousseau ne sema pas sciemment ces germes; ces révolutions prochaines ou lointaines, il ne les aperçut, ni ne les prévit. Sa pensée seule,

d'ailleurs, ni son éloquence n'eussent été capables de les déchaîner, si les idées qu'elles enveloppent n'étaient comme des conditions nécessaires de renouvellement pour l'humanité, et si elles n'annonçaient pas, malgré les erreurs, les violences et les moyens injustes, le triomphe de la justice.

Donc, l'accusateur de la civilisation qui favorise le luxe et qui produit le luxe, était appelé à découvrir l'origine et le fondement de l'inégalité. Il s'enfonce, huit jours, dans la forêt de St-Germain, à la recherche de l'image des premiers temps : « Je faisais main basse sur tous les petits mensonges des hommes, j'osais dévoiler à nu la nature, suivre le progrès du temps et des choses qui l'ont défigurée, et comparant l'homme de l'homme avec l'homme naturel, leur montrer dans son perfectionnement prétendu la véritable source de ses misères... Mon âme exaltée par ces contemplations sublimes s'élevait auprès de la Divinité, et voyant de là mes semblables suivre, dans l'aveugle route de leurs préjugés, celle de leurs erreurs, de leurs malheurs, de leurs crimes, je leur criais d'une faible voix qu'ils ne pouvaient entendre : Insensés, qui vous plaignez sans cesse de la nature, apprenez que tous vos maux vous viennent de vous! »

Dans ces méditations, d'ailleurs, Rousseau retrouvait les doctrines des théoriciens de la loi na-

turelle, du droit naturel, des Grotius, des Burlamaqui, des Pufendorf, et, plus près de lui, les vues hardies de Diderot, de Condillac, et les enquêtes pénétrantes de Buffon. Tous avaient travaillé avant lui à l'histoire des tâtonnements, des ébauches de vie commune, des lentes transformations qui font d'un état de nature un état social.

Son *Discours,* où se reconnaissent toutes ces influences, se divise en deux parties : dans la première, Rousseau raconte l'épopée de l'humanité avant la création de la propriété et la formation des sociétés; dans la seconde, il décrit, avec l'établissement de la propriété, la naissance des gouvernements et des lois, le développement des inégalités et de tous les malheurs qu'elles engendrent.

Dans l'état de nature, tableau magnifique et que personne avant lui n'avait déployé avec une telle splendeur, avec tant de charme et de conviction aussi, dans l'état de nature, règne l'égalité parfaite. Chacun vit pour soi, et libre, sous la seule action de deux sentiments naturels : l'instinct de conservation et la pitié. Mais la perfectibilité, qui est l'apanage de l'homme, l'éloigne, à travers de longues séries de siècles, de cette félicité primitive. Le dernier terme de l'état de nature est la propriété : « Le premier qui, ayant enclos un terrain, s'avisa de dire : Ceci est à

moi, et trouva des gens assez simples pour le croire, fut le vrai fondateur de la société civile. Que de crimes, de guerres, de meurtres, de misères et d'horreurs n'eût point épargnées au genre humain celui qui, arrachant les pieux et comblant le fossé, eût crié à ses semblables : « Gardez-vous d'écouter cet imposteur; vous êtes perdus si vous oubliez que les fruits sont à tous et que la terre n'est à personne! » Scène dramatique, apostrophe saisissante, mais il y a grande apparence qu'alors les choses en étaient déjà venues au point de ne pouvoir plus durer comme elles étaient, car cette idée de propriété, dépendant de beaucoup d'autres idées antérieures, qui n'ont pu naître que successivement, ne se forma pas tout d'un coup dans l'esprit humain; il fallut faire bien des progrès, acquérir bien de l'industrie et des lumières, les transmettre et les augmenter d'âge en âge, avant d'arriver à ce dernier terme de l'état de nature.

Le sentiment naturel de la pitié contenant en germe la sensibilité, peu à peu on se rapproche. Des langues grossières se forment. On construit des huttes, des hameaux. Des familles se fondent, puis des clans. Toutes les passions sociales vont germer et éclore dans l'atmosphère de la vie commune : amour, jalousie, haine, vengeance, domination : « Dès l'instant qu'un homme eut besoin du secours d'un autre; dès qu'on s'aperçut qu'il était

utile à un seul d'avoir des provisions pour deux, l'égalité disparut, la propriété s'introduisit, le travail devint nécessaire, et les vastes forêts se changèrent en des campagnes riantes qu'il fallut arroser de la sueur des hommes, et dans lesquelles on vit bientôt l'esclavage et la misère germer et croître avec les moissons. »

Les forts oppriment les faibles, ils établissent des lois pour faire un droit de leurs usurpations : c'est l'inégalité civile. Les hommes assemblés se choisissent des chefs électifs ou héréditaires : c'est l'inégalité politique.

Il y a donc trois époques dans l'histoire de l'inégalité : l'époque du riche et du pauvre, l'époque du puissant et du faible, l'époque du maître et de l'esclave. Noblesse de rang, richesse, puissance ou mérite personnel, toutes ces distinctions sociales se ramènent finalement à la richesse. Et voilà que l'orateur se jette dans la mêlée et attaque son siècle. C'est Rousseau avec le souvenir de ses humiliations, c'est le plébéien indigné de l'insolence et de la prodigalité des courtisans et des fermiers généraux, qui surgit soudain et éclate. Tout le discours aboutit à une protestation virulente contre le pouvoir inique et le prestige mensonger de la richesse : « Je ferais voir qu'entre ces quatre sortes d'inégalité, les qualités personnelles étant l'origine de toutes les autres, la richesse est la dernière à la-

quelle elles se réduisent à la fin, parce que, étant la plus immédiatement utile au bien-être, et la plus facile à communiquer, on s'en sert aisément pour acheter tout le reste. Observation qui peut faire juger assez exactement de la mesure dont chaque peuple s'est éloigné de son institution primitive, et du chemin qu'il a fait vers le terme extrême de la corruption. Je remarquerais combien ce désir universel de réputation, d'honneurs et de préférences, qui nous dévore tous, exerce et compare les talents et les forces, combien il excite et multiplie les passions, et combien rendant tous les hommes concurrents, rivaux, ou plutôt ennemis, il cause tous les jours de revers, de succès et de catastrophes de toute espèce, en fesant courir la même lice à tant de prétendants. Je montrerais que c'est à cette ardeur de faire parler de soi, à cette fureur de se distinguer qui nous tient presque toujours hors de nous-mêmes, que nous devons ce qu'il y a de meilleur et de pire parmi les hommes, nos vertus et nos vices, nos sciences et nos erreurs, nos conquérans et nos philosophes, c'est-à-dire une multitude de mauvaises choses sur un petit nombre de bonnes. Je prouverais enfin que si l'on voit une poignée de puissants et de riches au faîte des grandeurs et de la fortune, tandis que la foule rampe dans l'obscurité et dans la misère, c'est que les premiers n'estiment les

choses dont ils jouissent qu'autant que les autres en sont privés, et que, sans changer d'état, ils cesseraient d'être heureux si le peuple cessait d'être misérable. »

Nous avons peine à nous représenter, Mesdames et Messieurs, à quel point, sous l'ancien régime, l'inégalité régnait dans tous les ordres, politique, juridique, économique et social. Il faut s'en souvenir pour expliquer ce qu'il y a non seulement de véhément, mais d'excessif et de tranchant dans l'attitude du fils de l'horloger genevois. Rousseau était sincère, il ne prêchait pas pour sa propre cause. Il ne souffrait plus, depuis la réforme de sa vie, de l'inégalité sociale. Et jamais il n'a connu la basse envie des richesses. Mais il avait retrouvé partout, dans la capitale, dans les provinces, dans la maison du paysan, le contraste de la richesse et de la pauvreté, les fruits iniques de l'inégalité.

Plus tard, il est vrai, il justifiera la propriété, il montrera à Emile son fondement légitime, mais aujourd'hui, dressé seul en face des privilèges tout puissants, exalté par sa propre audace, il s'abandonne à sa colère contre les riches, qui ont bouleversé le droit naturel, « semblables à ces loups qui ayant goûté une fois de la chair humaine, refusent tout autre nourriture et ne veulent plus dévorer que des hommes. »

*
* *

Nous atteignons, au delà de l'antithèse que je vous signalais au début entre l'individu et la société, l'inspiration profonde des deux *Discours* : c'est le désir et le besoin qu'a l'homme naturel, et l'homme du peuple qui est plus près de lui, d'un bonheur présent.

Cette société brillante et raffinée, qui applaudit aux paradoxes des philosophes et qui s'amuse de la réforme de Jean-Jacques, copiste de musique, n'a-t-elle pas fait du luxe la condition de sa culture et de ses plaisirs ? Culture et plaisirs, tels qu'elle les prône, sont refusés à l'homme pauvre. C'est donc celui-ci qu'il faut affranchir des opinions trompeuses, de l'ambition de ces faux bonheurs. Et pour celui-ci, en qui Rousseau reconnaît un homme et un citoyen, c'est un autre bonheur qu'il faut préparer.

Ainsi l'homme de génie crée les circonstances dont il a besoin. Il les façonne à sa volonté. Une académie de province avait cru proposer une question de pure spéculation sur l'origine et le fondement de l'inégalité des conditions : au gré de

sa pensée, qui veut se déployer et agir, Rousseau, en y répondant, engage la lutte avec tous les pouvoirs de son temps. Son cœur déborde de colère. Un souffle d'orgueil anime sa parole. Il ressent toutes les injustices souffertes en silence. Il les associe à sa querelle. De sa passion de l'égalité il fait un dogme, qui renversera les régimes caducs et ouvrira la voie aux temps nouveaux!

V

L'ami et l'amant.

Mesdames et Messieurs,

Le séjour de Rousseau à l'Hermitage, qui dura d'avril 1756 à décembre 1757, nous ramène, de l'étude de ses premiers *Discours* et de l'analyse du « grand principe » de ses œuvres, au spectacle de sa vie intérieure. C'est l'une des époques « climatériques » de son existence, une de celles sur qui se sont exercées avec le plus de persévérance la curiosité et la sagacité de ses biographes. Rousseau date lui-même de ce séjour « la grande révolution dans sa destinée, » ce qu'il appelle encore « la catastrophe qui a partagé sa vie en deux parties si différentes et qui, d'une bien légère cause, a tiré de si terribles effets. » Pour vous faire connaître cette catastrophe, qui fut purement morale, et mesurer ses effets, je m'efforcerai de

laisser parler Rousseau lui-même, car c'est moins le détail des événements qui nous importe, que leur retentissement sur sa pensée et sa volonté.

Au nom de l'Hermitage se rattachent quelques-unes des aventures, et surtout des émotions et des expériences morales, et enfin des inspirations d'écrivain les plus fortes, les plus douloureuses et les plus fécondes de sa carrière. Car on ne saurait jamais détacher Rousseau tout à fait des lieux où il a vécu, ni considérer ses ouvrages, même les plus abstraits en apparence, sans les rapprocher des sites, des paysages, ou, comme on dit, des « milieux » qui les ont vu naître. Sa vie sentimentale concourt sans cesse à l'élaboration de ses idées, et les impressions que font sur lui les gens et les choses qui l'entourent, alimentent, renouvellent, modifient sans cesse cette vie sentimentale. Il y a le Rousseau des Charmettes, le Rousseau de l'Hermitage, le Rousseau de Montmorency, de Môtiers, de Wootton, et même, si l'on veut, le Rousseau des promenades au Mont-Valérien.

C'est à l'Hermitage que Rousseau a conçu et écrit la *Nouvelle Héloïse,* qu'il a aimé Mme d'Houdetot, et que la rupture de ses amitiés avec Mme d'Epinay, avec Grimm et Diderot, a rempli son cœur d'une incurable amertume et a jeté sur sa pensée une ombre fatale.

Voyez quel contraste dans ses dispositions entre son arrivée à l'Hermitage, le 9 avril 1756, et son départ de cette retraite qu'il avait d'abord saluée de ce cri enthousiaste : « Mes vœux sont accomplis! », et dont il était chassé le 15 décembre 1757.

« Quoiqu'il fît froid, et qu'il y eût même encore de la neige, la terre commençait à végéter; on voyait des violettes et des primevères; les bourgeons des arbres commençaient à poindre, et la nuit même de mon arrivée fut marquée par le premier chant du rossignol, qui se fit entendre presque à ma fenêtre dans un bois qui touchait la maison. Après un léger sommeil, oubliant à mon réveil ma transplantation, je me croyais encore dans la rue Grenelle, quand tout à coup ce ramage me fit tressaillir, et je m'écriai dans mon transport : Enfin tous mes vœux sont accomplis! Mon premier soin fut de me livrer à l'impression des objets champêtres dont j'étais entouré. Au lieu de commencer à m'arranger dans mon logement, je commençai par m'arranger pour mes promenades, et il n'y eut pas un sentier, pas un taillis, pas un bosquet, pas un réduit autour de ma demeure que je n'eusse parcourus dès le lendemain. Plus j'examinais cette charmante retraite, plus je la sentais faite pour moi. Ce lieu solitaire plutôt que sauvage me transportait en idée au bout du monde. Il avait de ces beautés touchantes qu'on

ne trouve guère auprès des villes; et jamais, en s'y trouvant transporté tout d'un coup, on n'eût pu se croire à quatre lieues de Paris. »

En regard de ce couplet d'arrivée, si clair et joyeux, voici le récit lamentable de son départ, vingt mois plus tard : « Un congé si imprévu mais si nettement prononcé, ne me laissa pas un instant à balancer. Il fallait sortir sur le champ, quelque temps qu'il fît, en quelque état que je fusse, dussé-je coucher dans les bois et sur la neige dont la terre était alors couverte... Je me trouvai dans le plus terrible embarras où j'aie été de mes jours, mais ma résolution était prise : je jurai, quoi qu'il arrivât, de ne pas coucher à l'Hermitage le huitième jour. Je me mis en devoir de sortir mes effets, déterminé à les laisser en plein champ plutôt que de ne pas donner les clefs dans la huitaine... J'étais d'un courage que je ne m'étais jamais senti; toutes mes forces étaient revenues... La fortune aida mon audace. M. Mathas, procureur fiscal de M. le prince de Condé, entendit parler de mon embarras. Il me fit offrir une petite maison qu'il avait à son jardin de Mont-Louis, à Montmorency. J'acceptai avec empressement et reconnaissance. Le marché fut bientôt fait; je fis en hâte acheter quelques meubles, avec ceux que j'avais déjà, pour nous coucher, Thérèse et moi. Je fis charrier mes effets à grand'peine et

à grands frais; malgré la glace et la neige, mon déménagement fut fait dans deux jours, et le 15 décembre je rendis les clefs de l'Hermitage, après avoir payé les gages du jardinier, ne pouvant payer mon loyer. » Quelques jours avant ce départ et ce déménagement à travers la forêt, par la neige et la glace, Rousseau avait écrit à Mme d'Houdetot : « En vous voyant en tout de l'avis de Diderot sur mon départ, j'ai regardé ce concours comme une espèce de ligue entre mes amis pour me faire partir, et je n'ai pas douté que Mme d'Epinay n'en fût le mobile... »

Ainsi, Mesdames et Messieurs, Rousseau emportait avec lui, nourrie de son humiliation, de son orgueil et de sa déception, cette idée d'un complot contre son honneur et son repos, idée maligne et redoutable qui s'enfoncera lentement dans son cerveau, pour ne plus lui laisser de répit jusqu'à la fin de ses jours.



Quand on veut juger le caractère de Rousseau et les écrits de la dernière période de sa vie, il ne faut jamais oublier qu'il souffrit longtemps d'une pénible infirmité physique, et que lorsqu'elle

paraît enfin guérie, c'est son esprit qui est atteint de troubles partiels, de crises d'exaltation et d'égarement, où il interprète au gré de son idée fixe de persécution, les paroles, les silences, les gestes, toutes les attitudes de ceux qu'il rencontre, tous les actes, même les plus inoffensifs, qui s'accomplissaient près ou loin de lui. Et tandis que son jugement philosophique et politique, aussi bien que son sentiment religieux, demeureront intacts, lumineux, pénétrants et purs, il deviendra, quant aux choses qui concernent sa personne et son entourage, le jouet de son imagination sombre et dramatique. Les traits les plus saillants de son tempérament : une excessive sensibilité physique et morale et une « imagination déréglée, prête à s'effaroucher sur tout et à porter tout à l'extrême, » lorsque la souffrance et la solitude les auront exaspérées et que la paresse de sa volonté, aggravée par l'âge, l'auront livré sans défense à leur dérèglement, le jetteront dans des accès qui confinent à la folie. La surexcitation et les angoisses qu'il traverse dans les derniers mois du séjour à l'Hermitage, annoncent de loin ces désordres mentaux. Mais longtemps avant qu'ils se manifestent, il faut attribuer pour une bonne part l'extrême sensibilité de Rousseau, son irritabilité et ses bizarreries, à son infirmité physique. Il l'a scrupuleusement décrite, et les médecins en ont complaisamment disserté,

sans aboutir à des conclusions bien nettes. Mais il a avoué aussi des manies honteuses, une sorte d'empoisonnement moral qu'il avait contracté dans l'ignoble compagnie des catéchumènes de Turin, et dont l'obsession pouvait retentir sur ses centres nerveux, troubler son humeur et désorganiser sa volonté... On est effrayé parfois de ces confessions d'un homme de génie, qui s'acharne à tout dire, même ce que cachent les plus effrontés. On redoute d'être entraîné par ces cyniques aveux, à oublier les grandes, les belles et touchantes qualités de Rousseau, et aussi la méchanceté réelle, la perfidie de ses ennemis, la mauvaise foi des philosophes, la néfaste sottise de Thérèse, les menaces redoutables et de l'Eglise et du pouvoir civil. Rien n'est plus certain que l'acharnement de quelques adversaires de Rousseau, que les persécutions qu'il eut à endurer, et rien n'est plus avéré que l'invariable douceur de sa conduite, sa résignation, sa bonté pour les humbles, sa charité, sa confiance en la Providence et son fervent amour de la vérité et de la justice.

*

* *

A cette heure désespérée du départ vers une solitude qui ressemblait à un premier exil, Rousseau se voyait ruiné dans ses amitiés anciennes et dans un amour encore ardent. Bien plus, il sent enfoncée en son cœur, comme une flèche empoisonnée, l'imprudente parole de Diderot : « Il n'y a que le méchant qui soit seul, » plaie incurable et qui saignera toujours. Cette ligue qui se forme maintenant contre lui, où sont entrées, avec ses propres erreurs, ses inconséquences et ses emportements, la maladresse coupable de Diderot, l'animosité calculée de Grimm et la faiblesse trop docile de Mme d'Epinay, cette ligue va faire croire à Paris et au monde que Rousseau est un méchant, un ennemi des hommes! De là sa colère et son effroi, car il se sent bon instinctivement, confiant dans la vie et enthousiaste de l'amitié. Son orgueil n'est pas d'étonner son siècle par l'éclat de sa parole ou la nouveauté de ses doctrines, mais de lui offrir l'exemple unique, au milieu des mensonges de la civilisation, d'un homme vrai, d'un homme selon la nature, détaché de tous les faux biens et des sciences trompeuses; d'un homme qui sent ce qu'il croit et qui croit ce qu'il sent; de l'homme enfin qui a découvert, au sanctuaire intime de sa conscience, les sources de la vérité, de la justice et de l'amour!

Parmi les dernières réflexions que Rousseau ait

écrites de sa main, voici celles qui peuvent éclairer la confusion de ses sentiments au moment où il quittait l'Hermitage :

« Il faudrait que mon être moral fût anéanti pour que la justice me devînt indifférente... Si j'étais resté libre, obscur, isolé, comme j'étais fait pour l'être, je n'aurais fait que du bien : car je n'ai dans le cœur le germe d'aucune passion nuisible. Je n'ai jamais été vraiment propre à la société civile, où tout est gêne, obligation, devoir; et mon naturel indépendant me rendit toujours incapable des assujettissements nécessaires à qui veut vivre avec les hommes. Tant que j'agis librement, je suis bon, et je ne fais que du bien; mais sitôt que je sens le joug, soit de la nécessité, soit des hommes, je deviens rebelle ou plutôt rétif; alors je suis nul. Lorsqu'il faut faire le contraire de ma volonté, je ne le fais point quoi qu'il arrive; je ne fais pas non plus ma volonté même, parce que je suis faible. Je m'abstiens d'agir : car toute ma faiblesse est pour l'action, toute ma force est négative, et tous mes péchés sont d'omission, rarement de commission. Je n'ai jamais cru que la liberté de l'homme consistât à faire ce qu'il veut, mais bien à ne jamais faire ce qu'il ne veut pas; et voilà celle que j'ai toujours réclamée, souvent conservée, et par qui j'ai été plus en scandale à mes contemporains. Car pour eux, actifs, re-

muants, ambitieux, détestant la liberté dans les autres et n'en voulant point pour eux-mêmes, pourvu qu'ils fassent quelquefois leur volonté, ou plutôt qu'ils dominent celle d'autrui, ils se gênent toute leur vie à faire ce qui leur répugne, et n'omettent rien de servile pour commander. Leur tort n'a donc pas été de m'écarter de la société comme un membre inutile, mais de m'en proscrire comme un membre pernicieux : car j'ai très peu fait de bien, je l'avoue; mais pour du mal, il n'en est entré dans ma volonté de ma vie, et je doute qu'il y ait aucun homme au monde qui en ait réellement moins fait que moi. »



En 1755 déjà, Rousseau était décidé à quitter Paris, d'où il s'échappait d'ailleurs aussi souvent que possible pour retrouver l'aimable liberté de la campagne.

C'était tantôt la retraite charmante de son compatriote Mussard, à Passy, tantôt la cure du vicaire de Marcoussis, un bon curé qui avait de la voix et qui chantait bien, et chez qui on chantait des trios que Jean-Jacques avait composés à Che-

nonceaux. Au retour d'un de ces petits voyages, qui fut particulièrement gai, Rousseau écrivit au vicaire « fort rapidement et fort mal » une épître en petits vers, où gronde son impatience de tout le fracas de la capitale :

Parmi vos bois et vos côteaux
Nous irons chercher le repos ;
Nous irons chercher le remède
Au triste ennui qui nous possède,
A ces affreux charivaris,
A tout ce fracas de Paris.
O ville où règne l'arrogance,
Où les plus grands fripons de France
Régentent les honnêtes gens,
Où les vertueux indigens
Sont des objets de raillerie ;
Ville où la charlatanerie,
Le ton haut, les airs insolents,
Ecrasent les humbles talens,
Et tyrannisent la fortune ;
Ville où l'auteur de Rodogune
A rampé devant Chapelain ;
Où d'un petit magot vilain,
L'amour fit le héros des belles ;
Où tous les roquets des ruelles
Deviennent des hommes d'Etat ;
Où le jeune et beau magistrat
Etale, avec les airs d'un fat,
Sa perruque pour tout mérite ;
Où le savant, bas parasite,
Chez Aspasie ou chez Phryné,
Vend de l'esprit pour un dîné.
Paris, malheureux qui t'habite !

Mais plus malheureux mille fois,
Qui t'habite de son pur choix,
Et dans un climat plus tranquille,
Ne sait point se faire un asile
Inabordable aux noirs soucis,
Tel qu'à mes yeux est Marcoussis !

Tandis que Mme d'Epinay, bonne, avenante, charmante, pressait Rousseau de venir s'installer dans la petite maison de l'Hermitage qu'elle avait fait aménager pour lui et ses deux gouvernantes, aux confins de son domaine de la Chevrette et sur la lisière de la forêt de Montmorency, les compatriotes de Rousseau n'oubliaient pas sa promesse de revenir vivre au milieu d'eux. Le Dr Tronchin lui propose la place honorable de bibliothécaire de la Ville de Genève. Assurément, le souvenir si vif des mois heureux passés dans sa patrie, l'année précédente, devait le tenter d'y revenir. Mais l'accueil fait par les magistrats à la Dédicace du *Discours sur l'Inégalité* avait été assez froid. Et puis, pour remplir avec honneur les fonctions de bibliothécaire, il faudrait savoir le grec et posséder mieux le latin. Et puis, et surtout, M. de Voltaire venait de s'établir aux portes de Genève, et sa maison était vite devenue le rendez-vous de l'aristocratie genevoise. Rousseau allait-il s'exposer à ce voisinage, à des comparaisons de tous les jours, à une rivalité d'influence, où le succès immédiat

eût été sans doute pour le spirituel Voltaire ?... D'autre part, le séjour à l'Hermitage ferait de lui le proche voisin de la Chevrette, et, comme Rousseau le prévoyait bien, ce serait la servitude. Il était donc fort perplexe.

Quand on sut, dans le groupe de ses amis philosophes, que Mme d'Epinay lui préparait un logement rustique, les sarcasmes tombèrent sur lui comme la grêle. « Ces messieurs » ne voulaient pas croire encore à la sincérité de sa réforme, de son renoncement aux succès du monde. Ils allaient criant que Rousseau ne tiendrait pas la solitude seulement quinze jours.

Il est possible que ces railleries, l'affermissant dans son dessein d'austérité, furent pour une part dans la décision qu'il prit en faveur de la solitude. Je veux bien croire qu'il y fut poussé aussi, sans trop s'en douter, par un sentiment de tendresse pour Mme d'Epinay, qui était câline et gracieuse. Mais un motif plus pressant de sa retraite, ce fut l'attrait irrésistible de la campagne; ce fut un besoin impérieux d'y donner un plein essor à son génie. « Je n'ai jamais rien pu faire la plume à la main, vis-à-vis de mon papier. C'est à la promenade, au milieu des rochers et des bois; c'est la nuit dans mon lit et durant mes insomnies, que j'écris dans mon cerveau... »

En réalité, quand Rousseau abandonnait Paris,

et qu'il renonçait même à Genève, il obéissait à sa vocation. Pourquoi nous évertuer à enclore dans le réseau de nos petits raisonnements et de nos hypothèses bornées, ces âmes de flamme, ces hautains conquérants des royaumes de l'esprit ? Les fils si habilement tendus par les liliputiens de la critique, ils les rompraient tous d'un seul coup d'épaule. Leurs démarches obéissent à des souffles puissants qui feraient éclater nos poitrines trop étroites. Rousseau parle « du vol qu'il avait pris et qu'il se sentait en état de soutenir. » De vastes constructions d'idées se dressaient, encore confuses, dans son esprit. Il se sentait audacieux et intrépide. Il était, dit-il, « magnifique en projets. » Depuis longtemps, il songeait secrètement à un ouvrage sur les institutions politiques, qui deviendra le *Contrat social*. Pour avoir promis à Mme de Chenonceaux un système d'éducation pour son fils et ébauché un plan pour l'éducation du fils de Mme d'Epinay, le souvenir de ses études aux Charmettes, de ses expériences de précepteur, toutes ses impressions d'enfant entrant en contact avec les choses, avec la nature et les hommes, se réveillent, se déploient et s'ordonnent dans son cerveau, et deviendront bientôt le traité de l'*Emile*. Nous allons assister à l'éclosion, pour ainsi dire spontanée, de la *Nouvelle Héloïse*. Avant d'achever ces trois chefs-d'œuvre, il écrira l'originale et élo-

quente *Lettre sur les Spectacles.* En six années, où il n'a jamais interrompu son métier de copiste, où il a entrepris encore, pour se délasser de ses autres travaux, son *Dictionnaire de musique,* six années traversées de discordes et de ruptures d'avec ses meilleurs amis, puis occupées par des amitiés nouvelles et par une correspondance qui va toujours croissant en importance et en étendue, six années enfin dont les premières ont vu éclater dans le cœur de Rousseau une passion dévorante et désespérée, en ces six années, de 1756 à 1762, fut achevée cette œuvre dont l'abondance, la variété, la profondeur et la puissance ont saisi les contemporains d'admiration et d'étonnement, et doivent nous remplir, nous autres hommes du XXe siècle, d'un respect sacré!



Installé à l'Hermitage, Rousseau commença par régler méthodiquement son travail. Les matinées seraient réservées à la copie; le reste du temps à la promenade, à la rêverie et à la méditation en plein air. On sait qu'il ne sort qu'avec son carnet et son crayon en poche. Car aussitôt qu'il s'arrête, il ne pense plus, et sa tête ne va qu'avec ses pieds.

La forêt de Montmorency va devenir son cabinet de travail :

« J'étais si ennuyé de salons, de jets d'eau, de bosquets, de parterres et des plus ennuyeux montreurs de tout cela; j'étais si excédé de brochures, de clavecin, de trios, de nœuds, de sots bons mots, de fades minauderies, de petits conteurs et de grands soupers, que quand je lorgnais du coin de l'œil un simple pauvre petit buisson d'épines, une haie, une grange, un pré; quand je humais, en traversant un hameau, la vapeur d'une bonne omelette au cerfeuil, quand j'entendais de loin le rustique refrain de la chanson des bisquières, je donnais au diable et le rouge et les falbalas et l'ambre; et regrettant le dîner de la ménagère et le vin du cru, j'aurais de bon cœur paumé la gueule à M. le chef et à M. le maître, qui me faisaient dîner à l'heure où je soupe, souper à l'heure où je dors, mais surtout à Mrs les laquais qui dévoraient des yeux mes morceaux, et sous peine de mourir de soif, me vendaient le vin drogué de leur maître dix fois plus cher que je n'en aurais payé de meilleur au cabaret. Me voilà donc enfin chez moi, dans un asile agréable et solitaire, maître d'y couler mes jours dans cette vie indépendante, égale et paisible, pour laquelle je me sentais né. »

Mesdames et Messieurs, cette vie indépendante

de la campagne et la solitude devaient produire en Rousseau une révolution nouvelle. Eloigné de Paris et de cette société jalouse, devant laquelle il s'était appliqué à soutenir son enthousiasme de vertu et la rigueur de son austérité et la constance de ses principes, rendu à lui-même et à la caresse de la nature printanière, il perd de son assurance et de sa hauteur, sa volonté se détend dans le silence chaud des sentiers, sa fantaisie refleurit et ses ambitions de félicité se réveillent. Le besoin de l'affection renaît dans son cœur. Il se reconnaît fait pour les biens de l'amitié et de l'amour. Car l'indépendance si chère, si impérieusement réclamée, Rousseau fut toujours prêt à la sacrifier au bonheur d'être aimé. Hélas, la solitude de l'Hermitage lui donnera-t-elle ce suprême bonheur ? Où sont ces êtres avec qui il rêve une intime société, ces êtres qui seraient entièrement à lui ? Le souvenir de « Maman » est déjà bien lointain. Quant à Thérèse, qui regrette à la campagne les commérages de Paris, Rousseau fait alors un aveu terrible et qui suffit : « Du premier moment que je la vis jusqu'à ce jour, je n'ai jamais ressenti la moindre étincelle d'amour pour elle! »

En réalité, personne, ni Jean-Jacques lui-même, n'était d'accord avec Rousseau. Ses amis lui disputaient sa retraite et il la voulait défendre, sans savoir encore comment la remplir : « Bref,

au milieu des biens que j'avais le plus convoités, ne trouvant point de pure jouissance, je revenais par élans aux jours de ma jeunesse et je m'écriais quelquefois en soupirant : Ah! ce ne sont pas encore ici les Charmettes! »

Voilà le cri profond, sincère, révélateur! Rousseau atteint l'âge redoutable où l'homme, fatigué des engagements que revendiquent l'habitude et la raison, voudrait retenir le temps qui fuit, raviver les émotions de sa jeunesse, jouir encore de son être, dont il sent la force, et de son cœur, dont il sent le vide. Alors, s'il est engagé dans les obligations de la vie sociale, cet homme demandera aux honneurs, aux fonctions politiques, à la richesse, aux succès professionnels, de tromper l'inexorable besoin d'aimer et d'être aimé; ou bien, s'il dédaigne les ambitions faciles, il se réfugiera dans le passé, par la rêverie, et comblera le vide de son cœur par la mélancolie des souvenirs et des regrets.

C'est ce que fit le Rousseau de l'Hermitage. Les *Confessions* racontent comment, pour savourer cette enivrante volupté qu'il sentait dans son âme en puissance et que la solitude, le printemps et la forêt avaient ranimée, il remonta vers son passé, pour y retrouver les femmes et les jeunes filles qu'il avait connues et aimées : Mlle Galley, Mlle de Graffenried, Mlle de Breil, Mme Bazile, Mme de

Larnage, ses jolies petites écolières de Chambéry : « Mon sang s'allume et pétille, la tête me tourne malgré mes cheveux grisonnants, et voilà le grave citoyen de Genève, l'austère Jean-Jacques après quarante-cinq ans redevenu le berger extravagant... » A défaut d'êtres réels, il évoquera ceux du pays des chimères. Il se peuplera un monde idéal selon son cœur. Et peu à peu cette seconde vie, la vie de l'imagination, l'absorbera tout entier, comme le pêcheur de Gœthe, à l'appel de la sirène, descend, sans souci de mourir, dans les profondeurs limpides et trompeuses.

C'est le mirage de l'art qui l'attire : dans cette exaltation de sa fantaisie et de ses désirs sans objet, Rousseau reviendra à la littérature qu'il avait condamnée et entreprendra un roman. « Je me figurai l'amour, l'amitié, les deux idoles de mon cœur, sous les plus ravissantes images : je me plus à les orner de tous les charmes du sexe que j'avais toujours adoré. J'imaginai deux amies plutôt que deux amis, parce que si l'exemple est plus rare il est plus aimable en même temps; je les douai de deux caractères analogues mais différents; de deux figures, non pas parfaites, mais de mon goût, qu'animaient la bienveillance et la sensibilité. Je fis l'une brune et l'autre blonde; l'une vive, et l'autre douce, l'une sage et l'autre faible, mais d'une si touchante faiblesse que la

vertu semblait y gagner. » Il se place lui-même, idéalisé, tel qu'il aurait voulu être, entre les deux jeunes filles, en précepteur, en amant et en ami : « Je donnai à l'une des deux un amant dont l'autre fut la tendre amie, et même quelque chose de plus; mais je n'admis ni rivalité, ni querelle, ni jalousie, parce que tout sentiment pénible me coûte à imaginer, et que je ne voulais ternir ce riant tableau par rien qui dégradât la nature. Et près de mes deux charmants modèles, je m'identifiais avec l'amant et l'ami le plus qu'il m'était possible; mais je le fis aimable et jeune, lui donnant au surplus les défauts et les qualités que je me sentais. »

Maintenant, où situer ces personnages ? quel sera le paysage assez enchanteur qui encadrera ces figures de tendresse et d'amour ? Rousseau passe en revue les plus beaux lieux qu'il a connus. Dans les Iles Borromée, il y a trop d'ornement et d'art. Il lui faut cependant un lac. Il finit par choisir celui de son enfance, « celui autour duquel son cœur n'avait jamais cessé d'errer. » Il fixera enfin sa vision à Vevey, pays natal de Mme de Warens : « Le contraste des positions, la richesse et la variété des sites, la magnificence, la majesté de l'ensemble qui ravit les sens, émeut le cœur, élève l'âme, achevèrent de me déterminer, et j'établis à Vevey mes jeunes pupilles. »

Telle fut, Mesdames et Messieurs, la première ébauche de la *Nouvelle Héloïse,* née de la mélancolie et de l'ardeur inquiète de Rousseau à l'Hermitage. Il a rêvé, il a senti, il a évoqué les souvenirs et les chimères. La fiction s'est emparée de tout son être. Il faut alors qu'il écrive, c'est l'inspiration impérieuse et souveraine. Il écrira donc pour épancher son cœur, pour satisfaire son insatiable avidité de bonheur personnel et immédiat. D'abord quelques lettres éparses, écrites de passion, sans plan bien formé : et ainsi sont nées les deux premières parties du roman.



Rousseau nous offre ici un magnifique exemple de l'invention romantique. Si le naturalisme, classique ou moderne, construit son œuvre d'éléments empruntés à la réalité extérieure, qu'il s'approprie par l'observation et qu'il compose dans un ordre où se complaît la raison, l'artiste romantique, dont Rousseau est le premier et le plus complet modèle, s'abandonne à l'inspiration qui doit naître, souffle mystérieux et sans règle, des profondeurs de son être sentimental. Il y a là une force qui dépasse la raison et qui l'emporte même, aux yeux de l'artiste inspiré, sur sa volonté. « L'homme

animé de l'esprit divin, dit Mme de Staël, n'est plus lui-même, quoi qu'il soit plus vrai que jamais. » C'est le vieux mythe de l'inspiration, de l'enthousiasme du poète, rempli du dieu. « Rousseau hypocrite! dit encore Mme de Staël, ah! je ne vois dans toute sa vie qu'un homme parlant, écrivant, agissant involontairement! » Théorie redoutable, et d'ailleurs incomplète, même quand il s'agit de l'auteur de la *Nouvelle Héloïse,* puisque nous verrons tout à l'heure comment la réflexion et l'expérience ont achevé l'œuvre entreprise dans un délire de la fantaisie et des sens. Théorie en partie vraie, cependant, de Rousseau et des grands poètes romantiques. C'est lui qui nous dit qu'il n'a jamais pu écrire que par l'effet d'une vive persuasion et « de passion. » La source de l'éloquence, le secret du style, ce n'est pas la réflexion qui saisit les rapports entre les idées, qui les éclaire, les choisit et les ordonne, mais c'est l'émotion intime, c'est l'ébranlement de tout l'être imaginatif et sentimental. Toutefois l'état d'enthousiasme est précaire. A l'approche de l'hiver, cette belle exaltation se refroidit. La réflexion intervint et suggéra à l'artiste inspiré une thèse de morale et un enchaînement didactique. « Le philosophe et le prêcheur se substituèrent au poète, pour faire tourner les faiblesses de l'amour à l'honneur de la morale. » Par son mariage avec Wolmar, Julie de-

vra réconcilier les philosophes et les croyants, les athées et les chrétiens... Et la *Nouvelle Héloïse* se fût peut-être arrêtée à cette froide conclusion, si la passion vraie n'avait fait soudain irruption au milieu de ces chimères et de ces doctrines, pour enseigner à Jean-Jacques, au prix de son sang, qu'on ne subordonne pas impunément le réel au romanesque, et la vie à la littérature.

*

* *

Avant de parler de Mme d'Houdetot, je dois, Mesdames et Messieurs, mentionner en quelques mots la rupture de Rousseau avec Diderot, Grimm et Mme d'Epinay.

Au cours de sa vie errante, en tant de lieux où il vécut sans prendre racine nulle part, parce que sa patrie véritable était dans les régions du rêve, et que son existence réelle fut comme un perpétuel exil, Rousseau a connu de nombreuses et admirables amitiés. Elles naissent et s'offrent à lui, confiantes et tendres, jusqu'à la veille de sa mort. Il en a éloigné le plus grand nombre, il en a découragé beaucoup, il en a rompu quelques-unes. Son âme était pourtant bonne, généreuse et dévouée, et c'est à ceux dont il ne pouvait attendre aucun service ni recevoir aucun bienfait, qu'elle se révélait avec le plus de cordialité. Les ébats et la

joie des enfants dans les promenades, l'entretien familier du campagnard au tournant du chemin, le regard de reconnaissance du pauvre pour une aumône amicale, tels étaient les plus sincères plaisirs du promeneur solitaire. Dans la correspondance conservée à la Bibliothèque de Neuchâtel, on trouve des centaines de lettres enthousiastes, qui s'adressent à son cœur, qui voient en lui le maître, le confident, le confesseur. Tous ces amis inconnus pressentaient en lui l'homme qui veut être aimé plus qu'admiré. Tandis qu'il parle si souvent de sa timidité, de son peu de conversation, de sa lenteur d'esprit, de ses « balourdises, » on est surpris de le voir si vite, et dans tous les milieux, gagner les sympathies et les sollicitudes. Son abord devait être charmant. Quand ni la gêne ni la défiance ne retenaient son geste ou n'assombrissaient son regard, Rousseau se faisait aimer du premier moment. L'amitié se nouait, facile et confiante. Mais il fallait s'attendre à des surprises. Une démarche indiscrète, un mot maladroit pouvaient soudain éveiller ses soupçons ou sa colère. Alors brusquement, ou il se retirait, ou il se répandait en reproches, ou il reniait silencieusement la relation commencée. Souvent il revenait de lui-même, et, usant du charme qu'il pouvait mettre dans sa voix, dans son regard et dans la sincérité de ses élans, il se faisait pardonner et aimer da-

vantage. Ceux qui devinaient la tendresse de son âme à travers ses gaucheries, ses silences obstinés ou ses rebuffades, lui restèrent fidèles. Ainsi, parmi les grands seigneurs, le maréchal de Luxembourg, le prince de Conti, Milord Maréchal, Lord Granville; et les grandes dames : Mme de Luxembourg, Mme de Créqui, Mme de Verdelin. Combien de noms faudrait-il énumérer pour passer en revue les affections bourgeoises et familières de Jean-Jacques, à Montmorency, à Môtiers, à l'île St-Pierre, partout en réalité où il séjourna. Savait-on le prendre et l'intéresser, il s'ouvrait avec bonhomie et indulgence. Aux jeunes femmes, aux jeunes époux, il s'ingéniait à donner des conseils délicats, des avis paternels, les directions du bon sens le plus éclairé. Il y avait de l'enjouement et une certaine discrétion élégante dans ses propos. Il parlait simplement, précisément, avec un léger accent genevois, qu'il a gardé jusqu'à la fin de sa vie. Il ne médisait point. Il savait louer ses ennemis. « Je ne sache point d'homme sur la terre, disait Rousseau parlant de Voltaire, dont les premiers mouvements aient été plus beaux que les siens. »

A tant de traits sympathiques et séduisants qui nous sont rapportés par des témoins de sa vie, s'en mêlent d'autres, authentiques aussi, qui révèlent l'égoïsme de Rousseau, sa susceptibilité om-

brageuse, cette promptitude à se reprendre aussitôt que, dans son impatience de toute obligation, il croyait son indépendance compromise. On l'a souvent accusé d'ingratitude, reproche injuste certainement, car Rousseau a toujours cherché à se dérober, non à la reconnaissance, mais au bienfait. Il n'a certes pas compris que toute affection, même la plus franche et la plus libre, se nourrit de petits renoncements, quand ce n'est pas de sacrifices. Rousseau, qui demandait beaucoup à l'amitié, ne lui donnait pas assez. L'amitié véritable était-elle d'ailleurs possible, en ce siècle où les philosophes, les artistes, les écrivains étaient tous plus ou moins pensionnés ou hébergés par de grands seigneurs et des financiers ? En un siècle surtout où ce sentiment et ce besoin de l'égalité, qui font le tréfonds du caractère et de la pensée de Rousseau, a paru à tous, aux philosophes comme aux politiques et aux grands, un paradoxe, une chimère ? « Dévoré du besoin d'aimer et d'être aimé, et peu sensible à tous les autres, je ne veux point que mes amis se tourmentent plus que moi de ma pauvreté, mais qu'ils m'aiment tel que je suis. Je ne veux point qu'ils tournent leur attachement en soins officieux, mais en sentiments; je veux qu'ils ne fassent valoir leur amitié que par des signes qui lui soient tellement propres qu'ils ne puissent avoir un autre motif.

« Voilà pourquoi de tous les témoignages d'amitié, les services me sont les moins précieux, car tout honnête homme les rend aux indifférents, et le mérite seul est en droit de les attendre de l'humanité. Voilà pourquoi encore de tous les services, ceux qui se tirent de la bourse et qu'on rend avec de l'argent, sont ceux dont je fais le moins de cas, surtout quand ils sont publics, car de toutes les sortes de sacrifices l'argent est celui qui coûte le moins à donner et le plus à recevoir. Ainsi entre deux amis, celui qui donne est sans contredit fort obligé à celui qui reçoit.

« Sans amitié, mille vues suspectes peuvent empoisonner la pureté du bienfait; la vanité, l'ostentation, l'intérêt de s'acquérir un esclave à peu de frais, et d'exciter avec de petits bienfaits une grande reconnaissance; tout cela peut jouer son rôle dans cette feinte générosité.

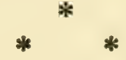
« O amitié, sont-ce là tes vrais témoignages ? Non, tu en as de plus doux, de plus sensibles, de moins équivoques et que la vanité n'imite point! O mon ami, qui que tu sois, s'il est au monde un cœur fait pour l'être, et sentir tout ce qu'il peut m'inspirer, laisse là tout cet appareil de bienfaits, et m'aime! Ne me bâtis point une maison dans tes terres, pour ne m'y plus venir voir qu'en disant en toi-même : « Celui-là, je le tiens, et n'ai plus besoin de le cultiver. » Bâtis-m'en une au

fond de ton cœur, c'est là que j'établirai mon séjour : c'est là que je veux habiter toute ma vie, sans être plus tenté d'en sortir, que toi de m'en chasser. Recherche-moi sans cesse, et laisse-toi rechercher! En t'abordant, que je lise dans tes yeux la joie que ta présence me cause! Faisons mille promenades délicieuses, où le soleil se couche toujours trop tôt, sur une journée passée dans l'innocence et la simplicité. Console-moi dans mes peines, verse à ton tour les tiennes dans mon sein, afin que nos chagrins mêmes soient pour nous une source de plaisirs, et que notre commune vie soit un tissu de bienfaits réciproques et de vrais signes d'amitié. Que fait à tout cela la différence de la fortune et des rangs, si ce n'est de rendre plus estimables deux amis qui se font oublier mutuellement leur richesse et leur pauvreté ? Leur amitié ne compte point les services, mais les sentiments, et celui des deux qui a le plus aimé l'autre en est le vrai bienfaiteur. »

Il y avait dans les relations de Rousseau avec Mme d'Epinay, malgré la bonté naturelle et un peu molle de la châtelaine de la Chevrette, quelque chose qui ressemblait à une servitude. Ce fut la cause véritable de cette brouille qui éclata vers la fin de 1757, quand Mme d'Epinay s'apprêta à faire le voyage de Genève et que Diderot voulut contraindre Rousseau à l'y accompagner. Rous-

seau se comporta alors avec maladresse, sans tact et sans jugement. Il était excédé par l'indiscrétion de ses amis, qui s'entêtaient à contrecarrer ses projets de solitude. La mère Le Vasseur l'entourait de petits mensonges et de sournoiseries. Elle intriguait avec Grimm et Diderot pour le ramener à Paris. Grimm, sarcastique et froid, devenu l'amant de Mme d'Epinay, voulait éloigner Rousseau d'elle; et Diderot, obsédant, tracassier, perpétuel donneur de conseils, provoquait chez lui des mouvements de colère et des entêtements absurdes. Dans toutes les démarches de ces deux amis, Rousseau devinait, sans se tromper tout à fait, le secret dessein de le dominer. Ainsi s'assombrissait par des querelles répétées, des soupçons grandissants et des paroles blessantes, le ciel de l'Hermitage, si pur et si clair quelques mois auparavant. Un orage se formait, dont la menace pesait sur le cœur inquiet de Rousseau et troublait son esprit. Il éclata pour des causes futiles. Ce fut une tourmente qui détruisit en quelques semaines quinze années de confiance et d'amitié. Si Rousseau fut le plus fou, il ne fut pas le plus coupable, comme le lui dira Saint-Lambert. Il fut surtout et certainement le plus malheureux. Car s'il y a des maladies imaginaires, il n'y a pas de malade imaginaire. L'imagination peut infliger des maux intolérables.

Tandis qu'au milieu des quiproquos et des malentendus ses amis paraissent jouer des personnages de comédie, les lettres que Rousseau écrivit dans ces dernières semaines de 1757, marquent les épisodes d'une tragédie véritable. Au moment de quitter l'Hermitage, il souffrit une torture morale qui lui laissa une blessure éternelle.



J'ai tort, Mesdames et Messieurs, de parler de maux imaginaires. Si nous avons peine à voir clair, malgré les enquêtes des plus clairvoyants critiques, dans la mêlée des sentiments et des démarches contraires qui aboutirent à séparer pour toujours Rousseau de Mme d'Epinay, Grimm et Diderot, nous savons bien par les *Confessions* et par la *Correspondance,* quel drame réel se joua entre Rousseau et la comtesse d'Houdetot. Nous touchons à l'épreuve redoutable, l'épreuve nécessaire peut-être pour ceux qui sont voués à vivre par le cœur, et qui fut en tout cas pour l'orateur, pour le poète et surtout pour l'homme en Rousseau, admirablement féconde.

L'école de la passion attendait encore le roma-

nesque inventeur de l'histoire de Julie et de Saint-Preux. Une seule fois dans sa vie, Rousseau fut passionnément amoureux. J'ai dit que, dédaignant sincèrement les admirations mondaines et la gloriole, il avait choisi, à l'heure où l'homme sent sa jeunesse fuir et son âme désirer encore, les jouissances du souvenir et de la fantaisie, et l'illusion de l'art. Il eût été sage de s'en tenir à ces satisfactions, qui avaient tant de fois consolé Rousseau de ses disgrâces. Mais un autre remède peut s'offrir au vide du cœur, plus redoutable en réalité que le mal. C'est d'y verser le chaud breuvage empoisonné de la passion. C'était, pour Rousseau, non plus d'imaginer un roman, mais de le vivre. Mais ne parlons pas de choix, ni de raison, ni de sagesse. La vie, plus riche que toutes les fictions de nos esprits, offre à tout homme les expériences où il peut décupler son être ou le ruiner. L'homme moyen, presque toujours, les ignore ou, s'il s'y livre, y succombe. L'homme de génie les reconnaît d'intuition et les saisit d'instinct. Si Julie de Wolmar meurt au moment où, après une lutte et des victoires héroïques, elle allait retomber aux bras de son amant; si le roman philosophique et moral aboutit à cette conclusion si humaine, si vraie et si belle, c'est que Jean-Jacques a connu, pendant quatre mois de l'été 1757, « les derniers beaux jours qui lui avaient été comptés sur la

terre. » Ils ont fait brûler son sang et déborder son âme.

*

* *

La comtesse d'Houdetot, belle-sœur de Mme d'Epinay, n'était point belle. La petite vérole avait marqué son visage et gâté son teint. Elle avait la vue basse et les yeux un peu ronds. Mais de magnifiques boucles noires encadraient son front. Sa taille était mignonne. Elle mettait dans ses mouvements tout à la fois de la spontanéité, de la gaucherie et de la grâce. Son humeur était gaie, étourdie, spirituelle, franche, loyale et tendre. Toute sa personne respirait la bonté et la sincérité. Saint-Lambert, l'élégant poète des *Saisons,* gentilhomme et soldat, était son amant. C'est lui qui l'avait engagée à faire visite à Rousseau à l'Hermitage.

« Cette visite eut un peu l'air d'un début de roman. Elle s'égara dans la route. Son cocher quittant le chemin qui tournait, voulut traverser en droiture du moulin de Clairvaux à l'Hermitage :

son carrosse s'embourba dans le fond du vallon; elle voulut descendre et faire le reste du trajet à pied. Sa mignonne chaussure fut bientôt percée; elle enfonçait dans la crotte; ses gens eurent toutes les peines du monde à la dégager, et enfin elle arriva à l'Hermitage en bottes, et perçant l'air d'éclats de rire auxquels je mêlai les miens en la voyant arriver; il fallut changer de tout; Thérèse y pourvut, et je l'engageai d'oublier sa dignité pour faire une collation rustique, dont elle se trouva fort bien. Il était tard, elle resta peu; mais l'entrevue fut si gaie qu'elle y prit goût, et parut disposée à revenir. Elle n'exécuta pourtant ce trajet que l'année suivante; mais hélas! ce retard ne me garantit de rien. »

Les mois de printemps avaient réveillé le tendre délire du romancier malgré lui. C'est alors qu'il écrit les lettres sur l' « Elysée » de Julie, et sur la promenade à la Meillerie. La seconde visite de Mme d'Houdetot à l'Hermitage paraît comme la réponse du destin. La mélancolie des amants, leurs appels douloureux au bonheur perdu retentissaient dans le cœur de Jean-Jacques, qui se confondait avec eux.

« A ce voyage, elle était à cheval et en homme. Quoique je n'aime guère ces sortes de mascarades, je fus pris à l'air romanesque de celle-là; et pour cette fois, ce fut de l'amour. Comme il fut le pre-

mier et l'unique de toute ma vie, et que ses suites le rendront à jamais mémorable et terrible à mon souvenir, qu'il me soit permis d'entrer dans quelque détail sur cet article.

« Mme la comtesse d'Houdetot approchait de la trentaine... Elle avait l'esprit très agréable; la gaieté, l'étourderie et la naïveté s'y mariaient heureusement : elle abondait en saillies charmantes qu'elle ne recherchait point et qui partaient quelquefois malgré elle. Elle avait plusieurs talents agréables, jouait du clavecin, dansait bien, faisait d'assez jolis vers. Pour son caractère, il était angélique; la douceur d'âme en faisait le fond, mais hors la prudence et la force, il rassemblait toutes les vertus. »

« Pour cette fois, ce fut de l'amour!... » Les amours de tête, la passion imaginaire que Rousseau avait inventée pour occuper ses rêves et sa solitude, il la reporte avidement sur Mme d'Houdetot : « Je vis ma Julie en Mme d'Houdetot, et bientôt je ne vis plus que Mme d'Houdetot, mais revêtue de toutes les perfections dont je venais d'orner l'idole de mon cœur. » L'amour vrai était né du roman, la fiction enfantait la réalité.

Les luttes de la passion aux prises avec le devoir, la jalousie, la mélancolie, le désespoir, l'impuissance de la raison contre les souvenirs troublants, « ces maladies de la conscience déprimée

par l'amour, » allaient creuser dans la poitrine de Rousseau un profond sillon, où germeraient un jour la clairvoyance de la faute, le repentir, l'humiliation et la lente volonté vers la perfection. Voilà le sens que nous devons donner, après les maux imaginaires qui peuvent inspirer l'orateur et le poète, à la souffrance véritable qui épure l'âme.

Une camaraderie presque quotidienne s'établit entre Jean-Jacques et Sophie d'Houdetot. Elle aimait la campagne, la marche et l'herborisation. Rousseau se livrait sans résistance au charme de sa compagnie. Bien qu'il connût la liaison de Mme d'Houdetot avec Saint-Lambert, il lui avoua tout son amour.

Au lieu de le repousser, de le ramener de cet égarement, elle l'écouta, même avec complaisance. Elle cédait sans doute, sans songer d'ailleurs à trahir Saint-Lambert, qu'elle aimait, à qui elle fut fidèle cinquante ans, à l'attrait singulier de Rousseau, tendre et éloquent. « Elle eut pitié de ma folie; sans la flatter, elle la plaignit et tâcha de m'en guérir. »

Mais non, elle y trouva une satisfaction d'amour-propre et une émotion flatteuse et plaisante. Tandis que Rousseau lui parlait de son amour, elle l'attisait inconsciemment par des caresses de sollicitude et d'amitié : « Elle était bien aise de con-

server à son amant et à elle-même un ami dont elle faisait cas, elle ne me parlait de rien avec plus de plaisir que de l'intime et douce société que nous pourríons former entre nous, quand je serais devenu raisonnable. »

Nous sommes en pleine incohérence sentimentale, et dans les sophismes de cette philosophie que Rousseau avait lui-même si âprement condamnée : « Nous étions ivres d'amour l'un et l'autre; elle pour son amant, moi pour elle; nos soupirs, nos délicieuses larmes se confondaient. » Elle l'appelait « mon doux ami, » elle l'accueillait par un baiser dont la seule pensée enflammait l'imagination et embrasait le sang de Rousseau. Elle l'attendait dans un bosquet, sous un acacia en fleurs, au clair de lune. Elle s'abandonnait à la volupté de sa parole ardente et douloureuse.

« Souvenir immortel d'innocence et de jouissance! Ce fut dans ce bosquet qu'assis auprès d'elle sur un banc de gazon, sous un acacia tout chargé de fleurs, je trouvai, pour rendre les mouvements de mon cœur, un langage vraiment digne d'eux. Ce fut la première et l'unique fois de ma vie; mais je fus sublime, si on peut nommer ainsi tout ce que l'amour le plus ardent peut porter d'aimable et de séduisant dans un cœur d'homme. Que d'enivrantes larmes je versai sur ses genoux! que je lui en fis verser malgré elle! Enfin, dans un

transport involontaire, elle s'écria : « Non jamais homme ne fut si aimable, et jamais amant n'aima comme vous! »

Mme d'Houdetot comprend enfin, et Saint-Lambert avec elle, les dangers de cette amitié trop complaisante et passionnée. Elle s'éloigne. Rousseau, se nourrissant de faux raisonnements, de projets chimériques, s'aveuglant sur ses propres désirs, ignorant des complaisances et des subtilités de la morale mondaine, la supplie et la rappelle. Il se plaint de son abandon à Saint-Lambert lui-même! Il voudrait de toutes ses forces retenir cette félicité qui lui échappe; il cherche à se persuader que la vertu est conciliable avec la passion, que l'amour est le privilège des âmes supérieures, et nous voyons poindre ici, dans sa source première, le paradoxe romantique des droits de la passion. Il revient de la réalité à l'art, de la vie à la littérature. Les lettres dites « sur la vertu et le bonheur », les quatre « lettres à Sarah » datent-elles de ce moment-là ? Mais que peut la philosophie sur un cœur déchiré et sanglant! Nul autre remède à pareille douleur que l'évocation passionnée des heures heureuses, que la volupté solitaire du souvenir : « Rappelle-toi ces temps de félicité qui ne sortiront jamais de ma mémoire!... Souvenirs amers et délicieux! laisserez-vous jamais mes sens et mon cœur en paix ?... »

*
* *

Brusquement arraché aux joies du cœur et de l'imagination, accablé dans son être sensitif et ardent, Rousseau, quand il a quitté l'Hermitage, souffrait encore secrètement d'avoir renié l'austérité de ses principes et démenti la réforme intellectuelle et morale qu'il avait cru établir dans sa vie. C'est sur cette idée-là qu'il redressera son courage et ressaisira son indépendance morale.

Quelques semaines après sa fuite de l'Hermitage, il écrit à Mme d'Houdetot : « Adieu, ma digne et chère amie, la crise est faite, les indignités que j'ai souffertes ont fait la révolution dont j'ai besoin; me voilà rendu à moi-même et à mes maximes... »

Il est certain qu'avec son installation à Montmorency, au commencement de l'année 1758, Rousseau entre dans une période de paix, de calme et de production magnifique. Sans sortir du moralisme propre à Rousseau, je crois donc au bienfait de cette passion où pensa sombrer son âme, et dont il sortit plus seul encore, mais plus maître de lui. Il avait payé la rançon de sa supériorité.

VI

Rousseau et Voltaire.

Mesdames et Messieurs.

La *Lettre à d'Alembert sur les spectacles,* que Rousseau écrivit dans les premières semaines de son séjour à Montmorency, exactement au mois de février 1758, et qui parut au mois d'octobre suivant, nous oblige à retracer, après tant d'autres, le tableau des relations entre Rousseau et Voltaire.

C'est de la *Lettre sur les spectacles* que datent cette colère contre Rousseau, cette rancune et cette persécution, sourde et déclarée, cruelle, infatigable, où Voltaire s'acharna, moins par haine personnelle que pour défendre, par les moyens propres à son caractère et à son génie, son prestige menacé et l'œuvre du parti des philosophes, que Rousseau mettait en péril.

En face de cet adversaire si redoutable, inépuisable en inventions anonymes et pseudonymes, toujours prêt à exciter le rire public, à flatter les puissances et à fomenter dans Genève même les inimitiés et les querelles, à raviver sur tous les points de l'Europe les soupçons, les colères et les craintes des princes et des peuples, Rousseau réduit à lui-même, poursuivi par les condamnations des gouvernements et des Eglises, parlant et agissant à front ouvert, oppose à Voltaire le silence, le dédain et même la pitié.

Ce contraste saisissant entre l'agitation inquiète de Voltaire et la modération un peu hautaine de Rousseau, s'explique par des raisons profondes, qu'ils ne faisaient l'un et l'autre que pressentir. Au moins est-ce ainsi que je comprends la rivalité entre ces deux grands hommes, et l'intérêt pour nous de l'étudier et de la décrire.

A quoi bon s'attarder à des inimitiés individuelles, même à celles dont le bruit a pu remplir vingt années de la vie intellectuelle de l'Europe, si elle ne nous révèlent pas, au delà des conflits d'humeur, d'ambition et de vanité, l'incompatibilité foncière de deux génies, l'opposition de deux grandes familles d'esprits, qui ont créé, par leurs luttes et leurs victoires alternées, tout le mouvement des idées au cours du XIXe siècle ? Les sciences du passé, l'histoire tout entière, en quoi

nous intéressent-elles, en fin de compte, si ce n'est parce que leur dernier objet est de nous faire comprendre le mouvement présent, et peut-être prévoir le sort prochain du monde ?

Nous autres Genevois, nous nous retrouvons en Rousseau, au moins dans certains de ses défauts, de ses façons et de ses penchants. Notre prédilection va, parmi tous ses ouvrages, à la *Lettre à d'Alembert,* parce que celui-là nous paraît le plus genevois. Mais, en enfermant Rousseau dans le cadre étroit de notre nationalité et de notre histoire, nous courrerions le risque de le déformer, de le diminuer, de le dépouiller. Gardons-nous de n'apercevoir, entre Voltaire et lui, qu'un différend sur le plaisir et le bienfait des spectacles dramatiques; qu'une querelle entre le châtelain de Ferney et le champion de la bourgeoisie genevoise. Le refrain de chanson que Gavroche entonnait sur la barricade : « C'est la faute à Voltaire, c'est la faute à Rousseau, » traduit les intuitions révélatrices du sentiment populaire. Deux forces sont en présence : l'une et l'autre conservatrice et révolutionnaire à la fois; l'une et l'autre en même temps principe de tradition et principe de progrès. Quelque nom qu'on leur donne : rationalisme et mysticisme, esprit scientifique et sentiment intérieur, idéal classique et idéal romantique, intellectualisme et pragmatisme, elles ont toutes

deux suscité des passions, inspiré des révolutions, créé des œuvres magnifiques, qui ont façonné les générations dont nous sommes sortis. C'est la faute à Voltaire, c'est la faute à Rousseau!... Tous les temps peuvent se reconnaître dans ce conflit éternel entre la certitude immédiate, raisonnable et généralement consentie, que Voltaire défendait; et la certitude invisible, découverte par les prophètes et les poètes, celle qui doit toujours recommencer la libération des consciences et l'affranchissement des âmes, cette prescience de l'avenir où Rousseau, à travers des persécutions réelles et imaginaires, puisa une admirable sérénité.

L'enjeu de la lutte entre Voltaire et Rousseau ne fut donc point seulement la faveur des Genevois, la prééminence, dans la petite république, des cercles aristocratiques ou de la classe moyenne. La *Lettre à d'Alembert* et les *Lettres de la montagne* ne sont que des épisodes, des phases d'une lutte, bien plus vaste, qui s'ouvrit en réalité par la *Lettre sur la Providence,* que Rousseau adressa à Voltaire, de l'Hermitage, en 1756. Dès lors, on voit engagés dans le débat qui s'élève entre eux, l'autorité du sens particulier et l'autorité du sens commun, l'homme naturel et l'homme civil, l'esprit critique et l'esprit religieux. Elle ne se terminera, pour Voltaire, qu'avec la dernière lettre de sa correspondance, alors que Rousseau n'y pensait

plus depuis longtemps. En 1769, dans *Les Adorateurs,* Voltaire écrivait encore : « Résignons-nous quand nous voyons un petit homme, né dans la fange, pétri de tout l'orgueil, de toute la sottise, de toute l'avarice attachée à son education, de toute l'ignorance de son école, vouloir dominer insolemment, prétendre faire respecter par les autres têtes toutes les chimères de la sienne, calomnier avec bassesse et chercher à persécuter avec cruauté. (C'est Voltaire qui parle de Rousseau!) Cet amas de turpitudes est dans sa nature comme la soif du sang est dans la fouine et la gravitation dans la matière. » L'année même de leur mort à tous deux, en 1778, comme on raillait devant Rousseau l'apothéose de Voltaire sur la scène de la Comédie Française : « Comment, dit Rousseau avec chaleur, on se permet de blâmer les honneurs rendus à Voltaire dans le temple dont il est le dieu, et par les prêtres qui, depuis cinquante ans, vivent de ses chefs-d'œuvre! Qui voulez-vous donc qui y soit couronné ? »

Ainsi l'auteur de la *Lettre sur les spectacles,* réellement détaché des animosités et des vanités, restera fidèle jusqu'à la fin dans son admiration pour le poète de *Zaïre.*

*

*   *

J'ai dit, Mesdames et Messieurs, que Rousseau le premier, dans sa *Lettre sur la Providence,* voulut se poser devant l'opinion publique en adversaire de Voltaire. Il y réfutait le pessimisme du poème du *Tremblement de terre de Lisbonne.* En réalité, il prenait parti contre l'athéisme philosophique.

Le 1er novembre 1755, un tremblement de terre engloutit Lisbonne, Méquinez, Tétouan et d'autres villes. Voltaire est effrayé, ému. L'image de cette catastrophe soudaine, de tant de souffrances imméritées, trouble sa quiétude des Délices, et éveille chez lui un vif sentiment de solidarité humaine, d'humanité. L'optimisme qu'il avait professé dans ses *Discours en vers,* inspirés de Leibnitz et imités de Pope, lui paraît insuffisant. Il écrit à l'un de ses amis : « Voilà un horrible argument contre l'optimisme. » Sous le coup de l'émotion, il éprouve le besoin de donner aussitôt au public la leçon qui ressort d'un si notable événement. Vous reconnaissez là le tempérament du grand journaliste qu'était Voltaire. Il faut relever ce trait de son caractère pour comprendre la soudaineté, la violence et l'irréflexion de ses attaques contre Rousseau.

Il s'agit donc d'expliquer au public, de rassurer en quelque sorte l'opinion devant la cruauté, la soudaineté de cette catastrophe. Voltaire alors ne

craint pas d'entrer en contradiction avec son propre système. Cédant à l'entraînement sentimental, perdant de vue l'ensemble des faits, quittant la véritable attitude du philosophe, il se donne, s'abandonne tout entier à l'émotion du moment présent, se détache de ses propres idées. Il est inspiré, il proclame en vers le mal universel : « Il le faut avouer, le mal est sur la terre... » Et son imagination est envahie par la représentation de tous les maux qui accablent l'homme. Le « tout est bien » des optimistes, pris dans un sens absolu et sans l'espérance consolante d'un avenir meilleur, lui paraît une dérision, une insulte aux douleurs de la vie. Il avait cru jusqu'ici la somme des biens supérieure à celle des maux, maintenant il va soutenir le contraire. Non, tout n'est pas bien, la terre est le théâtre d'une guerre continuelle où le plus fort triomphe éternellement du plus faible. Il concluait d'abord, avec le pessimisme absolu :

> Que faut-il, ô mortel ? mortel, il faut souffrir,
> Se soumettre en silence, adorer et mourir !

Mais il revint sur cette condamnation sans appel, pour ouvrir à l'homme, après les souffrances et les injustices de la vie telle que nous la connaissons, l'espoir d'une existence meilleure :

> Un jour tout sera bien, voilà notre espérance !

Tout ce poème est en somme un réquisitoire contre la Providence. Le mal, affirme Voltaire, provient de la constitution même du monde. Et c'est cette conviction nouvelle qui lui inspirera le roman de *Candide,* tableau fantastique, ironique et apitoyé des misères du genre humain.

Alors Rousseau jugea le moment venu et l'occasion favorable, pour consommer sa rupture d'avec les philosophes, en revendiquant, après les droits de l'homme contre la société, les droits de Dieu contre la philosophie. Sa lettre à Voltaire est datée du 18 août 1756. Le ton en est respectueux; il proteste de son admiration pour le poète, mais il prend franchement position en face du philosophe : « Encore attendri d'une première lecture où mon cœur écoutait avidement le vôtre, vous aimant comme un père, vous honorant comme un maître, me flattant enfin que vous reconnaîtriez dans mes intentions la franchise d'une âme droite et dans mes discours le ton d'un ami de la vérité qui parle à un philosophe. »

Il relèvera l'optimisme, abattu par le nouveau tableau que Voltaire a fait des misères humaines. Car cet optimisme le console, lui, Rousseau, il adoucit ses maux; il le porte à la patience, tandis que le pessimisme du poète l'aigrit, le réduit au désespoir. Enseigner à l'homme qu'il n'est fait que pour souffrir et mourir, c'est nier Dieu et

ruiner l'âme. Sans doute, dans son *Discours sur l'Inégalité,* il a décrit les maux dont souffre l'homme en société. Mais l'origine de ce mal ne remonte pas à Dieu, elle remonte à l'homme lui-même, l'homme libre, perfectionné, partant corrompu. N'a-t-il pas montré, au contraire, comment l'homme naturel, conforme à la volonté divine, antérieur à l'institution sociale, est exempt de ces misères ? Rousseau se débat contre une métaphysique prétentieuse, contre ces bizarres systèmes, de forces, de chances, de fatalité, de nécessité, d'atomes, de monde animé, de matière vivante, de matérialisme. Il sent que la vérité n'est pas là, son cœur proteste : « Fuyez ceux qui, sous prétexte d'expliquer la nature, sèment dans les cœurs de désolantes doctrines... Renversant, détruisant, foulant aux pieds tout ce que les hommes respectent, ils ôtent aux affligés la dernière consolation de leurs misères, aux puissants et aux riches le dernier frein de leurs passions, ils arrachent du fond des cœurs le remords du crime, l'espoir de la vertu, et se vantent encore d'être les bienfaiteurs du genre humain. Jamais, disent-ils, la vérité n'est nuisible aux hommes; je le crois comme eux, et c'est, à mon avis, une grande preuve que ce qu'ils enseignent n'est pas la vérité! »

Cette lettre à Voltaire est grave, pleine de foi

et d'une sorte de passion personnelle pour « la cause de la Providence, dont j'attends tout. » Vous voyez ici la différence de ton entre les deux grands écrivains.

Voltaire écrira un jour au pasteur Bertrand, de Berne : « Nous autres Français, nous sommes gais, les Suisses sont plus graves,... comptez que rien n'est plus efficace pour écraser la superstition que le ridicule dont on la couvre. »

Et certes, il y avait beaucoup et de graves abus dans une Eglise qui, si on la personnifie dans son haut clergé, et si on la confond avec ses polémistes attitrés, jansénites étroits et durs ou jésuites intrigants et ambitieux, n'offrait rien d'attrayant aux esprits supérieurs. Il faut comprendre, il faut excuser au moins la violence, et même la grossièreté, si ce n'est l'obscénité des plaisanteries de Voltaire. Mais Rousseau craignait, lui, non pour l'institution, qui lui était indifférente, mais pour l'âme religieuse, pour les biens du cœur, pour le culte d'adoration et de contemplation, pour la religion naturelle, telle qu'il l'entendait ou l'opposait à cette prétendue religion naturelle de Voltaire, réduite aux seules vertus pratiques de la vie en société.

Rousseau proclamait que la vie, quoi qu'en disent beaucoup d'hommes et les philosophes en particulier, n'est pas un mauvais présent. Sur ce

point, il n'y a pas de bonne foi chez les hommes, ni de bons calculs chez les philosophes : les uns oublient toujours, dans la compensation des biens et des maux, « le doux sentiment de l'existence, indépendant de toute autre sensation; » les autres, dans leur vanité de mépriser la mort, affectent de mépriser la vie :

« Vous pensez, avec Erasme, que peu de gens voudraient renaître aux mêmes conditions qu'ils ont vécu; mais tel tient sa marchandise fort haute, qui en rabattrait beaucoup s'il avait quelque espoir de conclure le marché. D'ailleurs, qui dois-je croire que vous avez consulté sur cela ? des riches, peut-être, rassasiés de faux plaisirs, mais ignorant les véritables; toujours ennuyés de la vie, et toujours tremblant de la perdre. Peut-être des gens de lettres, de tous les ordres d'hommes le plus sédentaire, le plus malsain, le plus réfléchissant, et par conséquent le plus malheureux. Voulez-vous trouver des hommes de meilleure composition, ou du moins, communément plus sincères, et qui, formant le plus grand nombre, doivent au moins pour cela être écoutés par préférence ? Consultez un honnête bourgeois qui aura passé une vie obscure et tranquille, sans projets et sans ambition; un bon artisan qui vit commodément de son métier; un paysan même, non de France, où l'on prétend qu'il faut les faire mourir de mi-

sère afin qu'ils nous fassent vivre, mais du pays par exemple où vous êtes, et généralement de tout pays libre. J'ose poser en fait qu'il n'y a peut-être pas dans le haut Valais un seul montagnard mécontent de sa vie presque automate, et qui n'acceptât volontiers, au lieu même du paradis qui l'attend, et qui lui est dû, le marché de renaître sans cesse pour végéter ainsi perpétuellement...

« Mais, selon le cours ordinaire des choses, de quelques maux que soit semée la vie humaine, elle n'est pas, à tout prendre, un mauvais présent; et si ce n'est pas toujours un mal de mourir, c'en est fort rarement un de vivre. »

S'il n'est pas possible cependant de nier le mal particulier, on peut nier le mal général : « Au lieu de *tout est bien,* il vaudrait peut-être mieux dire *le tout est bien* ou *tout est bien pour le tout.* » Car la connaissance parfaite de l'organisation du monde dépasse notre intelligence. C'est elle seule qui expliquerait les causes des maux particuliers; et nous devons établir l'optimisme sur les perfections de Dieu, qui préside à tout. Telle est la croyance fondamentale de Rousseau dont il ne se départira jamais. « Il est à croire que les événements particuliers ne sont rien aux yeux du maître de l'Univers; que sa providence est seulement universelle; qu'il se contente de conserver les genres et les espèces et de présider au tout, sans s'inquié-

ter de la manière dont chaque individu passe sa courte vie. »

On voit donc s'ébaucher dans la *Lettre à Voltaire,* dans cette première déclaration religieuse de Rousseau, et la *Profession de foi du vicaire savoyard,* et même le chapitre sur la religion civile du *Contrat social.* Car Rousseau, en finissant, invite Voltaire, lui qui s'est fait le champion de la tolérance et de l'humanité, à écrire « le catéchisme du citoyen. » Quant à lui, Rousseau, il résoudra le problème du mal par ces deux croyances qui sont le fondement inébranlable de son optimisme : la croyance en Dieu, la croyance à l'immortalité de l'âme. « La question de la Providence tient à celle de l'immortalité de l'âme, que j'ai le bonheur de croire... Si Dieu existe, il est parfait, il est sage, puissant et juste; s'il est sage et puissant, mon âme est immortelle; si mon âme est immortelle, trente ans de vie ne sont rien pour moi, et sont peut-être nécessaires au maintien de l'univers. »

D'ailleurs, à quoi bon discuter et que peuvent les démonstrations des philosophes contre la force et l'évidence du sentiment intérieur ? Tandis que l'auteur du *Dictionnaire philosophique* fera appel à l'autorité de la raison, par où tous les esprits éclairés se ressemblent, Rousseau proclamera l'autorité du sens individuel. C'est le mystique qui parle, de sa solitude hautaine, à l'homme des aca-

démies et des encyclopédies : « Toutes les subtilités de la métaphysique ne me feront pas douter un moment de l'immortalité de l'âme et d'une Providence bienfaisante. Je la sens, je la crois, je la veux, je l'espère, je la défendrai jusqu'à mon dernier souffle. »

Enfin l'argument suprême, c'est celui qu'il oppose au Voltaire de Potsdam et de Ferney, lui, Jean-Jacques, seul et pauvre, mais dans le sentiment assuré de sa force, instruit par cette certitude invisible, devant qui le plus clairvoyant des raisonneurs demeura toujours aveugle. Le puissant, le brillant auteur de *Zaïre* et du *Siècle de Louis XIV,* Jean-Jacques, humble et superbe, le fait fléchir devant cet avenir, dont il se sent le précurseur victorieux. « Je ne puis m'empêcher, Monsieur, de remarquer à ce propos une opposition bien singulière entre vous et moi dans le sujet de cette lettre. Rassasié de gloire, et désabusé des vaines grandeurs, vous vivez libre au sein de l'abondance; bien sûr de votre immortalité, vous philosophez paisiblement sur la nature de l'âme, et si le corps ou le cœur souffre, vous avez Tronchin pour médecin et pour ami; vous ne trouvez pourtant que mal sur la terre. Et moi, homme obscur, pauvre et tourmenté d'un mal sans remède, je médite avec plaisir dans ma retraite, et trouve que tout est bien. D'où viennent ces con-

tradictions apparentes ? Vous l'avez vous-même expliqué; vous jouissez, mais j'espère, et l'espérance embellit tout. »

Ce langage, cette hardiesse étonnèrent Voltaire. Il ne comprit pas, il n'y vit que pauvreté philosophique, impertinence et vanité. Je ne sais pourtant s'il n'y pressentit pas autre chose, comme l'avènement d'une puissance nouvelle. Il fut déconcerté. Il se déroba. Il refusa à Rousseau l'autorisation de publier sa lettre, c'est-à-dire, comme Rousseau sans doute y avait compté, de porter ce grand débat devant le public. La *Lettre sur la Providence* ne parut que quatre ans plus tard, alors que les deux écrivains venaient d'entrer dans une guerre déclarée.



Voltaire aurait pardonné probablement à Rousseau d'avoir pris en mains les intérêts de la Providence et de l'âme immortelle, mais Rousseau avait commis, depuis cette première infidélité à la philosophie, une faute bien plus grave, le pire de tous les péchés, le crime contre l'esprit : il avait médit du théâtre, des dramaturges et des comédiens; il avait écrit la *Lettre sur les spectacles!*

Voltaire, de son côté, avait perdu tous les droits à l'estime de Rousseau. Il était en train d'implanter à Genève les plaisirs et les goûts de Paris. Par l'attrait du luxe et des représentations dramatiques, il continuait à ruiner l'ancienne simplicité des mœurs de Genève; il semait la division et la jalousie entre ses citoyens. C'est lui rendre à jamais impossible, à lui Rousseau, le retour dans sa patrie : quelle place pourrait-il trouver dans une cité dégénérée, où Voltaire est maître de l'opinion ? Il lui déclarera amèrement : « Je ne vous aime point, monsieur, vous m'avez fait les maux qui pouvaient m'être les plus sensibles, à moi votre disciple et votre enthousiaste. Vous avez perdu Genève, pour le prix de l'asile que vous y avez reçu; vous avez aliéné de moi mes concitoyens, pour le prix des applaudissements que je vous ai prodigués parmi eux. C'est vous qui me rendez le séjour de mon pays insupportable; c'est vous qui me ferez mourir en terre étrangère, privé de toutes les consolations des mourants, et jeté pour tout honneur dans une voirie; tandis que, vivant ou mort, tous les honneurs qu'un homme peut attendre, vous accompagneront dans mon pays. Je vous hais enfin, vous l'avez voulu, mais je vous hais en homme encore plus digne de vous aimer, si vous l'aviez voulu. De tous les sentiments dont mon cœur était pénétré pour vous, il n'y reste que

l'admiration qu'on ne peut refuser à votre beau génie, et l'amour de vos écrits. Si je ne puis honorer en vous que vos talents, ce n'est pas ma faute. Je ne manquerai jamais au respect que je leur dois, ni aux procédés que ce respect exige. Adieu, monsieur. »

*

*   *

Voyons maintenant ensemble, Mesdames et Messieurs, comment la *Lettre sur les spectacles* a pu creuser, non seulement entre Rousseau et Voltaire, mais entre Rousseau et la tradition française, un fossé où devait s'écrouler le prestige même du poète classique.

Tandis que Rousseau écrivait à l'Hermitage sa *Lettre sur la Providence,* Voltaire recevait aux Délices le directeur de l'*Encyclopédie,* l'illustre mathématicien et académicien d'Alembert. Il conviait autour de lui la haute société genevoise, des ministres et des magistrats. D'Alembert s'informait avec courtoisie et curiosité des institutions et des mœurs de la cité. Et Voltaire ne manquait pas d'orienter les réflexions de son hôte vers deux points qui lui tenaient fort à cœur, et par où il se promettait d'affaiblir l'autorité gênante du Consistoire : le christianisme fort élargi

de beaucoup des membres du clergé, et le goût croissant pour les spectacles dramatiques.

Une année plus tard, le tome VII de l'*Encyclopédie* publiait l'article : *Genève,* signé par D'Alembert. C'est un tableau fort bienveillant, même élogieux de la vie publique et privée, de l'organisation politique de la petite république, qu'il compare à celle des abeilles. Mais voici qui devait soulever la surprise et les colères. D'Alembert vantait la doctrine raisonnable des pasteurs, sociniens pour la plupart, c'est-à-dire très rapprochés du déisme philosophique. Il y eut une émotion très vive dans le clergé et chez les magistrats, qui se traduisit dans une *Déclaration solennelle* où la Compagnie des Pasteurs protesta de sa foi évangélique.

Et puis, D'Alembert conseillait aux Genevois, pour affiner leur goût, pour acquérir la finesse du tact et la délicatesse du sentiment, d'introduire chez eux les représentations théâtrales. « Le séjour de cette ville, que bien des Français regardent comme triste par la privation des spectacles, deviendrait alors le séjour des plaisirs honnêtes, comme il est celui de la philosophie et de la liberté. » Craint-on pour la jeunesse le contact des comédiens ? Mais il convient à une république si éclairée de détruire le « préjugé barbare contre la profession de comédien, » et de former

une troupe qui servît de modèle aux comédiens des autres nations, en édictant des lois sévères et bien exécutées sur leur conduite : « La littérature en profiterait sans que le libertinage fît des progrès, et Genève réunirait à la sagesse de Lacédémone, la politesse d'Athènes. »

Rousseau lut l'article *Genève* peu après son installation dans la maisonnette de Montlouis. Il se souvint du mot de Diderot, qui lui avait dit, en le lui annonçant, que « cet article, concerté avec des Genevois du haut étage, avait pour but l'établissement de la comédie à Genève. » Il devina « dans ces manèges de séduction, » l'esprit intrigant de Voltaire. Il s'en ouvrit à un correspondant de Genève : « Le conseil qu'il nous donne d'établir une comédie m'a paru pernicieux; il a réveillé mon zèle et m'a d'autant plus indigné que j'ai vu clairement qu'il ne se faisait pas scrupule de faire sa cour à M. de Voltaire à nos dépens. Voilà les auteurs et les philosophes! Toujours pour motif quelque intérêt particulier, et toujours le bien public pour prétexte! »

Mesdames et Messieurs, représentons-nous Rousseau à ce moment-là. C'est au lendemain des déchirements qui ont précédé et accompagné son départ de l'Hermitage. Il a l'esprit plein d'amertume et de regrets. Son amour est menacé par les indiscrétions de Diderot. Mme d'Houdetot s'est

éloignée de lui, et va bientôt rompre même avec son amitié. Rousseau retourne en rêve dans cette patrie où on le réclamait peu d'années auparavant, alors que Voltaire vint s'y installer. Il la voit, entraînée peu à peu sur la pente d'une civilisation aristocratique, séduite par les plaisirs mondains, l'art et le luxe. Cette Genève qu'il avait louée si magnifiquement dans la *Dédicace,* va-t-elle trahir le témoignage du citoyen, du peintre de la nature ? Va-t-elle sacrifier à l'inégalité ? Va-t-elle se renier elle-même ? N'est-ce pas la pensée même de Rousseau, sa réforme, toute la doctrine des *Discours* qui sont en péril ? Comment les sauver autrement qu'en évoquant l'image idéale, attrayante, touchante d'un bonheur étranger aux beaux-arts, au luxe, aux mensonges d'une société où règnent la vanité, la coquetterie des femmes et où la passion du théâtre et des spectacles a fini par contaminer tous les sentiments ? Rousseau est saisi d'un tremblement intérieur. Une ardeur nouvelle envahit son cœur endolori, son âme s'échauffe, il est inspiré. En trois semaines, il écrit le plus vibrant de ses ouvrages, dont le titre même décrit son attitude de protestation républicaine, *Jean-Jacques Rousseau, citoyen de Genève, à M. D'Alembert, de l'Académie française, de l'Académie des sciences, etc., sur son article « Genève », dans le septième volume de l'Ency-*

clopédie, et particulièrement sur le projet d'établir un théâtre de comédie en cette ville.

« Pendant un hiver assez rude, au mois de février, j'allais tous les jours passer deux heures le matin, et autant l'après-dîner, dans un donjon tout ouvert, que j'avais au bout du jardin où était mon habitation. Ce fut dans ce lieu, pour lors glacé, que, sans abri contre le vent et la neige, et sans autre feu que celui de mon cœur, je composai, dans l'espace de trois semaines, ma lettre à D'Alembert contre les spectacles. C'est ici le premier de mes écrits où j'aie trouvé des charmes dans le travail... Je mêlais le sentiment de mes peines aux idées que la méditation de mon sujet m'avait fait naître; mon travail se sentit de ce mélange. A tout cela se mêlait un certain attendrissement sur moi-même, qui me sentais mourant et qui croyais faire au public mes derniers adieux. Loin de craindre la mort, je la voyais approcher avec joie; mais j'avais regret de quitter mes semblables sans qu'ils sentissent tout ce que je valais, sans qu'ils sussent combien j'aurais mérité d'être aimé d'eux s'ils m'avaient connu davantage. Voilà les secrètes causes du ton singulier qui règne dans cet ouvrage, et qui tranche si prodigieusement avec celui du précédent. »

A la fin de sa vie, comme il regardait sur les rayons d'une bibliothèque la collection de ses ou-

vrages, il dit à un ami en montrant la *Lettre sur les spectacles* : « Voici mon livre favori, voici mon Benjamin. C'est que je l'ai produit, sans effort, du premier jet et dans les moments les plus lucides de ma vie. On a beau faire, on ne me ravira jamais, à cet égard, la gloire d'avoir fait une œuvre d'homme. »



Une « œuvre d'homme », c'est le mot qui convient. Ce n'est pas un livre d'auteur, une dissertation ajoutée à tant d'autres, que Rousseau d'ailleurs a connues, contre les spectacles et les comédiens. Car la querelle contre le théâtre est ancienne. Ainsi, pour ne pas remonter plus haut, voici un mot de Bossuet, dans ses *Réflexions sur la comédie,* qui résume à lui seul une bonne partie de la *Lettre à D'Alembert :* « Ce qu'on y appelle les belles passions sont la honte de la nature raisonnable : l'empire d'une fausse et fragile beauté, et cette tyrannie qu'on y étale sous les plus belles couleurs, flatte la vanité d'un sexe, dégrade la dignité de l'autre, et asservit l'un et l'autre au règne des sens. » Après Bossuet, la querelle contre le théâtre fait naître, tout le long

du XVIIIe siècle, de virulentes ou de doctes condamnations.

Pourquoi donc Voltaire, que cette querelle obstinée n'avait privé d'aucun succès dramatique, d'aucun triomphe, pourquoi Voltaire fut-il, cette fois, irrité jusqu'à la fureur ? Sans doute, son entreprise de théâtre à Genève venait de recevoir un terrible coup. Il écrit à Vernes : « A l'égard des ânes rouges qui écrivent contre l'art des spectacles dans lequel ils se sont eux-mêmes exercés, je les plains... » Et trois ans plus tard, on voit comment sa rancune n'a fait que s'aigrir et s'exaspérer : « A l'égard de Jean-Jacques, s'il n'était qu'un inconséquent, un petit bout d'homme pétri de vanité, il n'y aurait pas grand mal; mais qu'il ait ajouté à l'impertinence de sa lettre l'infamie de cabaler du fond de son village, avec des pédants sociniens, pour m'empêcher d'avoir un théâtre à Tournay, ou au moins pour empêcher ses concitoyens, qu'il ne connaît pas, de jouer avec moi; qu'il ait voulu, par cette indigne manœuvre, se préparer un retour triomphant dans ses rues basses, c'est l'action d'un coquin, et je ne lui pardonnerai jamais. »

Encore une fois, s'il ne s'agit que de la colère du châtelain de Ferney, seigneur de Tournay, contre un arrogant bourgeois de Genève, que nous importe! Mais il y a autre chose. Rousseau, dans

la *Lettre sur les spectacles,* a fait « œuvre d'homme » à ses propres yeux, œuvre criminelle aux yeux de Voltaire, parce qu'il a humilié l'orgueil des puissances les plus jalouses, celle de la mode et celle des auteurs à la mode; parce qu'il a érigé son sentiment personnel en juge des créations littéraires consacrées par l'admiration des doctes; parce qu'il a condamné l'art classique. Aussi, sous la rage puérile et cruelle du châtelain de Ferney et de Tournay, entend-on gronder la colère du prince des lettres, à qui l'on dispute son royaume, et percer l'inquiétude du maître de la tradition française, de l'adorateur du grand siècle, qui pressent, sans en deviner les causes véritables, le déclin et la ruine de son autorité.



C'est ce caractère de nouveauté que je voudrais faire ressortir de la *Lettre sur les spectacles,* sans l'analyser en détail, et en renversant l'ordre des idées adopté par Rousseau, pour suivre celui qui fut, je m'imagine, celui de ses méditations. C'est Genève, sans doute, qui se présenta d'abord à son esprit, la Genève de son enfance et la Genève de la *Dédicace.* C'est cette partie aussi de la *Lettre*

qui vous est la plus familière, et dont je parlerai le plus rapidement. Les tableaux de la petite cité active, industrieuse, de ses mœurs républicaines, de ses divertissements, de ses « cercles » d'hommes, de ses réjouissances nautiques et rustiques, de ses fêtes nationales, forment une illustration pleine de couleur, d'attrait et de variété, de la doctrine des deux *Discours,* qui veut que seules les petites nations puissent connaître encore un bonheur conforme à la nature et à l'égalité. Et ces mêmes tableaux présentent, par contraste, la satire des mœurs des grandes villes et des salons de Paris, où règnent, dans l'éclat des arts et des lettres, le mensonge, la jalousie et l'ambition, fruits empoisonnés de la civilisation.

Si Genève était assez riche pour entretenir un théâtre, elle verrait bientôt s'introduire chez elle la galanterie, qui asservit l'homme et détache la femme de sa véritable vocation. Rousseau est dégoûté des femmes « philosophes »; c'est l'hôte de la Chevrette qui parle ici : « Si j'ajoute qu'il n'y a point de bonnes mœurs pour les femmes hors d'une vie retirée et domestique; si je dis que les paisibles soins de la famille et du ménage sont leur partage, que la dignité de leur sexe est dans sa modestie, que la honte et la pudeur sont en elles inséparables de l'honnêteté, que rechercher les regards des hommes c'est déjà s'en laisser corrom-

pre, et que toute femme qui se montre se déshonore, à l'instant va s'élever contre moi cette philosophie d'un jour qui naît et meurt dans le coin d'une grande ville, et veut étouffer de là le cri de la nature et la voix unanime du genre humain...

« Y a-t-il au monde un spectacle aussi touchant, aussi respectable, que celui d'une mère de famille entourée de ses enfants, réglant les travaux de ses domestiques, procurant à son mari une vie heureuse et gouvernant sagement la maison ? C'est là qu'elle se montre dans toute la dignité d'une honnête femme; c'est là qu'elle impose vraiment du respect, et que la beauté partage avec honneur les hommages rendus à la vertu. Une maison dont la maîtresse est absente est un corps sans âme. »

Voilà esquissée la seconde partie de la *Nouvelle Héloïse,* la partie proprement « helvétique » du roman. Et voici, au milieu des sévérités et des moralités, l'aveu tendre qui révèle l'affection et la faiblesse de Rousseau pour celles à qui il prêchait un si haut idéal : « Le plus charmant objet de la nature, le plus capable d'émouvoir un cœur sensible et de le porter au bien, est, je l'avoue, une femme aimable et vertueuse; mais cet objet céleste, où se cache-t-il ? » Mais la perpétuelle société des deux sexes rabaisse les esprits et étouffe à la fois le génie et l'amour. Car la galanterie des

salons, si elle déforme, si elle détourne de sa noble vocation la femme véritable, asservit les hommes et les dégrade. « Suivons les indications de la nature, consultons le bien de la société; nous trouverons que les deux sexes doivent se rassembler quelquefois et vivre ordinairement séparés. Je l'ai dit tantôt par rapport aux femmes, je le dis maintenant par rapport aux hommes. Ils se sentent autant et plus qu'elles de leur trop intime commerce; elles n'y perdent que leurs mœurs, et nous y perdons à la fois nos mœurs et notre constitution, car ce sexe plus faible, hors d'état de prendre notre manière de vivre, trop pénible pour lui, nous force de prendre la sienne, trop molle pour nous, et ne voulant plus souffrir de la séparation, faute de pouvoir se rendre hommes, les femmes nous rendent femmes. Cet inconvénient, qui dégrade l'homme, est très grand partout; mais c'est surtout dans les Etats comme le nôtre qu'il importe de le prévenir. Qu'un monarque gouverne des hommes ou des femmes, cela lui doit être assez indifférent pourvu qu'il soit obéi; mais dans une république, il faut des hommes. »

Au souvenir de ses tentatives maladroites pour gagner les faveurs de quelques grandes dames et pour rivaliser d'aisance avec des adorateurs plus frivoles mais plus heureux, le satirique, chez Rousseau, l'emporte sur le moraliste. On dirait

qu'il se dédommage maintenant par la malice amère de ses traits : « Lâchement dévoués aux volontés du sexe que nous devrions protéger et non servir, nous avons appris à le mépriser en lui obéissant, à l'outrager par nos soins railleurs, et chaque femme de Paris rassemble dans son appartement un sérail d'hommes plus femmes qu'elle, qui savent rendre à la beauté toutes sortes d'hommages, hors celui du cœur, dont elle est digne. Mais voyez ces mêmes hommes toujours contraints dans ces prisons volontaires, se lever, se rasseoir, aller et venir sans cesse à la cheminée, à la fenêtre, prendre et poser cent fois un écran, feuilleter des livres, parcourir des tableaux, tourner, pirouetter par la chambre, tandis que l'idole, étendue sans mouvement dans sa chaise longue, n'a d'actif que la langue et les yeux. D'où vient cette différence, si ce n'est que la nature qui impose aux femmes cette vie sédentaire et casanière, en prescrit aux hommes une toute opposée, et que cette inquiétude indique en eux un vrai besoin ? Si les orientaux, que la chaleur du climat fait assez transpirer, font peu d'exercice et ne se promènent point, au moins ils vont s'asseoir en plein air et respirer à leur aise; au lieu qu'ici les femmes ont grand soin d'étouffer leurs amis dans de bonnes chambres bien fermées. »

Au lieu donc de ces vains plaisirs des grandes

villes, dont quelques privilégiés jouissent aux dépens de beaucoup d'opprimés, au lieu d'un théâtre avec ses tyrans et ses héros et l'exemple de tous les désordres de l'amour, il faut à Genève des fêtes patriarcales, où tous sont à la fois acteurs et spectateurs : des bals où se rencontrent tous les âges et toutes les conditions; des joûtes sur le lac, des concours de force et d'adresse, des repas en commun sur les places publiques, des exercices et des revues militaires. Ai-je besoin de vous rappeler comment la *Lettre à D'Alembert* s'achève dans l'évocation lumineuse, chaude et pittoresque, de cette fête de St-Gervais, au retour de la revue du régiment, en pleine effusion patriotique : « Mon père, en m'embrassant, fut saisi d'un tressaillement que je crois sentir et partager encore : « Jean-Jacques, me disait-il, aime ton pays! »

Dans ces peintures où nous nous laissons, aujourd'hui encore, gagner à l'émotion du peintre, j'aperçois une idée dont les artistes, les poètes et les savants du XIX[e] siècle sauront tirer des conséquences inépuisables et magnifiques. D'une part, les vieilles coutumes, danses, chansons, cérémonies naïves, pieux usages et superstitions révèlent le caractère profond, l'âme intime d'un peuple, la pensée commune à tous ses enfants. De l'autre, il faut à un peuple, pour lui donner

la joie véritable, la fierté de la création et les émotions de la beauté, un art et des fêtes qui soient tirés de sa vie à lui, de son caractère, de ses mœurs et de son histoire. Dans un passage de la *Lettre sur les spectacles,* sans d'ailleurs s'y arrêter, Rousseau a entrevu la naissance d'un théâtre national. Il a eu la vision de fêtes où le sentiment national s'exalterait au spectacle idéalisé de sa propre vie, du labeur fécond de toutes les conditions, pour le bonheur et le bien de tous; des fêtes qui associeraient, comme dans le noble et émouvant spectacle de la « Fête des Vignerons », la terre, les récoltes et les saisons, le laboureur, le bûcheron et le montagnard avec l'ouvrier des villes, le citadin et le magistrat, dans une même émotion, dans un même hymne au travail, à la nature et à la patrie.



Dans sa critique générale du théâtre, où il reprend, pour les animer de son émotion personnelle, pour y mêler ses souvenirs et ses expériences, des arguments bien souvent développés avant lui, Rousseau fait front aux philosophes et à tous ceux qui croyaient au progrès, et qui voyaient

dans la littérature un moyen de progrès. Mais, où il devient réellement original et fécond, c'est quand, sortant des considérations abstraites de morale sociale, il inaugure une nouvelle critique littéraire, qui devait préparer et inspirer un art infiniment riche, lyrique, dramatique et épique. La critique littéraire du XVIII[e] siècle, ingénieuse et éloquente, de Voltaire à la Harpe, devint en réalité toujours plus stérile. L'intuition poétique, le sens des conditions véritables de l'invention en art lui font défaut. Elle proclame des dogmes, elle établit un purisme. Son idéal est en arrière, dans la littérature du siècle de Louis XIV. Toute cette critique classique repose sur l'idée d'un canon, d'une forme parfaite pour chaque genre littéraire, et qui a été déjà réalisée par les poètes du grand siècle. Les artistes n'ont plus qu'à se rapprocher autant qu'ils le peuvent des modèles consacrés. C'est l'esprit et la raison qui constatent le degré de ressemblance de chaque œuvre avec ces types immobiles et éternels. La création d'art n'est plus alors qu'une affaire de règles, de préceptes et de recettes. Ainsi avait été conçue et composée la *Henriade* de M. de Voltaire, et même sa *Zaïre*.

Toute cette esthétique, tyrannique et servile à la fois, laissait échapper dans l'œuvre d'art l'essentiel : sa vie intérieure, ses relations ca-

chées avec l'homme qui la crée, avec les idées et les mœurs de sa génération. L'une des découvertes les plus fécondes de Rousseau sera d'apercevoir la diversité des époques et des races, d'éveiller l'intuition des temps et des milieux. Mais avant d'ouvrir ces voies pleines de promesses à Mme de Stael et à Chateaubriand, déjà, dans sa *Lettre à D'Alembert,* Rousseau confère au critique une attitude hardie, indépendante. L'autorité sur laquelle il s'appuie, c'est son sentiment personnel. A ceux qui prônent l'action éducative du théâtre classique, il répond : « Il ne faut, pour sentir la mauvaise foi de toutes ces réponses, que consulter l'état de son cœur à la fin d'une tragédie. »

Le consentement des générations, la tradition des doctes et des mondains ne lui en imposent pas. Il recherche dans la tragédie, pour juger de son efficacité morale ou immorale, la puissance d'émotion, l'élément humain qu'elle cache sous la noblesse du langage et la pompe du décor. Il enlève à cette tragédie si aristocratique ses voiles trompeurs : « Qu'apprend-on dans *Phèdre* et dans *Œdipe,* sinon que l'homme n'est pas libre, et que le ciel le punit des crimes qu'il lui fait commettre ? Qu'apprend-on dans *Médée,* si ce n'est jusqu'où la fureur de la jalousie peut rendre une mère cruelle et dénaturée ? suivez la plupart des pièces du théâtre français, vous trouverez presque dans

toutes des monstres abominables et des actions atroces... Il n'est pas même vrai que le meurtre ou le parricide y soient toujours odieux... L'un tue son père, égorge sa mère, et se trouve le frère de ses enfants. Un autre force un fils d'égorger son père. Un troisième fait boire au père le sang de son fils. On frissonne à la seule idée des horreurs dont on pare la scène française, pour l'amusement du peuple le plus doux et le plus humain qui soit sur la terre. »

Comme la tragédie, la comédie choque par le contraste entre la brutalité ou la sévérité des sentiments, la corruption des caractères et la noblesse ou les grâces convenues du langage. Ces êtres boursoufflés et chimériques de la scène ne feront, il est vrai, tant ils sont peu vrais, pas beaucoup de mal, mais l'art lui-même, tout cet étalage déclamatoire et ces faux héros, le théâtre n'en sera-t-il pas bientôt délivré ?

Saint-Preux, dans ses lettres de Paris, renouvellera pour l'élargir la critique de la *Lettre sur les spectacles.* Il jugera que le Français veut sur la scène de l'esprit et non du naturel; que Corneille et Racine, avec tout leur génie, ne sont que des « parleurs », qui composaient de beaux dialogues bien ronflants; qu'une sentence leur coûte moins qu'un sentiment, et que les personnes tragiques, ne visant qu'à briller, ne s'expriment

qu'en maximes générales; et les personnages de la comédie avec leur ennuyeuse dignité ? pourquoi ne représente-t-elle que des comtes et des chevaliers en habit doré ? Où est, dans tout cet apparat, la vérité de la vie ?...

Ainsi Rousseau proteste contre la convention littéraire et la langue noble, au nom de l'émotion humaine, sans laquelle il n'y a point de beauté. La *Lettre à D'Alembert,* après avoir librement, sans souci des règles de l'école et de l'autorité des maîtres, jugé le *Britannicus* de Racine, « la pièce des connaisseurs, » et le *Mahomet* de Voltaire, et l'*Atrée* de Crébillon, prononce la parole libératrice, l'appel à un art vivant, vrai, nouveau, qui naisse de la vie et du caractère du peuple, du fils du peuple, du bourgeois et de l'artisan : « Ne serait-il pas à désirer que nos sublimes auteurs daignassent descendre un peu de leur continuelle élévation et nous attendrir quelquefois pour la simple humanité souffrante, de peur que n'ayant de la pitié que pour des êtres malheureux, nous n'en ayons jamais pour personne. Les anciens avaient des héros et mettaient des hommes sur leurs théâtres; nous, au contraire, nous n'y mettons que des héros, et à peine avons-nous des hommes. »

La « simple humanité souffrante, » tel est le programme que l'ennemi des spectacles offrait de loin au drame moderne, et auquel l'homme le plus in-

telligent du siècle, Voltaire, en dépit de *Nanine* et de *Zaïre,* ne devait rien comprendre.

Nous verrons bientôt comment, avec la *Nouvelle Héloïse,* Rousseau fondera une littérature nouvelle sur le sentiment de l'individu libre et passionné, comme il vient d'annoncer en son nom la déchéance de la poétique classique. La source cachée où il avait puisé tant de crânerie, d'éloquence et de séduction, c'était bien son amour pour Genève, la Genève de ses rêves, mais c'était aussi la réalité de son expérience encore vibrante. Parmi tant de peintures de l'amour, y en a-t-il une qui puisse s'égaler à la passion où Rousseau lui-même vient d'être entraîné et dont il se relève accablé et meurtri ? « De la manière que je conçois cette passion terrible, son trouble, ses égarements, ses palpitations, ses transports, ses brûlantes expressions, son silence plus énergique, ses inexprimables regards que leur timidité rend téméraires et qui montrent les désirs par la crainte, il me semble qu'après un langage aussi véhément, si l'amant venait à dire une seule fois : *je vous aime,* l'amante indignée lui dirait : *vous ne m'aimez plus,* et ne le reverrait de sa vie. »

*
*   *

La *Lettre à D'Alembert* avait révélé en Rousseau, après l'apostat de l'église philosophique, l'apostat de l'église littéraire. Dès lors, et pendant dix ans, la préoccupation et la volonté soutenue de Voltaire seront de jeter sur lui la calomnie et le ridicule. Pour s'en convaincre, on n'a qu'à suivre la série de ses pamphlets, et, dans sa correspondance, le refrain monotone de sa colère et de ses rancunes. Après les *Lettres sur la Nouvelle Héloïse* ou *Aloïsia,* sous le nom du marquis de Ximénès, collaborateur complaisant de Voltaire, paraît une romance anonyme en cinquante-sept couplets, où sont grossièrement bafoués les héros du roman : Wolmar, Julie et Saint-Preux. Quand Rousseau eut publié l'*Extrait du projet de paix perpétuelle de l'abbé de St-Pierre,* Voltaire s'esclaffe de rire : « Jean-Jacques politique! nous verrons s'il gouvernera l'Europe comme il a gouverné la maison de Mme de Wolmar. C'est un étrange fou. » Et il lance le *Rescrit de l'empereur de la Chine à l'occasion du Projet de paix perpétuelle.* Mais Jean-Jacques l'emporte sur les railleries du trop spirituel adversaire, par un seul mot, dédaigneux et pénétrant : « C'est un pauvre homme à courte vue sur ces matières. »

Bientôt, la publication de l'*Emile* et du *Contrat social* devait attirer sur la tête de Rousseau, qui les avait l'un et l'autre signés de son nom, des

condamnations à Paris, et à Genève. Tandis qu'il s'est réfugié à Yverdon d'abord, puis à Môtiers, où il relève du roi de Prusse, la bourgeoisie de Genève s'agite et Voltaire encourage les magistrats et le clergé à la sévérité. L'abdication par Rousseau de son titre de citoyen, en 1763, le remplit d'aise : « Je ne serais pas fâché de voir une guerre civile pour le *Vicaire savoyard.* » Tronchin sert de messager entre lui et le Conseil : « Tenez pour certain, écrira plus tard Voltaire au docteur, que le duc de Praslin méprise Jean-Jacques comme il le doit; que le Conseil soit ferme et tout ira bien. » Et encore : « On attend que le Conseil agisse contre l'écrit séditieux de la montagne, comme on agit contre un perturbateur du repos public. L'auteur est tel et doit être déclaré tel. »

Amusé par le spectacle de ces querelles, Voltaire n'est pas fâché de les entretenir; mais lorsque Rousseau, qui soupçonnait ses intrigues, l'eût mis en cause, dans la cinquième des *Lettres de la Montagne,* il rumina une terrible vengeance. Il avait écrit, en janvier 1765, à Damilaville : « Il dit au Conseil que j'ai fait le *Sermon des cinquante.* Ah! Jean-Jacques, cela n'est pas d'un bon philosophe : il est infâme d'être délateur, il est abominable de dénoncer son confrère et de calomnier aussi injustement! » Le *Sermon,* parodie cynique de la Bible, que Voltaire avait

reniée, qu'il avait même attribuée à Frédéric II, était en effet son œuvre. Dans un passage de cette cinquième *Lettre de la Montagne,* passage ironique et spirituel, Rousseau avait fait parler Voltaire lui-même, s'adressant au Conseil :

« Il est vrai que j'ai écrit le système des cinquante, mais, Messieurs, ce ne sont point les raisonneurs qui font du mal, ce sont les caffards. La philosophie peut aller son train sans risque; le peuple ne l'entend pas ou la laisse dire et lui rend tout le dédain qu'elle a pour lui. Raisonner, est de toutes les folies des hommes celle qui nuit le moins au genre humain, et l'on voit même des gens sages entichés parfois de cette folie-là. Je ne raisonne pas, moi, mais d'autres raisonnent; quel mal en arrive-t-il ? Voyez tel, tel, et tel ouvrage; n'y a-t-il que des plaisanteries dans ces livres-là ? Moi-même enfin, si je ne raisonne pas, je fais mieux, je fais raisonner mes lecteurs. Voyez mon chapitre des Juifs, voyez le même chapitre plus développé dans le sermon des cinquante. Il y a là du raisonnement ou l'équivalent, je pense. Vous conviendrez aussi qu'il y a peu de détour, et quelque chose de plus que des traits épars et indiscrets. Nous avons arrangé que mon grand crédit à la cour et ma toute-puissance prétendue vous serviraient de prétexte pour laisser courir en paix les jeux badins de mes vieux ans : cela est bon, mais

ne brûlez pas pour cela des écrits plus graves; car alors cela serait trop choquant. J'ai tant prêché la tolérance! Il ne faut pas toujours l'exiger des autres, et n'en jamais user avec eux. Ce pauvre homme croit en Dieu ? passons-lui cela, il ne fera pas secte. Il est ennuyeux, tous les raisonneurs le sont. Nous ne mettrons pas celui-ci de nos soupers; du reste que nous importe ? Si l'on brûlait tous les livres ennuyeux, que deviendraient les bibliothèques ? et si l'on brûlait tous les gens ennuyeux, il faudrait faire un bûcher du pays. Croyez-moi, laissons raisonner ceux qui nous laissent plaisanter, ne brûlons ni gens ni livres et restons en paix, c'est mon avis. »

Voltaire n'aimait pas être mis en posture ridicule. Sa vengeance fut terrible. Ce fut un ignoble pamphlet intitulé : *Le Sentiment des citoyens,* dont les accusations et les calomnies furent pour une part dans les menaces et les violences de la populace de Môtiers, qui mirent Rousseau en fuite.

Les *Citoyens* disaient : « On a pitié d'un fou, mais quand la démence devient fureur, on le lie... La tolérance, qui est une vertu, devient un vice... Aujourd'hui la patience n'est-elle pas lassée, quand il ose publier un nouveau libelle dans lequel il outrage avec fureur la religion chrétienne, la Réformation qu'il professe, tous les ministres du saint Evangile et tous les corps de l'Etat. La démence

ne peut plus servir d'excuse quand elle fait commettre des crimes... Est-ce un homme de bien trompé par un faux zèle ?... C'est un homme qui porte encore les marques funestes de ses débauches et qui, déguisé en saltimbanque, traîne avec lui, de village en village et de montagne en montagne, la malheureuse dont il fit mourir la mère et dont il a exposé les enfants à la porte d'un hôpital, en rejetant les soins qu'une personne charitable voulait avoir d'eux et en abjurant tous sentiments de la nature, comme il dépouille ceux de l'honneur et de la religion... Venons à ce qui nous regarde particulièrement, à notre ville qu'il voudrait bouleverser parce qu'il y a été repris de justice... Veut-il que nous nous égorgions parce qu'on a brûlé un mauvais livre à Paris et à Genève ? veut-il nous animer en nous outrageant ? Veut-il renverser notre institution en la défigurant, comme il veut renverser le christianisme dont il ose faire profession ? Il suffit d'avertir que la ville qu'il veut troubler le désavoue avec horreur. S'il a cru que nous tirerions l'épée pour le roman d'*Emile,* il peut mettre cette idée dans le nombre de ses ridicules et de ses folies. Mais il faut lui apprendre que, si l'on châtie légèrement un romancier impie, on punit capitalement un vil séditieux. »

Rousseau, chassé bientôt de l'Ile St-Pierre, après avoir traversé la France, se réfugie en Angleterre;

Voltaire l'y poursuit. La *Lettre au docteur Pansophe* devait le couvrir de ridicule aux yeux des Anglais, après que les *Questions sur les miracles* avaient tracé un tableau grotesque des différends de Rousseau avec le pasteur de Môtiers, de la lapidation de ses fenêtres par les villageois et de sa fuite malheureuse au petit jour. Calomnié, fugitif et bafoué, Rousseau avait écrit à ses amis de Genève : « Qu'il vous serve utilement et qu'il continue au surplus ses plaisanteries sur mon compte; elles ne me feront pas plus de chagrin que de mal... » Après la *Lettre au docteur Pansophe* (dont l'auteur était en réalité Bordes), « Voltaire a fait imprimer et traduire ici par ses amis une lettre, à moi adressée, où l'arrogance et la brutalité sont portées à leur comble et où il s'applique, avec une noirceur infernale, à m'attirer la haine de la nation. Heureusement la sienne est si maladroite, il a trouvé le moyen d'ôter si bien tout crédit à ce qu'il peut dire, que cet écrit ne sert qu'à augmenter le mépris que l'on a ici pour lui. La sotte hauteur que ce pauvre homme affecte est un ridicule qui va toujours en augmentant. Il croit faire le prince et ne fait en effet que le crocheteur. Il est si bête qu'il ne fait qu'apprendre à tout le monde combien il se tourmente de moi. »

Je m'arrête ici, Mesdames et Messieurs, sur ce dernier mot, qui révèle la source où Rousseau pui-

sait sa sérénité, celle du sage qui a pénétré l'erreur de son ennemi et qui prévoit sa défaite finale. Faut-il mentionner encore la *Lettre à M. Hume,* où Voltaire, s'escrimant une fois de plus sur « le plus méchant coquin qui ait jamais déshonoré la littérature, » retraçait en traits grotesques et infamants la carrière de Rousseau ? Dans son emportement, il eut l'audace cynique et enfantine de demander à Frédéric Ier ce qu'il pensait des querelles de Rousseau avec Hume. Le roi lui répondit : « Vous me demandez ce qu'il me semble de Rousseau de Genève ? Je pense qu'il est malheureux et à plaindre. Je n'aime ni ses paradoxes ni son ton cynique. Ceux de Neuchâtel en ont mal usé envers lui; il faut respecter les infortunés; il n'y a que les âmes perverses qui les accablent. » Mais rien ne devait amener Voltaire à réfléchir, à méditer, à s'examiner lui-même. Insatiable dans sa vengeance, il lançait encore, en 1768, le poème héroï-comique : *La guerre civile de Genève,* qui, sous le couvert du rire aux dépens de la république et de ses habitants, est la plus violente de ses satires contre Rousseau.

..... Ce sombre énergumène
Cet ennemi de la nature humaine,
Pétri d'orgueil et dévoré de fiel :
Il fuit le monde et craint de voir le ciel.

Et voici comment, enfin, Rousseau parlait dans le poème de Voltaire; c'est la profession de sa sagesse :

« Sois sage enfin; le sage est sans pitié.
Il n'est jamais séduit par l'amitié ;
Tranquille et sûr en son orgueil suprême,
Vivant pour soi, sans besoin, sans désir,
Semblable à Dieu, concentré dans lui-même,
Dans son mérite, il met tout son plaisir.
J'ai quelquefois festoyé ma sorcière ;
Mais si le ciel terminait sa carrière,
Je le verrais mourir à mes côtés
Des dons cuisants qui nous ont infectés,
Sur un fumier rendant son âme au diable,
Que ma vertu, paisible, inaltérable,
Me défendrait de m'écarter d'un pas
Pour la sauver des portes du trépas.
D'un vrai Rousseau tel est le caractère :
Il n'est ami, parent, époux, ni père ;
Il est de roche; et quiconque, en un mot,
Naquit sensible est né pour être un sot. »



Pourquoi donc tant de haine, une haine si féroce ? Si elle enfante certainement des inimitiés et des persécutions contre Rousseau, combien cette dépense infatigable de méchanceté, cette invention surabondante de cruauté chez un esprit supérieur

paraît-elle aujourd'hui vaine! Qui donc est rabaissé par cette abjection, si ce n'est celui qui s'y est aveuglément livré? Jamais ne fût mieux démontrée la stérilité de l'esprit qui nie. Rousseau, lui, comprit Voltaire, et même jusqu'au bout admira ses talents. Il méprisa son caractère. Il disait de lui : « J'aurais pu m'honorer de son amitié s'il en eût été capable, » mais il le pénétrait jusqu'au fond : « Il est si bête qu'il ne fait qu'apprendre à tout le monde combien il se tourmente de moi! »

Mesdames et Messieurs, ceci nous fait réfléchir et dépasser par nos réflexions le cercle étroit où sont enfermés ces hommes qui ne furent, après tout, que des hommes : réfléchir et nous demander si, à force d'esprit, on ne peut pas être bête; si l'esprit, qui peut aider à tout, est capable à lui seul de rien achever, de rien construire de durable! L'homme, fût-il de génie, qui ne voit pas au delà des limites du bon sens et de la raison, cet homme-là a une vue bornée. Il connaît mal la vie. Ecrivain, il appauvrit l'art. Poète, il dessèche la poésie. Il peut juger parfaitement des choses présentes, immédiates; il peut conserver; il peut concevoir et provoquer de petites réformes. Mais les grands courants de la vie universelle lui échappent, comme les profondeurs obscures de la vie individuelle. Le but de la vie, c'est l'action, disait

Voltaire. Mais non, l'action n'est qu'un moyen, et un moyen sans durable efficacité, quand elle n'est pas nourrie par la méditation et soulevée par le rêve. Dans son activité fiévreuse et certainement admirable, Voltaire ne s'est jamais accordé le loisir de descendre en lui-même, de se taire, d'écouter les murmures de sa conscience et le Dieu invisible en nous. Il ignora les puissances révélatrices du silence et la force inspiratrice de la solitude. Il fut par excellence et admirablement l'homme civil du XVIIIe siècle.

Rousseau aperçut et dépeignit les erreurs et la misère de cet homme civil. C'est ce que Voltaire ne pouvait pas lui pardonner, car il ignorait que Rousseau serait le père et l'inspirateur d'une immense famille d'esprits, qui travailleraient tous, à travers cinq ou six générations, à rajeunir, pour le salut de l'humanité, cet homme civil épuisé, en le désaltérant aux sources vives de la nature.

VII

Le romancier et l'idéal helvétique.

Mesdames et Messieurs.

C'est par les tableaux d'un roman, d'un roman suisse, *Julie ou la Nouvelle Héloïse*, que le sévère censeur des lettres et des arts a prétendu réformer les mœurs de son temps, et qu'il a réellement gagné à lui tous les cœurs avides d'émotion, qu'il a découvert à la poésie des sources inconnues, qu'il a donné à la littérature une province ignorée et des thèmes nouveaux, et qu'il a préparé, enfin, par une création de génie, le splendide épanouissement du roman au XIX[e] siècle.

Dans aucune de ses œuvres, Rousseau n'a été plus complètement, plus pleinement lui-même que dans la *Nouvelle Héloïse*. Il y a peint l'idéal de son être et le rêve de sa vie. Julie, Claire et Saint-Preux, nés de sa fantaisie et de ses désirs, épuisent

toutes les ressources de sa tendresse et de sa passion. On rencontre aux pages de cette épopée provinciale, l'idylle, le drame, la satire aussi. On y entend le sophiste, l'orateur protestant, le pédagogue, le conteur naïf des travaux champêtres, le plébéien éloquent, le moraliste sentimental, le descripteur de l'Alpe et des adorables paysages du Léman. Avec le poète, s'y associent le champion de la nature et de l'égalité, l'individualiste et le républicain. Un souffle puissant soulève ce vaste livre et le dresse comme l'image de la vérité et du bonheur en face d'une société fatiguée d'elle-même, inquiète du lendemain et tourmentée du pressant besoin de se régénérer.

Un siècle et demi nous sépare de la *Nouvelle Héloïse,* pendant lequel la littérature romantique, dont il fut le premier modèle et l'initiateur, nous a blasés sur la discussion des problèmes du cœur, sur la description des paysages et la peinture des scènes rustiques. Mais, quand elle parut, en février 1761, elle ouvrit soudain des sources vives où s'abreuvèrent les poitrines desséchées; elle découvrit des horizons de beauté et de joie, qui émerveillèrent les regards étonnés.

Il semblait vraiment que la littérature eût perdu à tout jamais le secret des sentiments nobles et des émotions neuves. On écrivait sans doute force romans, vers le milieu du XVIIIe siècle,

sans parler de l'abbé Prévost et des traductions de « l'immortel Richardson. » On vantait les voluptés du cœur, les chimères délicieuses de la mélancolie, les paysages tragiques, le charme des amours tristes, l'irrésistible attrait d'une amante en larmes, mais on n'y croyait pas. C'était, sinon un jeu de l'esprit, au moins une mode bourgeoise, une convention, que raillaient les esprits forts. La galanterie sèche et le libertinage régnaient encore dans les propos des salons, comme dans les ouvrages des auteurs les plus admirés. Toute la philosophie de l'amour se réduisait à une casuistique stérile, ou aux déguisements d'un sensualisme brutal et méprisant. Rien n'était plus étranger que le sentiment vrai à toute cette littérature larmoyante ou érotique. Et voici qu'un homme au cœur ardent, à l'imagination ravissante et à la parole entraînante, ramasse dans un recueil de « lettres de deux amants habitants d'une petite ville au pied des Alpes, » toutes ses expériences, tous ses rêves de l'amour et de l'amitié; les souvenirs encore frémissants d'une passion malheureuse; ses souvenirs de provincial arrivant à Paris et choqué des mensonges de la vie mondaine; ses colères de fils du peuple contre les préjugés de classe; ses enthousiasmes et ses contemplations devant les eaux, les rives et les montagnes, dont les lignes et les couleurs avaient en-

chanté ses yeux aux heures vagabondes de la jeunesse, et réchauffé son cœur après la première gloire et les premières luttes de l'écrivain...

Une jeune fille, Julie d'Etange, vaincue par l'amour, s'est donnée à son précepteur, qui est tendre, ardent et soumis. Mais Saint-Preux est roturier, et le père, inexorable dans son préjugé nobiliaire, force sa fille à épouser un homme de condition, de vingt ans plus âgé qu'elle, M. de Wolmar. L'amant, désespéré, part à travers le monde. Mais le mari, philosophe et généreux, le rappelle, lui ouvre sa maison, lui offre son amitié. Après une séparation de six années, les amants se retrouvent donc; ils vivent de la même vie, sous le même toit, au milieu des travaux et des plaisirs de la campagne. Un haut idéal de fidélité conjugale assure la volonté de l'ancienne amante, qui est devenue une épouse et une mère parfaites, une ménagère modèle. Elle essaye, sans y réussir, d'unir Saint-Preux avec son amie Claire d'Orbe, devenue veuve. Cependant, au cœur de Julie et de Saint-Preux, la passion n'est pas éteinte. Seule la haine du mensonge a pu la contraindre. Des épisodes troublants la ravivent. La beauté, la confidence caressante des choses semblent s'en faire complices. Ils y succomberaient sans doute, si la mort ne survenait, qui consacre la vertu héroïque et la confiance religieuse de Julie, sans détruire

son amour. Avant d'expirer, elle recommande à Saint-Preux son mari et ses enfants.

Dans cette simple action romanesque, Rousseau avait réuni et confondu les femmes et les jeunes filles qu'il avait aimées ou dont il avait souhaité être aimé, en créant, pour les rappeler toutes, les deux figures de Julie et de Claire : l'une blonde, douce et faible; l'autre brune, vive et sage. Saint-Preux, c'est Rousseau lui-même, « non pas tout à fait ce que j'ai été, mais ce que j'aurais voulu être, » comme il l'avoue plus tard. Il y a de Mme d'Houdetot encore dans Julie, et même dans Claire. Il y a surtout, dans l'une et l'autre, de Mme de Warens. Vevey, Clarens, n'est-ce pas le pays natal de la pauvre « maman ? » Ce compromis d'amour et d'amitié amoureuse entre Julie, Saint-Preux et Wolmar, ce vertueux « ménage à trois, » n'est-ce pas la société chimérique que Rousseau avait rêvée entre Mme d'Houdetot, Saint-Lambert et lui-même ? Et ces tableaux si animés et vrais de la vendange et des rustiques veillées d'hiver, n'est-ce pas l'évocation des souvenirs des Charmettes et l'écho des récits de Mme de Warens ?

Ainsi la *Nouvelle Héloïse* ne ressemblait à rien de ce que l'on connaissait. Ce n'était plus de la littérature, du roman sentimental ou pittoresque, de l'imitation anglaise. C'était une révélation de

joies, de peines, de passions, d'aventures et de paysages réels; c'était une confession et des récits authentiques; c'était la vie vraie, attestée par celui-là même qui l'avait vécue, faisant irruption au milieu des inventions des auteurs, des ironies, des artifices, des corruptions savantes. « Il y eut comme une brusque secousse de l'opinion, une soudaine émotion qui rapprochait les conditions et les provinces. Les libraires ne pouvaient suffire aux demandes de toutes les classes. On louait l'ouvrage à tant par jour ou par heure. Quand il parut, on exigeait douze sous par volume, en n'accordant que soixante minutes pour le lire. » Les éditions et contrefaçons se succèdent. On en compte plus de cinquante au XVIIIe siècle, dont la première fut tirée à quatre mille exemplaires.

L'auteur des deux *Discours* et de la *Lettre à D'Alembert* avait rempli de son nom les conversations des salons, les discussions des académies, les feuilles, les gazettes : mais cette fois, plus loin et plus bas que cette région où se rencontrent les esprits raffinés, curieux de philosophie ou de poésie dramatique, au delà des cercles où Paris donne le ton, l'histoire de Julie et de Saint-Preux conquiert à Rousseau une multitude d'admirateurs reconnaissants et enthousiastes.

L'éternel prestige de la passion a opéré. La grande popularité, celle qui est faite de sympathie

et de larmes, naît pour Rousseau. On veut que ses héros aient réellement existé. On veut, en souffrant, en aimant de leur amour, l'approcher lui-même et participer à sa confidence. Des centaines de correspondants lui décrivent leurs transports, leur ravissement, leurs extases. Ils racontent leur conversion, ils se proclament les disciples du réformateur, les sectateurs de la vertu.

On peut sourire des témoignages parfois extravagants de cette sensibilité, on peut se défier des enthousiasmes trop prompts et surtout de ces conversions où s'abandonnent l'imagination et le sentiment, tandis que la volonté demeure tout entière dans l'égoïsme. Qui sait pourtant quels germes ont été jetés par la parole ardente et chaude de Rousseau, dans le sillon de tant de cœurs entr'ouverts ? Il défendait la sincérité dans l'amour, la sincérité dans les engagements du mariage, la félicité dans l'ordre familial, dans la paix domestique, dans la bienfaisance, dans la sollicitude des maîtres pour les serviteurs, dans l'égalité morale, dans le travail partagé et le service réciproque, dans le respect des devoirs, dans l'économie et la sauvegarde des forces, dans la libre jouissance des beautés et des dons de la nature, dans l'intime communion des êtres et des choses. De quel droit refuser au sentiment le privilège de redresser, d'orienter la bonne volonté, et surtout d'attacher la réflexion

à de grandes, de fortes idées ? L'esprit souffle où il veut, toutes les formes de la vie appartiennent à l'art. Le roman de Rousseau renouvela le roman français. Il le rendit capable de porter les plus graves préoccupations, et de s'égaler non seulement à la splendeur inépuisable du monde physique, sous tous les cieux, mais encore à l'infinie richesse de l'âme humaine, dans toutes les régions de la société.



La *Lettre à D'Alembert* avait présenté le tableau idéal d'une petite nation, d'une cité. La *Nouvelle Héloïse* peignit l'idéal d'une famille, d'une maison où se nouent tous les attachements du cœur, amour, amitié, tendresse, reconnaissance, dans le cadre d'une contrée agricole et alpestre. La vérité de ces peintures est plutôt dans l'harmonie des sentiments et du milieu que dans la réalité des caractères. Vous vous souvenez, Mesdames et Messieurs, de quelle exaltation d'imagination et de rêverie sont nés les principaux personnages de la *Nouvelle Héloïse*. Ce sont des êtres extraordinaires, d'abord des fantômes d'amour, puis, quand le délire de Rousseau se fût apaisé avec le retour de l'hiver et que la réflexion vint régler la fan-

taisie, ces fantômes d'amour étaient devenus de « belles âmes. » Elles étaient appelées à prouver plusieurs vérités importantes : et d'abord celle-ci, que la vertu n'est pas pour une fille d'éviter le scandale en combattant un amour spontané et sincère, mais qu'elle est pour une femme d'éviter le délit, en résistant à l'amant qu'elle aime encore, pour demeurer fidèle au devoir accepté. Puis cette seconde thèse morale, que les dévots et les philosophes peuvent éprouver, s'ils sont sincères, de l'attrait les uns pour les autres; que l'union de Julie et de Wolmar est un exemple fait pour réconcilier ces partis contraires, en montrant à chacun, dans l'autre, le mérite et la vertu dignes de l'estime publique et du respect de tous les mortels. Enfin, quand les cœurs assagis et apaisés de Julie et de Saint-Preux eurent reçu, de l'amour de Jean-Jacques pour Mme d'Houdetot, une secousse nouvelle qui les rouvrit à l'ardeur et à la souffrance, leur correspondance s'inspira d'une troisième thèse, soutenue par un auteur ennemi de l'existence tumultueuse des villes, c'est que les grandes passions naissent et se nourrissent loin du monde. « Toutes les grandes passions se forment dans la solitude; il n'y en a point de semblables dans le monde où nul objet n'a le temps de faire une profonde impression, et où la multitude des goûts énerve la force des sentiments. »

Pour réaliser dans leur conduite ces hautes idées morales et sociales, il faut des natures d'exception. Le philosophe Wolmar, le mari débonnaire et point ridicule, mais solennel et ennuyeux, paraît bien invraisemblable. Milord Edouard, le héros de l'amitié, le type incarné de l'honneur et de la générosité, est un produit de l'anglomanie du siècle, à laquelle Rousseau n'avait point échappé. Claire d'Orbe, si sensée et rieuse, est une confidente un peu bien complaisante, dans la première partie, et dans la seconde, une confidente amoureuse de l'amant. Elle ne se l'avoue pas et ne se prête d'ailleurs pas au vœu de Julie, laquelle essaie de les marier. Ce personnage de second plan, dont le roman pourrait se passer, est en fait le plus vrai de tous, et peut-être le plus attrayant.

Saint-Preux, aimable et aimé, vit surtout par le cœur, par le désir et par les regrets. Nul devoir ne saurait l'obliger, sa volonté est faible. Ses raisons d'agir sont en dehors de lui. Il obéit tantôt à sa passion, tantôt aux prières et aux raisonnements de Julie, tantôt aux directions de lord Edouard ou aux vœux de Wolmar. Son âme est passive. Il jouit de son être, dans la souffrance comme dans le bonheur. Malgré des élans de fierté, il accepte la dépendance, il reçoit de l'argent de Julie. Docile à la fatalité des circonstances, Saint-Preux trouve une défense suffisante dans l'éloquence de ses

plaintes dans ses condamnations de la société. Il s'abandonne à la sympathie des choses, et même il s'y perd volontiers : « O Julie! que c'est un fatal présent du ciel qu'une âme sensible! Celui qui l'a reçu doit s'attendre à n'avoir que peine et douleur sur la terre. Vil jouet de l'air et des saisons, le soleil ou les brouillards, l'air couvert ou serein, régleront sa destinée et il sera content ou triste au gré des vents. » C'est le premier héros de la mélancolie, complaisant à son chagrin, contemplateur des hommes et du monde, voyageur au cœur las, amant désenchanté que hante l'idée du suicide, mais qui survivra pourtant à toutes ses douleurs, pour s'en consoler en les racontant.

Faible et forte à la fois, parée de douceur, de grâce et de toutes les vertus qui peuvent orner la vie domestique, Julie a reçu en don tout ce que Rousseau a pu rêver dans la femme idéale. C'est la pitié qui la perd, une tendresse trop vite émue. Mais elle est incapable de mentir. Cette droiture foncière, cette délicatesse de conscience sauveront l'épouse qui garde au cœur son premier et unique amour. Sans doute, Julie nous paraît trop raisonneuse, sa sincérité disserte et démontre à perte de vue. Elle ne cesse de discourir et de morigéner que pour mourir. Et pourtant, en déroulant devant nous, à travers son roman épistolaire, toute l'histoire d'un cœur, toute une vie de jeune fille

et de femme, Rousseau a subjugué les cœurs de toutes les femmes de son temps, qui suivirent avec une émotion passionnée les combats après la chute, la constance après le serment, les tentations après les victoires, de cet ardent, profond et invincible amour.

« Ce recueil est plein de choses d'une maladresse que le dernier barbouilleur eût évitées. Les déclamations, les répétitions, les contradictions, les éternelles rabâcheries..., » ainsi parle l'interlocuteur de Rousseau dans sa *Préface*. Et Rousseau de dire lui-même : « Mes jeunes gens sont aimables; mais pour les aimer à trente ans, il faut les avoir connus à vingt. Il faut avoir vécu longtemps avec eux pour s'y plaire; et ce n'est qu'après avoir déploré leurs fautes qu'on vient à goûter leurs vertus. Leurs lettres n'intéressent pas tout d'un coup, mais peu à peu elles attachent; on ne peut ni les prendre ni les quitter. La grâce et la félicité n'y sont pas, ni la raison, ni l'esprit, ni l'éloquence; le sentiment y est; il se communique au cœur par degrés, et lui seul à la fin supplée à tout. »

*
*   *

Ces belles âmes et ces cœurs tendres, Rousseau les fait vivre d'une existence réelle, au milieu des mœurs authentiques qu'il a connues et observées, et dans une contrée « où son cœur ne cessait d'errer. » Il n'y avait rien de tel dans la *Clarisse Harlowe* de Richardson. La *Nouvelle Héloïse* oppose la sagesse des champs à la philosophie des salons, et un idéal helvétique à la civilisation de Paris. « Les contes, les romans, les pièces de théâtre, tout tire sur les provinciaux, dit le Rousseau de la *Seconde préface,* tout tourne en dérision la simplicité des mœurs rustiques; tout prêche les manières et les plaisirs du grand monde : c'est une honte de ne pas les connaître, c'est un malheur de ne pas les goûter... Pour donner aux ouvrages d'imagination la seule utilité qu'ils puissent avoir, il faudrait les diriger vers un but opposé à celui que leurs auteurs se proposent; éloigner toutes les choses d'institution; ramener tout à la nature; donner aux hommes l'amour d'une vie égale et simple; les guérir des fantaisies de l'opinion; leur rendre le goût des vrais plaisirs; leur faire aimer la solitude et la paix; les tenir à quelque distance les uns des autres; et au lieu de les exciter à s'entasser dans les villes, les porter à s'étendre également sur le territoire pour le vivifier de toutes parts. Je comprends encore qu'il ne s'agit pas de faire des Daphnis, des Sylvandres, des pas-

teurs d'Arcadie, des bergers du Lignon, d'illustres paysans cultivant leurs champs de leurs propres mains et philosophant sur la nature, ni d'autres pareils êtres romanesques qui ne peuvent exister que dans les livres; mais de montrer aux gens aisés que la vie rustique et l'agriculture ont des plaisirs qu'ils ne savent pas connaître; que ces plaisirs sont moins insipides, moins grossiers qu'ils ne pensent; qu'il y peut régner du goût, du choix, de la délicatesse; qu'un homme qui voudrait se retirer à la campagne avec sa famille, et devenir lui-même son propre fermier, y pourrait couler une vie aussi douce qu'au milieu des amusements des villes; qu'une ménagère des champs peut être une femme charmante, aussi pleine de grâces, et de grâces plus touchantes que toutes les petites maîtresses; qu'enfin les plus doux sentiments du cœur y peuvent animer une société plus agréable que le langage apprêté des cercles, où nos rires mordants et satiriques sont le triste supplément de la gaieté qu'on n'y connaît plus. Est-ce bien cela ? »

Toute l'histoire de Julie et de Saint-Preux est enveloppée, pénétrée, avivée du sentiment qui a accompagné Jean-Jacques de son enfance à sa vieillesse, et qui s'est mêlé à toutes les émotions de son existence, le sentiment spontané, intime, profond de la nature. C'est à lui qu'il a dû ses

joies les plus douces, et comme lui, les êtres qu'il a créés, associent la nature à toutes leurs émotions de joie et de peine. Quand Saint-Preux roule en son esprit des idées funestes, il trouve partout, dans tous les objets, la même horreur qui règne au dedans de lui : « On n'aperçoit plus de verdure, l'herbe est jaune et flétrie, les arbres sont dépouillés, le *séchard* et la froide bise entassent la neige et les glaces; et toute la nature est morte à mes yeux, comme l'espérance au fond de mon cœur. » Mais, lorsque ce même Saint-Preux sent renaître son espoir, tout change autour de lui, s'éclaire et promet le bonheur : « Je trouve la campagne plus riante, la verdure plus fraîche et plus vive, l'air plus pur, le ciel plus serein, le chant des oiseaux semble avoir plus de tendresse et de volupté; le murmure des eaux inspire une langueur plus amoureuse; la vigne en fleur exhale au loin de plus doux parfums, un charme secret embellit tous les objets ou fascine mes sens; on dirait que la terre se pare pour former à ton heureux amant un lit nuptial digne de la beauté qu'il adore et du feu qui le consume! »

Jamais enfin la nature n'est plus caressante et plus aimante qu'à l'heure où l'âme, accablée de désirs et de regrets, ressent à la fois l'ardeur de l'amour, la douleur des renoncements et l'invincible fuite des années qui entraîne tout : « Après

le souper, nous fûmes nous asseoir sur la grève en attendant le moment du départ. Insensiblement, l'eau devint plus calme, et Julie me proposa de partir. Je lui donnai la main pour entrer dans le bateau, et en m'asseyant à côté d'elle, je ne songeai plus à quitter sa main. Nous gardions un profond silence. Le bruit égal et mesuré des rames m'excitait à rêver; le chant assez gai des bécassines, me retraçant les plaisirs d'un autre âge, au lieu de m'égayer m'attristait. Peu à peu je sentis augmenter la mélancolie dont j'étais accablé. Un ciel serein, la fraîcheur de l'air, les doux rayons de la lune, le frémissement argenté dont l'eau brillait autour de nous, le concours des plus agréables sensations, la présence même de cet objet chéri, rien ne put détourner de mon cœur mille réflexions douloureuses.

« Je commençai par me rappeler une promenade semblable faite autrefois avec elle durant le charme de nos premières amours. Tous les sentiments délicieux qui remplissaient alors mon âme s'y retracèrent pour l'affliger; tous les événements de notre jeunesse, nos études, nos entretiens, nos lettres, nos rendez-vous, nos plaisirs :

E tanta fede et si dolce memorie
E si lungo costume!

Ces foules de petits objets qui m'offraient l'image de mon bonheur passé; tout revenait pour

augmenter ma misère présente, prendre place en mon souvenir. C'en est fait, disais-je en moi-même, ces temps, ces temps heureux ne sont plus; ils ont disparu pour jamais. Hélas! ils ne reviendront plus, et nous vivons et nous sommes ensemble et nos cœurs sont toujours unis! »

Ce lac, dont la seule vue jetait Rousseau dans une rêverie délicieuse; Vevey, la grève de Meillerie, et toute cette contrée romande avec ses vignobles, ses châtaigneraies, ses villages et ses vallons, son horizon de forêts, de collines et de montagnes, la *Nouvelle Héloïse* allait les immortaliser. Une nouvelle province est conquise à la poésie et à la littérature. De bonne heure, les gens de lettres, les grandes dames, des couples d'amants ignorés, et plus tard les grands poètes romantiques, ont fait le pèlerinage de Clarens ou de l'île Saint-Pierre, pour « s'enivrer de mélancolie. » C'est encore les traces de Saint-Preux que suivent au XIXe siècle les innombrables citadins fatigués qu'attire « cette terre riche et fertile, ce paysage unique, le plus beau dont l'œil humain fut jamais frappé, ce séjour charmant auquel Saint-Preux n'avait rien trouvé d'égal dans le tour du monde. »

Et c'est Rousseau, enfin, en conduisant son héros, aux heures douloureuses de sa passion, vers les rochers de Meillerie et les hautes vallées du Valais, qui découvrit la montagne et l'alpe aux

générations modernes. Il a grimpé les sentiers rudes, que surplombent d'immenses rochers. Il s'est aventuré dans le brouillard des cascades, ou au bord des abîmes que remplit le fracas d'un torrent éternel. Il a séjourné aux confins des régions habitées, là où le mélange de la nature sauvage et de la nature cultivée montre encore la main des hommes. Il a observé les jeux alternés du soleil et des ombres dans le paysage alpestre. Il a révélé le bienfait physique, la volupté tranquille et la joie forte qui attendent l'homme de la plaine auprès des sommets : « Sur les hautes montagnes où l'air est pur et subtil, on sent plus de facilité dans la respiration, plus de légèreté dans le corps, plus de sérénité dans l'esprit; les plaisirs y sont moins ardents, les passions plus modérées. Les méditations y prennent je ne sais quel caractère grand et sublime, proportionné aux objets qui nous frappent, je ne sais quelle volupté tranquille qui n'a rien d'âcre et de sensuel. Il semble qu'en s'élevant au-dessus du séjour des hommes, on y laisse tous les sentiments bas et terrestres, et qu'à mesure qu'on s'approche des régions éthérées, l'âme contracte quelque chose de leur inaltérable pureté. » Et comme avait fait, trente ans auparavant, le Bernois Haller dans son poème des *Alpes,* le Rousseau de la *Nouvelle Héloïse* associe le montagnard à son enthousiasme

pour la montagne. Il retrouve en lui l'homme au cœur simple et aux mœurs naïves, qui évoque l'image de l'état de nature.

Il y avait, Mesdames et Messieurs, entre la pensée de Rousseau et celle de certains écrivains et certains poètes de la Suisse allemande, comme une harmonie préétablie, une parenté intime. On le voit en ses rencontres et sa correspondance avec de jeunes hommes de Zurich et de Berne, qui vinrent le visiter à Môtiers-Travers. Il aime et il admire les idylles de Gessner. Il est prêt à prendre son bâton et à faire à pied le voyage de Zurich pour « faire un pèlerinage au séjour de la raison, des mœurs et du zèle patriotique, de tout ce qui peut intéresser un ami de l'humanité. » Ce n'est donc pas seulement le patriotisme genevois que Rousseau a nourri de la substance même de son cœur, et fortifié par son loyal et douloureux exemple, mais c'est le sentiment national suisse qui peut, en certaines parties de son œuvre, s'éclairer et se retremper.

Dans ses vers de jeunesse, Rousseau avait invoqué sa « muse helvétique, » et je retrouve dans toutes les descriptions de la vie familiale et patriarcale de la maison des Wolmar, dans ce mélange de l'utile et de l'agréable, dans cette abondance saine et riante, dans l'équilibre des travaux et des plaisirs, dans la juste économie des forces

et des dépenses, dans la concorde et la bienveillance qui unissent maîtres et serviteurs, dans la joie ouverte et chantante des vendanges ou la gaîté franche des veillées; dans le goût pour un jardin champêtre, où les fleurs envahissent à leur gré les gazons, où le ruisseau suit sa pente, où les arbres s'épanouissent librement, où tout est fait pour servir et aider la nature et rien pour la contrarier; dans ces scènes et ces tableaux si simples, si sensés, si allègres, je reconnais l'idéal de la vie suisse. Une émotion sincère, une pensée profonde, une imagination tendre et prestigieuse, un style où tout est lumière, chaleur, sensation vraie, réalisme loyal, font de ces pages d'épopée rustique l'honneur impérissable du pays qui les a inspirées.

Et c'est encore le Rousseau des *Discours* et de la *Lettre sur les spectacles* que nous y retrouvons, puisque le secret de cette beauté si simple et de cette éloquence si franche est dans la conviction que l'homme vaut moins par sa naissance et sa culture que par la droiture de son cœur, par le sentiment de son devoir et par la fierté que lui confère la loi naturelle, dans la subordination consentie, dans la liberté ordonnée et dans l'égalité.

*

* *

Ces éléments pittoresques, et si l'on peut dire l'helvétisme de la *Nouvelle Héloïse,* n'épuisent pas sa nouveauté au milieu de la littérature du XVIIIe siècle. Et même, tout en laissant de côté les parties satiriques où Saint-Preux décrit à Julie les plaisirs des théâtres et la vie littéraire de Paris; et les discussions ou les dissertations interminables, captivantes pour les contemporains, mais bien lassantes pour nous, sur l'art des jardins, sur la musique italienne et la musique française, sur le duel ou le suicide, sur la philanthropie ou l'éducation des enfants; en laissant tout cela de côté, je n'ai pas abordé encore les éléments les plus originaux de notre roman : la peinture de l'amour et le tableau des émotions religieuses de Julie.

Depuis cent cinquante ans, on ne cherchait dans les romans, au milieu de mœurs et de personnages purement conventionnels, que les agréments et les passions de la vie mondaine ou bien des aventures extravagantes. Entre les mains de Rousseau, le roman allait hériter des grandes questions morales jusque là réservées soit à l'éloquence de la chaire, soit à la tragédie : devoir conjugal, honneur, amour et sacrifice, héroïsme de la conscience, conversion religieuse.

D'un bout à l'autre, la *Nouvelle Héloïse* est une confession : dans la première partie, confession

des troubles, des joies et des sophismes de la passion; dans la deuxième partie, confession d'une âme qui s'exalte dans le sacrifice et qui s'abandonne enfin à Dieu. Poésie de la nature, poésie de la passion, poésie de la religion; Mme de Stael, Chateaubriand, Lamartine, Alfred de Vigny, Georges Sand descendent de la *Nouvelle Héloïse.* Exotique par le cadre de nature et par ses mœurs bourgeoises et rurales, le roman de Rousseau devenait tout à fait paradoxal par sa conclusion : il finit dans la dévotion! Au milieu de l'incrédulité systématique ou frivole du siècle, Rousseau fait de son héroïne, non une dévote, mais une âme renouvelée par l'humilité, par le sentiment de sa faiblesse et de la bonté divine, par la conversion chrétienne!

Le roman va plus loin que l'intention, proclamée par les *Confessions,* de rapprocher les parties adverses : « Julie dévote est une leçon pour les philosophes, et Wolmar athée en est une pour les intolérants. » Non seulement Julie est convertie, mais on peut prévoir que l'athée lui-même, Wolmar, se tournera vers la foi. Julie, mourante, confie son mari à Saint-Preux : « Soyez chrétien pour l'engager à l'être. Le succès est plus près que vous ne le pensez... Dieu est juste, ma confiance ne me trompera pas. »

Deux épisodes fort beaux, en dépit des lon-

gueurs et de la manie prêcheuse de Julie, marquent les deux termes de son évolution morale.

Le premier, c'est la cérémonie du mariage, où Julie croit entendre, à travers les paroles de la liturgie, la voix même de Dieu. La seule idée du parjure l'eût alors fait frémir : « La pureté, la dignité, la sainteté du mariage, si vivement exposés dans les paroles de l'Ecriture, ses chastes et sublimes devoirs, si importants au bonheur, à l'ordre, à la paix, à la durée du genre humain, si doux à remplir pour eux-mêmes; tout cela me fit une telle impression que je crus sentir intérieurement une révolution subite. Une puissance inconnue sembla corriger tout à coup le désordre de mes affections et les rétablir selon la loi du devoir et de la nature. L'œil éternel qui voit tout, disais-je en moi-même, lit maintenant au fond de mon cœur; il compare ma volonté cachée à la réponse de ma bouche. Le ciel et la terre sont témoins de l'engagement sacré que je prends; ils le seront encore de ma fidélité à l'observer. Quel droit peut respecter parmi les hommes quiconque ose violer le premier de tous ? »

Pendant l'heure de recueillement qui suit la bénédiction nuptiale, Julie reconnaît dans la voix secrète qui ne cessa de murmurer au fond de son cœur, celle même de « l'auteur de toute vérité. » Elle croit se sentir renaître, elle croit recommen-

cer une autre vie. Alors une prière monte de ses lèvres, qui traduit la ferme et libre soumission de sa volonté. « Je veux le bien que tu veux, et dont toi seul es la source... je veux tout ce qui se rapporte à l'ordre de la nature, que tu as établi, et aux règles de la raison que je tiens de toi... Je remets mon cœur en ta garde et mes désirs en ta main... »

Julie, mariée, rentre dans la pratique du culte et de la prière. Et elle en conçoit d'abord une sorte d'orgueil, une assurance de soi, qui sont assez protestants. Mais cette assurance ne dure pas. Wolmar a voulu rappeler Saint-Preux. Wolmar, philosophe, tient que l'amour est un bon sentiment, vertueux par essence, et qui peut devenir, dans la confiance et la liberté, une vertu. Le mari prétend transformer l'amour de sa femme pour celui qu'il a ramené auprès d'elle, en amitié. Est-ce que cette sagesse humaine, cette morale naturelle que représente Wolmar ne pourrait suffire à corriger les passions et produire la vertu ? Julie d'abord s'y est laissé prendre : « Mon cœur est pur, ma conscience est tranquille, je ne sens ni trouble, ni crainte... » Mais bientôt le scrupule, même l'inquiétude, ébranlent sa sérénité : « Qui me répondra que ma confiance n'est pas encore une illusion du vice ? Et braver des périls où l'on a succombé, n'est-ce pas vouloir succomber en-

core ? » Voilà la voix de la conscience qui s'élève au milieu de l'action romanesque, en un siècle qui l'ignorait! Et le drame moral devient alors très humain. Après les déclamations pour ou contre l'athéisme, et la comparaison souvent reprise du catholicisme et du protestantisme, le roman nous ramène au vrai de la lutte et de la souffrance.

L'intervention hardie et nouvelle, en plein roman de passion, d'une conversion religieuse, sera-t-elle efficace et définitive ? Est-ce que, dès le premier grand roman romantique, la religion surmontera la passion, comme dans *Polyeucte ?* Et quelle est cette religion ? Selon la doctrine des Eglises, l'homme religieux n'atteint la foi véritable et ses droits au bonheur que par une série de luttes, de crises, de dépouillements successifs. Mais la religion de Rousseau naît et se déploie dans la liberté de l'âme, dans un élan spontané, dans une exaltation de soi, une expansion de l'individu au delà du monde visible, jusqu'à la communion directe avec le Dieu sage et bon. Quand Julie, sur son lit de mort, professera sa foi, elle exprimera la pensée profonde de Rousseau, comme elle annoncera celle du Vicaire savoyard : « Ce qu'il m'était impossible de croire, je n'ai pu dire que je le croyais, et j'ai toujours cru ce que je disais croire. C'était sur ce point tout ce qui dé-

pendait de moi. Si Dieu n'a pas éclairé ma raison au delà, il est clément et juste : pourrait-il me demander compte d'un don qu'il ne m'a pas fait ? » C'est l'écho des paroles mêmes de Rousseau à un pasteur de Genève : « J'ai donc laissé là la raison et j'ai consulté la nature, c'est-à-dire le sentiment intérieur qui dirige ma croyance indépendamment de ma raison... Mon ami, je crois en Dieu, et Dieu ne serait pas juste, si mon âme n'était immortelle. Voilà, ce me semble, ce que la religion a d'essentiel et d'utile; laissons le reste aux disputeurs.»

Julie rend enfin un hommage magnifique à la religion protestante, à laquelle Rousseau s'était solennellement rattaché dans son âge mûr : « Elle vanta l'avantage d'avoir été élevée dans une religion raisonnable et sainte, qui, loin d'abrutir l'homme, l'ennoblit et l'élève; qui, ne favorisant ni l'impiété, ni le fanatisme, permet d'être sage et de croire, d'être humain et pieux à la fois. » Sentiment intérieur, adoration personnelle, conscience qui parle clair, besoin impérieux de vérité et de sincérité, haine de l'adultère et du mensonge, cette religion de Julie, que Rousseau puisa dans l'Evangile, qu'il proposa à son siècle et à laquelle il s'efforça d'accorder toujours plus strictement ses sentiments et sa conduite, a-t-elle rendu à l'héroïne romanesque, la sécurité, la force et la joie ?

Nous revenons au roman, à l'expérience de l'amante mariée. Que nous importe, après tout, si Rousseau, obéissant aux leçons mêmes de la vie et sous la pression de la réalité, faillit à la thèse qu'il avait voulu démontrer ? Que nous importe si le romancier a contredit le philosophe! Après les années paisibles où son cœur dormait, le retour de Saint-Preux obligeait Julie à éprouver la solidité de la morale naturelle et l'efficacité de sa piété sentimentale. Nous avons vu l'inquiétude s'insinuer peu à peu dans son apparente satisfaction. La surface de son âme, jusque là tranquille, est secrètement agitée. On dirait qu'une source chaude s'est ouverte dans ses profondeurs, qui monte lentement, entraînant avec elle le limon des désirs oubliés et troublant la sérénité des jours. Julie pressent le danger. Trop confiante en sa bonne volonté, le devoir lui apparaît maintenant plus malaisé qu'elle n'avait cru. Après l'admirable scène de la Meillerie, elle redoute les tentations prochaines. La femme a vaincu l'amante, sans doute, mais elle sent sa fragilité.

Inconséquence superbe de l'artiste qui s'affranchit de la contrainte intellectuelle qu'il s'était à lui-même imposée! Sincérité du poète et de l'homme, qui se dérobe aux calculs du doctrinaire! Ainsi, ce bonheur ordonné et sage que Rousseau avait fait à Mme de Wolmar : mari respectable,

enfants à élever, activité domestique, vie douce, pleine et régulière, tout cela ne lui suffit plus! Ce qu'elle regrette, ce sont les joies et les douleurs de la passion. « Souvenirs amers et délicieux, s'était écrié l'amant de Mme d'Houdetot, laisserez-vous jamais mes sens et mon cœur en paix ? » Où donc, à cette heure où l'orage s'annonce, où le naufrage menace, où donc trouver la vraie force, celle qui fait vaincre pour toujours ?...

C'est ici que Rousseau fait mourir Julie, accablée du sentiment religieux de son insuffisance, et tristement complaisante à l'appel de sa passion : « Oh! j'eus beau vouloir étouffer le premier sentiment qui m'a fait vivre, il s'est concentré dans mon cœur. Il s'y réveille au moment qu'il n'est plus à craindre. Il me soutient quand mes forces m'abandonnent, il me ranime quand je meurs... J'ai fait ce que j'ai dû faire, la vertu me reste sans tache et l'amour m'est resté sans remords. J'ose m'honorer du passé, mais qui m'eût pu répondre de l'avenir ? Un jour de plus, peut-être, et j'étais coupable! »

A l'heure suprême où elle écarte tout intermédiaire entre elle et Dieu, Julie voit clair en elle-même. C'est sa force dans sa faiblesse; elle écoute son cœur et sa conscience qui parlent. Là est le secret de la personnalité, même humiliée.

Elle reconnaît que le but de la vie, c'est de servir la volonté de Celui qui nous a amenés à la vie, nous et l'univers entier. Telle est la nature véritable de l'homme, tel est le devoir, comme le besoin profond de l'homme naturel. Tel est le sens du dernier conseil de Julie à Saint-Preux : « Soyez chrétien ! »

Le spectacle du monde physique peut enchanter nos yeux et bercer notre mélancolie, mais au milieu de cet écoulement perpétuel de formes et de couleurs, n'y a-t-il pas quelque chose qui demeure ? Rousseau n'a jamais douté de la réalité de son moi, de sa durée, de sa valeur indestructible. Mais encore, sur quoi repose, ou plutôt en quoi consiste cette réalité morale ? Est-ce seulement dans la succession des sentiments qu'il a éprouvés ? est-ce dans les élans de son cœur vers le beau moral, qu'il aime et que Dieu lui révéla ? Non, elle consiste, cette réalité indestructible, dans une conscience que toutes les épreuves et toutes les joies ont lentement dégagée des fausses opinions du monde, pour la redresser pure, claire, inébranlable, au-dessus des plaines désolées du passé et des incertitudes de l'avenir. Julie est bien la création de Rousseau, la fille de son âme. A l'heure où elle mêle un dernier aveu à son dernier soupir, sa conscience enveloppe sa mort d'une lumière qui doit éclairer le chemin des vivants.

*

* *

En remettant l'amour vrai en honneur, en rendant à la nature ses droits, Rousseau a mêlé au sentiment de ses héros certaines idées morales dont la fortune fut très grande dans l'évolution de la littérature, et la portée très profonde dans l'évolution des mœurs.

Voici le paradoxe que développe toute la première partie du roman : l'amour inspire la vertu, il fait de celui qui l'éprouve un être supérieur, exceptionnel. « L'amour véritable est un feu dévorant qui porte son ardeur dans les autres sentiments, et les anime d'une vigueur nouvelle. » C'est que l'amour est un bien en soi; il est « la route de la vertu. » Une fois qu'on en a senti le noble enthousiasme, on doit se proposer de le « rectifier, » non de l'affaiblir ni d'y renoncer, ce qui serait un suicide moral. Si l'amour éteint jette l'âme dans l'épuisement, l'amour subjugué lui donne, avec la constance de sa victoire, « une élévation nouvelle et un attrait plus vif pour tout ce qui est grand et beau. »

Quand Julie songe aux entraînements de ce sentiment, « le plus pur et le plus doux de la

nature, » elle s'exalte à la pensée qu'il est le privilège des êtres supérieurs. « N'a-t-il pas une fin bonne et louable ? Ne dédaigne-t-il pas les âmes faibles et rampantes ? N'anime-t-il pas les âmes grandes et fortes ? Ne double-t-il pas leur être ? Ne les élève-t-il pas au-dessus d'elles-mêmes ? » Aussi pense-t-elle qu'il suffit, pour épurer l'amour, de l'affranchir des sens. Une fois mariée à Wolmar, elle a dit à Saint-Preux : « Soyez l'amant de mon âme. » Mais nous savons à quels périls elle fut enfin exposée. Julie et Saint-Preux se croient vertueux parce que l'amour remplit leur cœur, échauffe leur sentiment et excite leur cerveau. Cette exaltation de l'amour devait faire naître, un demi-siècle plus tard, les idées les plus subversives. Elle avait mis à la mode les « belles âmes » et les « cœurs tendres. » On en viendra à croire que la passion se justifiait par son ardeur même, qu'il y avait dans ses entraînements et ses désordres une sincérité supérieure, qui dispensait les amants de tout devoir. Saint-Preux écrivait à sa maîtresse : « N'as-tu pas contracté le plus saint des engagements ? Que manque-t-il au nœud qui nous joint qu'une déclaration publique ? » Tous deux croient que l'amour doit se soumettre, non pas à l'autorité paternelle, mais « à la seule autorisation du père commun qui commande aux cœurs de s'unir. » Et Saint-Preux déclare au baron

d'Etange : « Mes droits sont plus sacrés que les vôtres; et quand vous osez vous réclamer de la nature, c'est vous qui bravez ses lois. »

Voilà l'origine de ce thème exploité par les romans de Georges Sand et les drames d'Alexandre Dumas père, que la passion a des droits supérieurs aux morales bourgeoises, aux traditions et aux lois; que la passion délie les amants de toutes les obligations imposées par la société.

De l'exaltation de l'amour, regardé comme une vertu privilégiée et une sorte de perfection morale à laquelle n'atteignent que des êtres élus, cet autre paradoxe romantique est né, qui voudrait que l'amour rachetât toutes les fautes, relevât les âmes les plus abaissées, ennoblît les conditions les plus avilies. La faute de Julie est rachetée par la sincérité de son amour, ou plutôt par l'ardeur de sa passion. Un amour pur relèvera la courtisane Marion De Lorme; Lucrèce Borgia sera purifiée par un élan de tendresse maternelle, et l'oraison funèbre de la Dame aux Camélias tiendra dans un mot : « Dors en paix, Marguerite, il te sera beaucoup pardonné parce que tu as beaucoup aimé. »

En idéalisant sa propre vie dans l'histoire de Julie, Rousseau laisse croire que le repentir de la faute a plus de prix que la vertu même. C'est ainsi que le Rousseau des *Confessions,* à cause de

son repentir et de ses aveux, a fini par se croire meilleur et supérieur aux autres hommes. Il semble, enfin, et c'est là qu'éclate l'erreur de cette morale, que la meilleure route vers le bien serait de commencer par le mal. Sophisme suprême, qui permet à la passion de se satisfaire et de s'éteindre, sans souci de la règle du bien. « Transaction sentimentale, » a-t-on dit, que Rousseau n'a point clairement envisagée, mais que ses descendants dégageront un jour et qui s'étale dans l'éloquence d'un René et le lyrisme d'un Manfred !

*

*   *

Et pourtant, si nous devons découvrir dans la *Nouvelle Héloïse* les premiers germes de l'anarchisme romantique, nous devons aussi rappeler que Julie et Saint-Preux ont paru aux contemporains comme des héros d'une tendresse pure et délicate, et qu'ils furent réellement, pour beaucoup d'entre eux, un modèle de renoncement, de retour à l'ordre. Tellement les peintures de l'amour, avant celles de Rousseau, étaient licencieuses ou brutales.

Il mêla les sens à l'âme, sans doute; il jeta

dans la poitrine de Julie l'ardeur du désir, et dans le sang de Saint-Preux la sensualité la plus chaude. Mais il mêla aussi l'âme aux sens. Il établit une conformité secrète entre le caractère, l'humeur et l'âge de ses amants. Leurs âmes s'accordent, elles « se touchent par tous les points, et sentent la même cohérence... Viens, dit Saint-Preux, viens dans les bras de ton ami, réunir les deux moitiés de notre être! » Ces amours parurent pures parce qu'elles n'étaient pas libertines. On rencontre des détails scabreux, des scènes hardies dans le roman, mais qui n'en sont pas l'objet. La sensualité parfois brûlante de certaines pages vaut mieux par sa sincérité et sa franchise, que la froide dépravation des conteurs érotiques.

Réellement, ces héros d'amour aimaient. Personne avant Rousseau n'avait peint avec autant d'énergie, « ces puissants élancements de deux cœurs l'un vers l'autre. » Quelle ardeur de passion chez Saint-Preux, qui adore plus que jamais Julie après sept ans de séparation! Ce n'est plus l'amour caprice, la liaison galante. C'est le sentiment intense, profond, tragique, qui bouleverse celui qui aime, et qui transforme tout autour de lui. La passion véritable, oubliée depuis la Phèdre de Racine et l'Alceste de Molière, ignorée ou dédaignée, jaillissait, s'épanchait, débordait : « Mon

âme aliénée est toute en toi... Nos âmes, épuisées d'amour et de peine, se fondent et coulent comme de l'eau. » Ainsi, le poète de la *Nouvelle Héloïse,* rendait la vie aux cœurs anémiés, dans les palpitations de la vraie joie et de la vraie douleur.

Car il est enfin, cet inventeur de l'amour, le peintre incomparable de la mélancolie. Après la volupté, ses amants cherchent dans l'amour l'amertume qui le suit. Ils se complaisent au sentiment de l'irréparable dans la faute. Ils cultivent en eux, avant les plus grands lyriques du XIXe siècle, le souvenir amer et délicieux d'un bonheur qui n'est plus. « O tristesse enchanteresse, ô langueur d'une âme attendrie! Combien vous surpassez les turbulents plaisirs, et la gaîté folâtre, et la joie emportée, et les transports qu'une ardeur sans mesure offre aux désirs effrénés des amants! »

Vous reconnaissez maintenant, Mesdames et Messieurs, dans l'amant que Rousseau avait créé à son image, la première de ces âmes désolées au milieu de la société, étrangères parmi les hommes, trop averties de l'éternelle fuite du temps et des amours humaines, héros du mal de vivre, dont la plainte éloquente et musicale remplit les échos d'un demi-siècle de littérature européenne. On dirait que les erreurs mêmes du moraliste devaient faire la fortune de la poésie.

*
* *

Et maintenant, si, avant de quitter la *Nouvelle Héloïse,* nous la considérons d'un seul coup d'œil, dans sa complexité, dans sa richesse et sa vaste architecture, nous reconnaîtrons que Rousseau a montré que le roman est capable de porter des idées sérieuses, une conception générale de l'homme et de la vie, le souci des plus graves problèmes, et même des principes de réforme sociale et morale. Si nous essayons, d'autre part, d'embrasser d'un regard l'énorme développement du genre romanesque au XIXe siècle, dans cette société démocratique où, peu à peu, toutes les classes, tous les sujets entrent dans la littérature, et où la littérature, en retour, devient la chose de tout le monde, nous apercevons entre tant d'œuvres dissemblables, de Chateaubriand à Flaubert, à Zola, Maupassant, Loti ou Bourget, certains traits essentiels communs qui les font tous remonter à une commune origine.

L'objet principal de tous ces romans lyriques, ou d'observation, ou d'analyse, c'est l'amour. Non pas l'amour héroïque, chevaleresque, pastoral ou galant de l'ancienne littérature, mais l'amour sé-

rieux, tragique ou fatal, fortement mêlé de sensualité, doué d'une puissance dévastatrice qu'avait seule évoquée dans le passé la légende de Tristan et Iseult. Cette idée de l'amour-passion, force supérieure, sentiment ravissant et douloureux qui saisissent l'être tout entier, c'est Rousseau qui l'a illustrée le premier, dans la *Nouvelle Héloïse.*

Le second caractère commun à tout le roman du XIXe siècle, c'est l'importance accordée au milieu, au cadre pittoresque et matériel où se déroulent des conflits moraux. Le paysage, les objets familiers sont devenus des éléments nécessaires de toute action romanesque. Saint-Preux avait le premier associé la nature à ses émotions, et recherché la complicité ou l'apaisement des choses. Ainsi la *Nouvelle Héloïse* a-t-elle découvert cette source inépuisable d'émotion et de beauté!

Enfin, à l'inverse des récits de fantaisie, des amusants et brillants spectacles de bravoure et de galanterie du roman du XVIIe siècle, le roman moderne est pessimiste. Il offre une représentation de la vie dans toutes les classes, sous tous les climats, qui est inquiète et mélancolique. Les causes de ce pessimisme se renouvellent, se modifient au cours du siècle : mais ses effets demeurent, qui sont la conception douloureuse de l'amour, le dégoût de la vie, la haine ou le mépris

de l'institution sociale. Romantique, naturaliste, archéologique, exotique ou psychologique, tout ce roman est triste et conclut à la vanité de l'action.

C'est la *Nouvelle Héloïse* qui avait peint la première la souffrance des êtres supérieurs; la nostalgie d'une existence où le cœur serait libre, la volonté sans contrainte, et d'une fraternité d'hommes égaux et sans ambition; la lassitude des conventions et des dépendances sociales; les enchantements du rêve et la volupté de la mélancolie; enfin l'éternel exil et l'éternel désir de celui qui n'aime la vie que pour jouir de son cœur. C'est ainsi que l'âme de Jean-Jacques, par les inspirations des poètes et par les créations des romanciers, s'est répandue, à travers le siècle, dans toutes les âmes!

VIII

Le réformateur de l'éducation.

Mesdames et Messieurs,

Les quatre années que Rousseau passa à Montmorency, dans la maisonnette de Mont-Louis d'abord, ensuite dans un pavillon dépendant du château du maréchal de Luxembourg, furent des années paisibles, heureuses et magnifiquement fécondes.

Aux amitiés dont la perte lui avait fait quitter l'Hermitage, d'autres amitiés succèdent, que Rousseau conquiert sans effort, qui lui furent précieuses et longtemps fidèles : le prince de Conti, le maréchal et la maréchale de Luxembourg, M. de Malesherbes, Mme de Verdelin, Mme de la Tour-Franqueville. On lui témoignait toute sorte d'égards, on le choyait. Et lui, flatté et heureux, très inégal d'humeur, tantôt cédait à sa manie

grondeuse et farouche, tantôt trouvait son plaisir au commerce de ces grands personnages.

L'après-midi, il allait se promener avec M. le maréchal; le matin, il faisait sa cour à Mme la maréchale. Il lui lisait des fragments de la *Nouvelle Héloïse.* Il lui en préparait un bel exemplaire manuscrit, orné des dessins originaux de Gravelot. Après la *Julie,* ce fut l'*Emile* dont il fit des lectures à la maréchale et à son mari. Et l'on sait que tandis que s'imprimaient en Hollande le *Contrat social* et l'*Emile,* Mme de Luxembourg et M. de Malesherbes, pris d'un zèle singulier et bien indiscret, en tout cas dangereux pour leur ami, s'avisèrent de faire imprimer, à Paris même, une édition de l'*Emile,* avec cette *Profession de foi du Vicaire savoyard* qui devait causer à son auteur de si cruelles tribulations.

Tout est contraste et antithèse dans ce séjour de Rousseau à Montmorency. Il commence en idylle, dans cette effervescence de cœur d'où jaillit la *Lettre sur les spectacles*; il continue par une existence partagée entre les dîners au château, où l'on refusait aux grands seigneurs, pour la réserver à Jean-Jacques, la place d'honneur à côté de la maréchale, et les soupers chez le bonhomme Pilleu, un maçon dont la fille avait fait amitié avec Thérèse.

Avec le duc de Luxembourg, Rousseau se lais-

sait aller à des transports d'attendrissement : « Ah! monsieur le maréchal, lui dit-il un jour en l'embrassant, je haïssais les grands avant de vous connaître, et je les hais davantage encore depuis que vous me faites sentir combien il leur serait aisé de se faire adorer. » Quand le prince de Conti, lui rendant visite dans son petit donjon de Mont-Louis, l'invita à faire sa partie d'échecs, Rousseau gagna les deux parties sans faire semblant de voir les signes et les grimaces des courtisans. Après quoi il dit au prince, d'un ton respectueux, mais grave : « Monseigneur! j'honore trop Votre Altesse sérénissime pour ne la pas gagner toujours aux échecs. » « Et le prince, ajoute Jean-Jacques, dut être heureux, au lieu d'adulations banales, de se voir traiter en homme. » Dans le même temps, Rousseau achevait le livre qui devait proclamer la souveraineté du peuple et préparer l'abolition de l'ancien régime.

Antithèse aussi entre une sécurité qui lui semblait à jamais assurée par de si hautes protections, et la fuite précipitée du 8 juin 1762, pour échapper au décret de prise de corps rendu par le Parlement de Paris. Antithèse encore, entre le personnage que Rousseau faisait trop souvent, maladroit et ombrageux, sans tact ni délicatesse, toujours prêt à croire les commérages de sa niaise de gouvernante, et la puissance, la hardiesse de

son génie qui, douze mois après la *Nouvelle Héloïse,* allait donner au monde le *Contrat social* et l'*Emile*! Antithèse enfin, entre ce réformateur de l'éducation des individus et des peuples, et l'homme oublieux de ses premiers devoirs, traître à sa paternité, tourmenté de remords, pressé de les avouer publiquement, qui acceptera, pour expier sa faute, pour purifier par la souffrance un cœur orgueilleux trop tard ouvert aux leçons de la conscience, des persécutions, la sombre mélancolie et un perpétuel exil!

L'âme de Rousseau, du joyeux vagabond des routes de Savoie, de l'homme de lettres mécontent, du brillant orateur des *Discours,* de l'adversaire hautain des philosophes, du poète de la *Nouvelle Héloïse,* de l'amant désespéré de Mme d'Houdetot, cette âme est devenue le théâtre d'un conflit tragique qui dissipa peu à peu en elle toutes les vanités de l'auteur, qui mit en péril sa raison même, pour ne plus laisser vivaces, chez le solitaire résigné et désaffectionné de tous les attachements, que la sympathie pour les humbles, la tendresse pour la nature, le regret des fautes passées et l'amour toujours plus sincère de la justice et de la vérité.

Ces combats ont déjà commencé à l'heure où nous sommes. De temps en temps, dans la *Correspondance* et dans le récit des *Confessions,* un éclair jaillit qui les annonce; on entend un gron-

dement prophétique; une ombre soudain s'élève, s'étend, obscurcit tout.

Le traité de l'*Emile* est, lui aussi, comme tous les écrits de Rousseau, un livre de passion. C'est le tableau chimérique de l'éducation qu'il n'a pas reçue et de la vie qu'il n'a pas vécue. Il est gros de désirs et de regrets. Les femmes, gagnées à Rousseau par l'histoire des amours de Julie et de Saint-Preux, firent un accueil enthousiaste, longtemps avant les pédagogues, à ce traité de sagesse pédagogique.

Avant de vous en présenter une brève analyse, et pour obéir à cette loi des contrastes qui semble régir toute l'existence de Rousseau, j'emprunte au livre X des *Confessions* deux courtes descriptions de sa demeure à Montmorency, tableaux ensoleillés du séjour où il acheva la *Profession de foi du Vicaire savoyard* :

« J'étais peut-être alors le particulier de l'Europe le mieux et le plus agréablement logé. Mon hôte, M. Mathas, qui était le meilleur homme du monde, m'avait absolument laissé la direction des réparations de Mont-Louis, et voulut que je disposasse de ses ouvriers, sans même qu'il s'en mêlât. Je trouvai donc le moyen de me faire, d'une seule chambre au premier, un appartement complet, composé d'une chambre, d'une antichambre et d'une garde-robe. Au rez-de-chaussée

étaient la cuisine et la chambre de Thérèse. Le donjon me servait de cabinet, au moyen d'une bonne cloison vitrée et d'une cheminée qu'on y fit faire. Je m'amusai, quand j'y fus, à orner la terrasse qu'ombrageaient déjà deux rangs de tilleuls; j'y en fis ajouter deux, pour faire un cabinet de verdure; j'y fis poser une table et des bancs de pierre; je l'entourai de lilas, de seringat, de chèvre-feuille; j'y fis faire une belle platebande de fleurs, parallèle aux deux rangs d'arbres; et cette terrasse, plus élevée que celle du château, dont la vue était au moins aussi belle, et sur laquelle j'avais apprivoisé des multitudes d'oiseaux, me servait de salle de compagnie pour recevoir M. et Mme de Luxembourg, M. le duc de Villeroy, M. le prince de Tingry, M. le marquis d'Armentières, Mme la duchesse de Montmorency, Mme la duchesse de Boufflers, et d'autres personnes de ce rang, qui, du château, ne dédaignaient pas de faire, par une montée très fatigante, le pèlerinage de Mont-Louis...

«L'appartement était d'une propreté charmante, l'ameublement en était blanc et bleu. C'est dans cette profonde et délicieuse solitude, qu'au milieu des bois et des eaux, aux concerts des oiseaux de toute espèce, au parfum de la fleur d'orange, je composai, dans une continuelle extase, le cinquième livre de l'*Emile,* dont je dus en grande

partie le coloris assez frais à la vive impression du local où je l'écrivais.

« Avec quel empressement je courais tous les matins, au lever du soleil, respirer un air embaumé sous le péristyle! Quel bon café au lait j'y prenais tête à tête avec ma Thérèse! Ma chatte et mon chien nous faisaient compagnie. Ce seul cortège m'eût suffi pour toute ma vie, sans éprouver jamais un moment d'ennui. J'étais là dans le paradis terrestre. J'y vivais avec autant d'innocence, et j'y goûtais le même bonheur. »



Mesdames et Messieurs, avant l'*Emile,* et sans parler de Rabelais, de Montaigne, des traités de Port Royal, de Fénelon, de Locke et du bon Rollin, vingt ou trente ouvrages avaient paru au XVIIIe siècle, où l'on trouve la plupart des idées que Rousseau a émises sur l'éducation, soit de l'enfant, soit de l'adolescent, soit du jeune homme. Ce « recueil de rêveries, » comme il appelle son livre, est nourri de fortes lectures, et son succès avait été préparé par un mouvement de curiosité et d'intérêt pour les problèmes pédagogiques, auquel s'associèrent les meilleurs esprits

du temps. Dix ans avant Rousseau, Turgot proposait de revenir de l'éducation artificielle et rationaliste à une éducation naturelle et pratique, et il ébauchait le programme essentiel de l'*Emile*. C'était une idée déjà bien des fois développée, qu'il fallait décharger la mémoire des enfants au profit de l'observation des choses et de l'expérience. La question du latin avait été soulevée. Plusieurs auteurs réclamaient en faveur des sciences naturelles, et un théoricien connu, et que Rousseau avait lu, faisait visiter à son élève les ateliers des artisans et apprendre un métier manuel. Et pourtant l'*Emile* rejeta la plupart de ces traités et de ces dissertations dans un oubli d'où les historiens de la pédagogie vont seuls les tirer. C'est sur l'*Emile* que se concentrèrent les sévérités du pouvoir, les attaques des adversaires, les polémiques et les enthousiasmes, et c'est de lui que se réclamèrent plus tard les réformateurs de l'éducation.

Rousseau avait donné à ses doctrines l'attrait d'un roman, en décrivant la vie de son élève idéal, du jour de sa naissance jusqu'à ses fiançailles et son mariage. Il y avait mêlé ses propres souvenirs, ses expériences, ses antipathies. On entend dans certaines pages l'accent de la confession. Derrière le doctrinaire, l'homme est tout près, qui regrette sa jeunesse déréglée, ses lectures précoces, sa santé

mal équilibrée, les incohérences, les incertitudes et les contradictions de sa carrière. Son amour sincère pour l'enfance, son ardeur à la vouloir délivrer de toutes gênes artificielles, subjuguent le lecteur même récalcitrant.

A ce charme de sympathie que n'étouffe pas le poids de cinq livres copieux, vient s'ajouter, pour les enchaîner solidement et pour répandre la lumière dans le détail innombrable des théories, la force et l'éclat du principe fondamental de toute son œuvre. Il appelait l'*Emile* « mon plus digne et meilleur livre... Vous imprimez, Monsieur, écrivait Rousseau à son libraire, le plus utile, le plus considérable de mes ouvrages, et celui qui me tient plus au cœur que ne l'ont fait tous les autres. » Et, vingt ans plus tard, il disait encore, en parlant de son traité d'éducation : « Que de veilles, que de tourments il m'a coûtés! et pourquoi ? pour m'exposer aux fureurs de l'envie. C'est surtout en composant cet ouvrage que j'ai appris quel est le pouvoir d'une volonté ferme et constante. Vingt fois je l'ai abandonné, vingt fois je l'ai repris avec une nouvelle ardeur. L'homme vient à bout de tout, il ne s'agit que de vouloir. »

*
* *

Je ne sais pas, Mesdames et Messieurs, si Rousseau a positivement prévu le prochain bouleversement de la société. Je ne le crois pas. Mais à l'origine de ses « rêveries sur l'éducation, » il a fait l'hypothèse d'un être à qui tout pourrait être enlevé un jour : parents, femme, enfants, rang, richesse, considération, et qui serait ainsi brusquement réduit à lui-même. Il a imaginé un élève, Emile, qui serait appelé à faire ces expériences, et le problème qu'il s'est posé est celui-ci : comment le former, l'élever pour qu'il conserve, à travers tous ces dépouillements, l'essentiel de l'homme : l'indépendance de sa pensée, la fermeté et la droiture de son caractère, l'assurance de son jugement, sa capacité de bonheur et d'activité utile, en un mot sa liberté intérieure ?

« Appropriez l'éducation de l'homme à l'homme, et non pas à ce qui n'est point lui. Ne voyez-vous pas qu'en travaillant à le former exclusivement pour un état vous le rendez inutile à tout autre, et que, s'il plaît à la fortune, vous n'aurez travaillé qu'à le rendre malheureux ? Qu'y a-t-il de plus ridicule qu'un grand seigneur devenu gueux, qui porte dans sa manière les préjugés de sa naissance ? Qu'y a-t-il de plus vil qu'un riche appauvri, qui, se souvenant du mépris qu'on doit à la pauvreté, se sent devenu le dernier des hommes ? L'un a pour toute ressource le métier de fripon

public, l'autre celui de valet rampant avec ce beau mot, « il faut que je vive. »

« Vous vous fiez à l'ordre actuel de la société sans songer que cet ordre est sujet à des révolutions inévitables, et qu'il vous est impossible de prévoir ni de prévenir celle qui peut regarder vos enfants. Le grand devient petit, le riche devient pauvre, le monarque devient sujet : les coups du sort sont-ils si rares que vous puissiez compter d'en être exempts ? »

C'est donc un homme que Rousseau se propose de former, et non le candidat à une profession, le fils d'une classe ou même le membre d'aucune condition, d'aucune nation, d'aucune catégorie humaine déterminée. Par ce point de vue idéal, absolu et prophétique, Rousseau s'émancipait de la gêne des obligations sociales. Il établissait ses doctrines dans la liberté à l'égard de la société, et dans l'égalité à l'égard de la nature. Quel sera alors l'objet de l'éducation ? « l'art d'agir, » répond Rousseau.

« Vivre est le métier que je veux lui apprendre. En sortant de mes mains, il ne sera, j'en conviens, ni magistrat, ni soldat, ni prêtre. Il sera premièrement tout ce que l'homme doit être. La fortune aura beau le faire changer de place, il sera toujours à la sienne. »

Et quel sera le but de l'éducation ? être heu-

reux. « Mon cher Emile, il faut être heureux, c'est la fin de tout être sensible. » Mais aux yeux de Rousseau, vous le savez assez, Mesdames et Messieurs, le bonheur n'est pas dans les plaisirs factices et les biens périssables, il est dans la jouissance de son être, dans la plénitude de la vie. « Vivre, ce n'est pas respirer, c'est agir; c'est faire usage de nos organes, de nos sens, de nos facultés, de toutes les parties de nous-mêmes, qui nous donnent le sentiment de notre existence. L'homme qui a le plus vécu n'est pas celui qui a compté le plus d'années, mais celui qui a le plus senti la vie. »

Pour rendre possible cette expérience d'éducation idéale, le visionnaire qui est en Rousseau imagine une nouvelle hypothèse : c'est celle d'un enfant riche, orphelin, qui est sans hérédité, qui n'a ni tempérament, ni caractère. Jusqu'à l'âge de cinq ans, cet enfant appartient à sa mère, mais alors il passe aux mains du gouverneur. Il n'y a d'ailleurs rien en lui, préjugé ou opinion, habitude morale ou religieuse, qui altère la pure nature. Et dès ce jour, le gouverneur consacre toute sa vie, toutes ses forces, toute sa pensée à cet enfant. Voilà dans l'*Emile* l'élément primordial de convention, d'abstraction, d'utopie.

On voit aisément comment Rousseau était conduit, dans ces premières démarches, par son

« grand principe. » « L'*Emile,* dit-il dans le fragment des *Dialogues* que j'ai déjà cité, ce livre tant lu, si peu entendu et si mal apprécié, n'est qu'un traité de la bonté originelle de l'homme, destiné à montrer comment le vice et l'erreur, étrangers à sa constitution, s'y introduisent et l'altèrent insensiblement. »

Quand Rousseau a découvert ce grand principe : tout ce qui est mauvais viole la nature, tout ce qui viole la nature est mauvais; procédant à l'examen pathologique de la société, il devait reconnaître que l'éducation était absurde. Dans l'homme civil, qui reconnaîtrait l'homme naturel ? La société et la civilisation ont inventé une éducation funeste : « Tout notre savoir consiste en préjugés serviles, tous nos usages ne sont qu'assujettissement, gêne et contrainte. L'homme civil naît, vit et meurt dans l'esclavage : à sa naissance, on le coud dans un maillot, à sa mort on le cloue dans une bière; tant qu'il garde la figure humaine, il est enchaîné par nos institutions. » Il faut donc, pour arrêter la dégénérescence et pour relever la société décrépite, fonder l'éducation sur de nouvelles maximes.

La déclaration fondamentale de l'*Emile* ouvre à l'éducateur une voie désencombrée de tout le fatras des siècles, et qui conduit bien au delà du temps présent jusqu'aux plus lointains horizons

d'une humanité idéale. « Tout est bien sortant des mains de l'auteur des choses, tout dégénère entre les mains de l'homme. Les préjugés, l'autorité, la nécessité, l'exemple, toutes les institutions sociales dans lesquelles nous nous trouvons submergés, étouffent en nous la nature. »

Et Rousseau définit bientôt cette nature à qui l'éducation doit permettre de se développer conformément à elle-même : « Nous naissons tous sensibles; sitôt que nous avons, pour ainsi dire, conscience de nos sensations, nous sommes disposés à rechercher ou à fuir les objets qui les produisent. Ces dispositions s'étendent et s'affermissent... mais contraintes par nos habitudes, elles s'altèrent plus ou moins. Avant cette altération, elles sont ce que j'appelle la nature. »

Or l'enfant qui arrive au monde avec ces dispositions naturelles, mais dépourvu de tout, faible et stupide, entre sous la dépendance de trois éducations : celle de la nature, qui est le développement interne des facultés et des organes; celle des choses, qui est l'acquisition de l'expérience sur les objets qui l'affectent; celle des hommes, qui est l'usage qu'on lui apprend à faire de ses forces et de ses organes. « Tout ce que nous sommes devenus depuis notre naissance est l'œuvre de ces trois éducations. Si elles se contrecarrent, nous sommes malheureux et pleins de contradictions. »

C'est ce qui arrive dans l'état social, où l'éducation des hommes se substitue aux deux autres. Elle fausse, dès le berceau, le cœur et l'esprit de l'enfant, par des routines ridicules; elle lui inocule les préjugés de l'adulte; chez l'enfant élevé en vue d'une certaine situation, pour satisfaire à certaines ambitions, la nature est assujettie à des buts qui lui sont étrangers; on apprend à l'enfant à compter sur les autres, on le rend dépendant, donc malheureux.

Or, de ces trois éducations, si nous voulons les conduire harmonieusement, reconnaissons qu'il y en a deux sur lesquelles nous pouvons agir, et une seule sur laquelle nous ne pouvons rien. C'est donc sur la première, sur l'éducation de la nature, qu'il faut régler les deux autres. Voilà le point de départ de l'*Emile*. Ce pur état de nature nous est révélé par le sentiment intérieur. Le Rousseau des *Discours* avait déjà proclamé conformes au bien et à l'ordre les dispositions primitives, le primitif, l'originel, le naturel : « Prenons pour maxime incontestable que les premiers mouvements de la nature sont toujours droits. » La conséquence de cette maxime est que la tâche de l'éducateur s'ouvre dès le berceau.

C'est la première des inventions originales de l'*Emile*, que l'éducation s'inaugure à la naissance. L'antithèse entre l'individu et la société s'affirme

avec les manifestations initiales de la vie; et cette science magnifique de l'enfant, dont le XXe siècle élaborera les lois, Rousseau a prédit qu'elle commencerait avec le premier souffle du nouveau-né.

*
* *

De ces principes rigoureux, la dialectique de Rousseau devait tirer toute une série de conséquences dont l'ensemble forme une vaste utopie. Pour maintenir Emile dans l'état de pure nature, sans nulle déviation héréditaire, sans aucun germe originel de perversité, son gouverneur l'élève loin de la famille, de l'école, de la ville, loin de toutes les réalités du monde. Ce n'est pas dans la nature qu'il le place, mais dans un décor factice, au milieu de circonstances artificielles, dans toute une machinerie de scènes et d'aventures, avec des comparses et des compères. Nous sommes en plein dans le romanesque et le chimérique. Rousseau le savait et le reconnaît le premier : « On croira moins lire un traité sur l'éducation que les rêveries d'un visionnaire sur l'éducation. » Et l'on connait son mot à un père qui, en lui parlant avec enthousiasme de l'*Emile,* lui annonçait qu'il élevait son fils selon ses principes : « Ma foi! tant

pis pous vous, monsieur, répondit Rousseau, et plus tant pis encore pour votre fils! »

« S'il est vrai, écrit-il en 1770 à l'abbé M..., que vous avez adopté le plan que j'ai tâché de tracer dans l'*Emile,* j'admire votre courage, car vous avez trop de lumières pour ne pas voir que, dans un pareil système, il faut tout ou rien, et qu'il vaudrait cent fois mieux reprendre le train des éducations ordinaires, et faire un petit talon rouge, que de suivre à demi celle-là pour ne faire qu'un homme manqué. Ce que j'appelle tout, n'est pas de suivre servilement mes idées; au contraire, c'est souvent de les corriger, mais de s'attacher aux principes, et d'en suivre exactement les conséquences, avec les modifications qu'exige nécessairement toute application particulière. Vous ne pouvez ignorer quelle tâche immense vous vous donnez : vous voilà, pendant dix ans au moins, nul pour vous-même, et livré tout entier avec toutes vos facultés, à votre élève; vigilance, patience, fermeté, voilà surtout trois qualités sur lesquelles vous ne sauriez vous relâcher un seul instant, sans risquer de tout perdre; oui, de tout perdre, entièrement tout. »

C'est dire qu'il faut manier l'*Emile* comme Rousseau voulait qu'on maniât tous les livres, en s'affranchissant de la dogmatique pour aller aux choses et aux faits, en contrôlant chaque théorie

par l'expérience, en accommodant le précepte aux cas particuliers. L'*Emile* n'est ni un code ni un catéchisme. C'est un tableau idéal où tous les temps peuvent s'instruire, sans qu'aucun puisse les faire passer dans la réalité, et, sous la forme romanesque d'une éducation en action, un recueil de méditations, d'observations, d'idées générales et d'expériences personnelles dégagées de tout système, où chaque génération nouvelle pourra renouveler ses méthodes pédagogiques en s'inspirant du dédain des routines, du souci de l'ordre naturel, du respect de l'individu et de l'amour de l'enfant.



Mesdames et Messieurs, je rappellerai brièvement les traits saillants de la pédagogie de Rousseau. Ses erreurs, souvent relevées, tiennent davantage à l'obstination de sa logique qu'à l'ignorance du développement complexe, différemment déterminé par mille causes diverses, de chaque enfant.

L'éducation d'Emile sera *progressive,* parce qu'elle proportionnera ses efforts au développement de son âme; elle sera *négative,* parce qu'elle tendra constamment à écarter les dangers de

l'éducation routinière, scolastique, fondée sur l'autorité du maître ou du livre, sans que l'enfant ni ne comprenne l'utilité de la leçon, ni n'en sente le bienfait; elle sera *réaliste* parce qu'elle maintiendra toujours l'élève en contact immédiat avec les choses, avec le jeu des lois naturelles, avec les réalités du sentiment.

« Distinguer des périodes dans l'éducation complète » fut la seconde grande invention de Rousseau. Il y en a quatre, qui marquent les étapes suivies par Emile, du petit enfant à l'homme fait. La première va de la naissance à cinq ans, c'est celle de l'éducation passive, par les sens; — la seconde, de cinq à douze ans, c'est la période de l'expérience sensible; — la troisième, de douze à quinze ans, c'est la période de l'application aux sciences; — la quatrième, de quinze à vingt ans, c'est la période de la sensibilité, des devoirs moraux, de l'initiation religieuse, des voyages, enfin de l'amour.

Emile vit donc d'abord par les sens, puis par l'intelligence, puis par la raison, puis par le sentiment. Tel est le plan des quatre premiers livres de son histoire. Le cinquième livre traite de l'éducation des femmes, qui sera, dit Rousseau, « relative aux hommes. » C'est le livre de Sophie, la femme idéale, qu'il a choisie et dressée pour l'homme idéal. Elle sera une épouse aimable, joyeuse, vaillante et une parfaite ménagère, mais

en somme une ignorante qui n'aura lu que *Télémaque*. Il y a dans ce cinquième livre de jolis détails, des tableaux plaisants, des réflexions justes et de franches vérités; il y a de la sensualité aussi, des fautes contre la délicatesse ou le goût, une ignorance, en fait, de la vraie dignité et du véritable ascendant de la femme; c'est la partie morte de l'œuvre.

Revenons à Emile. Pour préparer un esprit robuste et une volonté ferme, il faut d'abord un corps sain. Rousseau sait bien qu'un corps faible commande, tandis qu'un corps assoupli et vigoureux obéit. C'est toujours l'indépendance, la liberté morale de l'individu qui est son but. Tous les soins à donner à l'enfant, la gradation lente et ménagée des habitudes, tendent à éveiller chez lui, en débrouillant sa sensation, l'harmonie et l'adaptation proportionnée des mouvements et des impulsions. On peut élever les enfants par la raison. Il faut qu'ils sentent de bonne heure la nécessité des choses et non l'autorité des hommes. Pas de livres, pas de leçons apprises par cœur, qu'ils apprennent des choses et non des mots, qu'on ne donne pas d'aliments à leur fantaisie, mais qu'on exerce leur corps à la résistance, à l'agilité, à toutes les formes de l'adresse. Avant quinze ans, Emile n'aura lu que *Robinson Crusoé*, mais il aura résolu des questions de cosmographie,

de mécanique, de physique que le gouverneur a mises à sa portée. Il aura visité des ateliers, appris un métier manuel. Le garçon de douze ans, robuste et adroit, franc et gai, sera devenu un esprit ouvert, juste, sérieux, sachant bien et par lui-même ce qu'il sait. A quinze ans, il est laborieux, énergique, il pourrait gagner sa vie. L'éducation naturelle le conduit au bonheur. Rousseau avait dit dans son second *Discours* : « Quel peut être le genre de misère d'un être libre dont le cœur est en paix et le corps en santé ? »

Ainsi, sans contraindre le libre épanouissement de son corps, sans surcharger sa mémoire, sans l'asservir à une discipline tyrannique, sans le plier à la monotonie des formules, sans opprimer ses qualités natives, le gouverneur a préparé Emile aux émotions du sentiment, si bien qu'elles compléteront son âme au lieu de la fausser, et qu'à une enfance joyeuse succédera une adolescence généreuse et maîtresse d'elle-même. Plutarque lui enseignera, par l'exemple, les qualités des héros. Le Vicaire savoyard, sans le secours d'aucun appareil philosophique, lui fera entendre, au fond de lui-même, la voix de Dieu garant de son âme immortelle. Et enfin, avant que les voyages l'instruisent sur les coutumes, le commerce, le gouvernement des peuples, et qu'il aille ensuite, loin de Paris, trouver au fond d'une province celle qu'il

doit aimer, Emile n'aura appris dans la capitale qu'à dédaigner le bavardage des académies et à distinguer des auteurs à la mode, les vrais orateurs et les vrais poètes.



Un résumé si sommaire vous permettra-t-il, Mesdames et Messieurs, de reconnaître ce que l'*Emile* doit aux expériences, aux souvenirs, à la sympathie de Jean-Jacques ? Il n'avait pas connu, lui, la tendresse maternelle. Aussi, avec quelle énergie rappelle-t-il aux mères leurs premiers devoirs! Et si elles doivent allaiter elles-mêmes leurs enfants, ce n'est pas seulement parce que la nature le veut pour la santé de la mère et de l'enfant, mais c'est encore et surtout parce que le bonheur du foyer en dépend : « Que les mères daignent nourrir leurs enfants, les mœurs vont se réformer d'elles-mêmes, les sentiments de la nature se réveiller dans tous les cœurs, l'Etat va se repeupler. Ce premier point, ce point seul va tout réunir. L'attrait de la vie domestique est le meilleur contrepoison des mauvaises mœurs. Le tracas des enfants qu'on croit importun devient agréable; il rend le père et la mère plus nécessaires, plus chers l'un à l'autre; il resserre entre eux le lien con-

jugal. Quand la famille est vivante et animée, les soins domestiques font la plus chère occupation de la femme, le plus doux amusement du mari. Ainsi de ce seul abus corrigé résulterait bientôt une réforme générale; bientôt la nature aurait repris tous ses droits. Qu'une fois les femmes redeviennent mères, bientôt les hommes redeviendront pères et maris. »

Sous tous les préceptes de l'*Emile,* non seulement on retrouve l'ambition de remédier aux aberrations de l'éducation des classes riches au XVIIIe siècle : abandon des enfants aux nourrices d'abord, aux collèges ensuite et à toutes les vanités d'une éducation de caste, mais on devine aussi, on sent le désir de Rousseau de préserver les enfants des erreurs de sa propre éducation. Ah! qu'on laisse dormir leur sensibilité, qu'ils ignorent la littérature et les excitations de la fantaisie, que l'énergie morale soit l'effet de leur vigueur physique, que la conscience soit l'inspiratrice de leur volonté, qu'ils soient instruits du monde et de la société avant de s'y aventurer, et qu'un clair et loyal amour vienne à son heure couronner leur virilité sans tache!

« Si vous n'ouvrez pas votre cœur, dit-on à Emile, celui des autres vous restera fermé! » et Rousseau lui-même, pour le salut de l'enfant, a ouvert son cœur. Le sentiment populaire a répondu

à cette sollicitude du pédagogue. On voit dans des images naïves du XVIII[e] siècle, Rousseau s'arrêter avec un geste et un sourire de tendresse auprès du groupe d'une jeune mère entourée de ses enfants; ou bien c'est, aux Champs-Elysées, les mères et les enfants qui font fête à Jean-Jacques; ou encore, le cortège des mères et des enfants qui viennent orner de guirlandes le tombeau de Rousseau dans l'île des Peupliers. L'allégorie, chère aux temps de la Révolution, ramène sous toutes les formes l'hommage à l'ami, au libérateur de l'enfance, jusqu'à ce monument de l'horloger Jacques Argand, qui représente Rousseau soulevant des chaînes rompues, tandis qu'Emile, agenouillé, fait joyeusement un ouvrage de menuiserie. Sous les doctrines de l'*Emile,* en dépit des raisonnements systématiques et des vues chimériques, on sent battre ce cœur plein d'amour : « Quand je me figure un enfant de dix à douze ans, vigoureux, bien formé pour son âge, il ne me fait pas naître une idée qui ne soit agréable, soit pour le présent, soit pour l'avenir : je le vois bouillant, vif, animé, sans souci rongeant, sans longue et pénible prévoyance; tout entier à son être actuel, et jouissant d'une plénitude de vie, qui semble vouloir s'étendre hors de lui. Je le prévois dans un autre âge, exerçant le sens, l'esprit, les forces qui se développent en lui de jour en jour, et dont il donne à chaque ins-

tant de nouveaux indices : je le contemple enfant, et il me plaît; je l'imagine homme et il me plaît davantage; son sang ardent semble réchauffer le mien; je crois vivre de sa vie et sa vivacité me rajeunit. »

Comme tous ses écrits, qui ne furent jamais que l'expression d'une ardente conviction, l'*Emile* nous ramène à Rousseau; il nous contraint même à regarder en face, pour essayer de la résoudre, l'énigme de sa vie morale : l'abandon de ses propres enfants.

*

* *

Dans les dix premières années de sa liaison avec Thérèse LeVasseur, il a eu d'elle cinq enfants, qui furent l'un après l'autre mis aux Enfants-Trouvés. C'est la grande faute, c'est la tache ineffaçable, et, pour parler comme lui-même, c'est « le crime » de Rousseau. Il l'a avoué à plusieurs reprises, dans les *Rêveries* et dans plusieurs lettres; il en a décrit les circonstances dans les *Confessions*. Parmi ses contemporains, dont plusieurs connaissaient son secret, il n'y eut que Voltaire, dans son pamphlet : *Le sentiment des citoyens,* pour l'en accuser publiquement. C'est le seul témoignage de Rousseau lui-même qui instruisit la postérité de son crime, en même temps que de ses remords. Il crut l'effa-

cer en l'avouant, et voulut certainement le réparer, en combattant, dans le plus digne de ses livres, les préjugés funestes au bonheur de l'enfance.

Avant de publier l'*Emile,* il avait écrit : « Les idées dont ma faute a rempli mon esprit ont contribué en grande partie à me faire méditer le *Traité de l'éducation,* et vous y trouverez, dans le livre premier, un passage qui peut vous indiquer cette disposition. » Au livre XII des *Confessions,* il dit encore : « En méditant mon *Traité sur l'éducation,* je sentis que j'avais négligé des devoirs dont rien ne pouvait me dispenser. Le remords enfin devint si vif qu'il m'arracha presque l'aveu public de ma faute, au commencement de l'*Emile,* et le trait même est si clair, qu'après un tel passage, il est surprenant qu'on ait eu le courage de me la reprocher. »

Voici ce passage de l'*Emile,* au livre I : « Un père, quand il engendre et nourrit des enfants, ne fait en cela que le tiers de sa tâche. Il doit des hommes à son espèce, il doit à la société des hommes sociables, il doit des citoyens à l'Etat. Tout homme qui peut payer cette triple dette, et ne le fait pas, est coupable, et plus coupable, peut-être, quand il la paie à demi. Celui qui ne peut remplir les devoirs de père n'a point le droit de le devenir. Il n'y a ni pauvreté, ni travaux, ni respect humain qui le dispensent de nourrir ses enfants et

de les élever lui-même. Lecteurs, vous pouvez m'en croire. Je prédis à quiconque a des entrailles et néglige de si saints devoirs qu'il versera longtemps sur sa faute des larmes amères, et n'en sera jamais consolé. »

Sans doute, devant la lâcheté parternelle de Rousseau, nous éprouvons un sentiment invincible de répugnance et d'effroi. Mais avant de permettre à des adversaires, qui ne connaissent ni la vérité, ni la justice, d'abuser des aveux imprudents d'un malade, affolé par les persécutions, qui s'est donné à tâche de dévoiler tous les secrets de sa conduite pour déjouer les calomniateurs; avant de juger même, connaissons exactement les faits. Pourquoi d'ailleurs nous ériger en tribunal? « Depuis quand, dit Amiel, la vie privée est-elle la mesure essentielle des hommes historiques? Depuis quand l'existence virile se résume-t-elle dans un seul devoir ? Depuis quand jette-t-on impitoyablement la pierre à celui qui s'accuse lui-même ? Depuis quand frappe-t-on le repentir ? »

Il nous faut donc nous efforcer de comprendre et non de juger. Car il y a quelque chose d'angoissant autant que de coupable, dans l'abandon de ses enfants par l'auteur de la *Nouvelle Héloïse* et de l'*Emile.*

Et d'abord, comme nous essayons justement, pour saisir les caractères authentiques et l'origi-

nalité de ses œuvres, de nous transporter dans son temps, devons-nous, pour comprendre ses actes, les replacer au XVIIIe siècle, dans la société sceptique et frivole dont il tâcha d'abord d'adopter les manières et le ton. Nous devons songer aussi que bien des choses qui nous semblent, à nous, aujourd'hui, naturelles et légitimes, qui ne troublent pas notre quiétude et notre satisfaction, prendront peut-être aux yeux de nos arrière-petits-fils le caractère de l'injustice et de l'inhumanité. Nous devons enfin, suivant les règles élémentaires de la méthode historique, distinguer soigneusement dans la faute de Rousseau et ses jugements sur cette faute, les époques, les transformations internes, le progrès moral.



On a cherché à disculper Rousseau. Les uns ont rapporté, d'après Mme d'Houdetot, que c'est Thérèse qui aurait voulu se débarrasser de ses enfants. Mais non. Le témoignage de Rousseau est formel quant à la résistance de Thérèse au projet de sa mère, approuvé par lui, de livrer son premier enfant à l'éducation publique. — George Sand a prétendu que ces enfants n'étaient pas de Rousseau. D'après une vague tradition, ils auraient eu un autre père. Mais il a été au moins le père du

premier, et, au point de vue de la morale, la faute une seule fois commise comporte la même responsabilité que cinq fois répétée. D'ailleurs, il semble que Thérèse ait été fidèle à Rousseau, au moins jusqu'à sa vieillesse. — Des médecins ont voulu démontrer que Rousseau ne pouvait pas avoir d'enfants. Mais ces hypothèses désobligeantes ne reposent sur rien. — Tout récemment, une critique pleine de fantaisie a voulu démontrer que Rousseau, n'ayant pu avoir des enfants, aurait inventé l'histoire de leur abandon, par vanité virile.

Mais à quoi bon tant de discussions indiscrètes et de raisonnements saugrenus ? Comme le dire du docteur Tronchin, à qui Rousseau avait fait l'aveu de sa faute, le témoignage des *Confessions* est là, irrécusable. Bien plus : la vie et l'œuvre de Rousseau, dès la réforme qui suivit le premier *Discours* et jusqu'à la fin de sa carrière d'homme et d'écrivain, témoignent de la vérité de ses aveux et de la réalité de ses remords. Voulons-nous, pour l'innocenter malgré lui, le dépouiller de son bien le plus précieux, qui est non pas sa gloire d'écrivain, mais son cœur d'homme, épris de vertu ? On se rappelle l'orgueilleux et emphatique préambule des *Confessions :* « Etre éternel, rassemble autour de moi l'innombrable foule de mes semblables, qu'ils écoutent mes confessions, qu'ils gémissent de mes indignités, qu'ils rougis-

sent de mes misères. Que chacun d'eux découvre à son tour son cœur aux pieds de ton trône avec la même sincérité, et puis qu'un seul te dise, s'il l'ose : « Je fus meilleur que cet homme-là.»

Prompt à céder aux impulsions de la sensibilité, Rousseau était lent à élaborer ses idées; il le répète souvent. Il fut plus lent encore à reconnaître l'obligation morale. « Ce n'est pas quand une vilaine action vient d'être faite qu'elle nous tourmente, dit-il dans les *Confessions,* c'est quand, longtemps après, on se la rappelle; car le souvenir ne s'en éteint point. » Et vers la fin de sa vie, dans la quatrième *Rêverie* : « Jamais l'instinct moral ne m'a trompé : il a gardé jusqu'ici sa pureté dans mon cœur assez pour que je puisse m'y confier; et s'il se tait quelquefois devant mes passions dans ma conduite, il reprend bien son empire sur elles dans mes souvenirs. C'est là que je me juge moi-même avec autant de sévérité peut-être que je serai jugé par le souverain juge après cette vie. »

Qu'est-ce à dire, si ce n'est que ce cœur, malgré ses indignités et ses misères, est demeuré bon, puisqu'il les a reconnues, qu'il les a jugées, qu'il s'en est relevé, qu'il est capable de l'émotion religieuse, du détachement des faux-biens, du désir et de l'effort vers la perfection ?

Il veut que nous le connaissions tout entier,

dans l'évolution complète de son être moral, vivant, naturel, humain. C'est de cette spontanéité de l'être total, affranchi des erreurs, des entraînements du monde, des mensonges sociaux, renouvelé par l'expérience, par la connaissance de soi et par le sentiment de la bonté divine, que la conscience est née et a parlé dans son âme plus haut que toutes les fiertés de l'écrivain, plus fort que toutes les ambitions de l'artiste et du penseur : « Conscience! conscience! instinct divin, immortelle et céleste voix; guide assuré d'un être ignorant et borné, mais intelligent et libre; juge infaillible du bien et du mal, qui rends l'homme semblable à Dieu; c'est toi qui fais l'excellence de sa nature et la moralité de ses actions; sans toi, je ne sens rien en moi qui m'élève au-dessus des bêtes, que le triste privilège de m'égarer d'erreurs en erreurs à l'aide d'un entendement sans règle et d'une raison sans principe. »

La vraie pensée de Rousseau sur sa faute a traversé trois phases — avec des retours sans doute et des contradictions, — mais qu'on doit cependant nettement distinguer, si l'on veut n'ignorer aucun de ses sentiments et reconstituer surtout cet homme complet et vivant, à qui nous devons la justice.

La première phase, qui va environ de 1747 à 1750, est celle des premiers abandons. Rousseau

cède aux circonstances, par faiblesse, par lâcheté, par ignorance du mal accompli, par absence du sentiment du devoir.

La seconde phase commence après le premier *Discours*. Le philosophe de la nature est exalté par son succès. L'orgueil naît chez Rousseau, et aussi une certaine arrogance à se mettre au-dessus de l'opinion. S'il abandonne ses enfants, c'est en réalité par égoïsme et par crainte de l'opinion, mais il se fait illusion à lui-même par des sophismes oratoires. Il cherche à se convaincre de la légitimité de son action. Il flétrit les injustices d'une société corrompue, et il invoque la république de Platon.

A cette exaltation succède la retraite de l'Hermitage, plus tard de Montmorency. La troisième phase commence. Rousseau médite son traité de l'éducation et le sentiment d'une faute, de la violation d'un devoir sacré l'inquiète et l'éclaire. Il se condamne dans l'aveu inscrit au fronton de l'*Emile,* et il souffre. Sa raison voudrait le justifier encore, mais elle a toujours moins de prise sur son âme : « Quand ma raison me dit, écrit Rousseau en 1770, au moment de rentrer à Paris et d'y faire les lectures de ses *Confessions,* quand ma raison me dit que j'ai fait dans ma situation ce que j'ai dû faire, je l'en crois moins que mon cœur qui gémit et qui la dément. »

A mesure qu'il vieillit, son cœur l'emporte sur les arguments de son esprit. Il regrette ses enfants, il déplore sa faute, il en porte le poids toujours plus pesant.

*

* *

Nous connaissons la première de ces trois périodes, par les livres VII et VIII des *Confessions.*

Il ne faut pas vous représenter Rousseau et Thérèse formant un ménage, un foyer. Il ne faut pas s'imaginer, en 1746 ou 1747, lors de la naissance de leur premier enfant, qu'en montant l'escalier d'une maison de Paris, vous seriez arrivés devant une porte avec l'inscription : « M. et Mme J. J. Rousseau »; qu'étant entrés, vous auriez trouvé une famille réunie, une accouchée avec son enfant au berceau, et un père qui retirerait l'enfant du berceau pour le porter à l'hospice des Enfants-Trouvés. Ce n'est pas du tout comme ça que les choses se sont passées. Rousseau et Thérèse, dans l'hiver de 1746 à 1747, n'habitaient pas ensemble. Rousseau vivait à l'hôtel, et Thérèse chez sa mère. Pour ses couches, elle alla chez une sage-femme dont les *Confessions* donnent le nom, qui porta le nouveau-né aux Enfants-Trouvés.

Et il en fut pour le second enfant comme pour le premier.

Rousseau mangeait alors à la table d'hôte de Mme La Selle, vis-à-vis de l'Opéra, en compagnie de voyageurs, d'officiers, de commerçants, de financiers, tous hommes de mœurs faciles. La conversation était nourrie d'anecdotes scabreuses et de maximes déréglées : « Des maris trompés, des femmes séduites, des accouchements clandestins étaient là les textes les plus ordinaires; et celui qui peuplait le mieux les Enfants-Trouvés était toujours le plus applaudi. » Rousseau se laisse gagner, cherchant alors à former sa façon de penser sur celle de tout le monde; il adopte la maxime courante : cela se fait, cela ne se fait pas. La mère Le Vasseur, de son côté, craignait un nouvel embarras de marmaille. Rousseau avait fort à faire déjà d'entretenir Thérèse et de satisfaire aux exigences de ses frères et sœurs, une bande d'affamés. A deux reprises, plus tard, Rousseau reviendra sur ce motif : « J'expose celles de mes raisons que je pouvais dire sans compromettre Mme Le Vasseur et sa famille, car les plus déterminantes venaient de là, et je les tus. »

Quels exemples, d'ailleurs, avait-il lui-même reçus, qui pussent le retenir ? Son frère aîné avait disparu un beau jour sans que personne s'inquiétât plus de lui. Et lui-même, Jean Jacques, qu'avait-

on fait pour le ramener dans sa famille, quand il s'était enfui de Genève ? Il y a dans son insouciance, avec l'égoïsme qui lui est naturel et la complaisance aux façons à la mode, une part d'hérédité. Il se détermina donc « gaillardement, » sans le moindre scrupule. L'avons-nous jamais vu jusqu'à cette date, obéir à la voix du devoir, lutter contre son instinct, sa fantaisie ou son tempérament ? Et d'ailleurs, en dehors de lui et du cercle de ses convives journaliers, est-ce que dans les salons, dans les entretiens des grandes dames et des philosophes, dans la conduite de ces grands du monde, il voyait pratiquer une retenue et une règle qui eussent dû l'avertir ? Les femmes les plus délicates, et même des gens d'église, ne risquaient ni leur réputation ni leur prestige à prolonger les mœurs de la Régence. Une opinion publique commençait alors de se former, qui pouvait agir sur les opinions particulières, mais nulle conscience publique ne servait de frein, comme aujourd'hui, ou d'avertissement aux particuliers. A vrai dire, les premiers abandons furent honteux et cachés. Rousseau laissa faire par lâcheté, plutôt qu'il ne fut volontairement coupable.

*

* *

Quand vint le troisième enfant, en 1750, alors que Rousseau et Thérèse vivaient ensemble, dans le petit appartement de la rue de Grenelle-Saint-Honoré, puis pour les deux derniers, les mêmes motifs, aveugles et lâches, le même zèle chez la sage-femme, la même pression de la mère Le Vasseur, les mêmes embarras d'argent décidèrent sans doute Rousseau. Mais il se donne alors un air d'assurance et de conviction. Il revêt les impulsions de l'égoïsme d'une armature de raisonnements faux et hautains. Il s'agit de braver l'opinion, d'enlever ses enfants à une société qui les dépraverait, pour les rendre à la nature, à eux-mêmes. « Trop sincère avec moi, trop fier en dedans pour vouloir démentir mes principes par mes œuvres, je me mis à examiner la destination de mes enfants, et mes liaisons avec leur mère, sur les lois de la nature, de la justice et de la raison... et sur celle de cette religion pure et sainte, éternelle comme son auteur, que les hommes ont souillée en feignant de vouloir la purifier, et dont ils n'ont plus fait, par leurs formules, qu'une religion de mots, vu qu'il en coûte peu de prescrire l'impossible quand on se dispense de le pratiquer. Si je me trompai dans mes résultats, rien n'est plus étonnant que la sécurité d'âme avec laquelle je m'y livrai... Jamais un seul instant de sa vie, Jean-Jacques n'a pu être un homme sans

sentiment, sans entrailles, un père dénaturé. J'ai pu me tromper, mais non m'endurcir... En livrant mes enfants à l'éducation publique, faute de pouvoir les élever moi-même, en les destinant à devenir ouvriers et paysans plutôt qu'aventuriers et coureurs de fortune, je crus faire un acte de citoyen et de père; et je me regardai comme un membre de la république de Platon. »

Il faut lire sa lettre à Mme de Francueil, en date du 20 avril 1751, qui dépeint parfaitement son attitude d'esprit, le sophisme volontaire qui lui cachait la nature vraie de son acte : « Oui, madame, j'ai mis mes enfants aux Enfants-Trouvés. J'ai chargé de leur entretien l'établissement fait pour cela. Si ma misère et mes maux m'ôtent le pouvoir de remplir un soin si cher, c'est un malheur dont il faut me plaindre et non pas un crime à me reprocher. Je leur dois la subsistance; je la leur ai procurée plus sûre au moins que je n'aurais pu la leur donner moi-même. Cet article est avant tout. Ensuite vient la considération de leur mère qu'il ne faut pas déshonorer... Que ne me suis-je marié, me direz-vous ? Demandez-le à vos injustes lois, madame. Il ne me convenait pas de contracter un engagement éternel, et jamais on ne me prouvera qu'aucun devoir m'y oblige. Ce qu'il y a de certain, c'est que je n'en ai rien fait et que je n'en veux rien faire. Il ne

faut pas faire des enfants quand on ne peut pas les nourrir ? Pardonnez-moi, madame, la nature veut qu'on en fasse, puisque la terre produit de quoi nourrir tout le monde; mais c'est l'état des Riches, c'est votre état qui vole au mien le pain de mes enfants. La nature veut aussi qu'on pourvoie à leur subsistance; voilà ce que j'ai fait; s'il n'existait pas pour eux un asile, je ferais mon devoir et me résoudrais à mourir de faim moi-même, plutôt que de ne pas les nourrir... On n'en fait pas (de ces enfants abandonnés) des messieurs, mais des paysans ou des ouvriers. Je ne vois rien dans cette manière de les élever dont je ne fisse choix pour les miens. Quand j'en serais le maître, je ne les préparerais pas, par la mollesse, aux maladies que donnent la fatigue et les intempéries de l'air à ceux qui n'y sont pas faits. Ils ne sauraient ni danser ni monter à cheval, mais ils auraient de bonnes jambes infatigables. Je n'en ferais ni des auteurs, ni des gens de bureau; je ne les exercerais point à manier la plume, mais la charrue, la lime ou le rabot, instruments qui font mener une vie saine, laborieuse, innocente, dont on n'abuse jamais pour mal faire et qui n'attirent pas d'ennemi en faisant bien. C'est à cela qu'ils sont destinés; par la rustique éducation qu'on leur donne, ils seront plus heureux que leur père... Ainsi voulait Platon que tous les en-

fants fussent élevés dans sa république; que chacun restât inconnu à son père; que tous fussent les enfants de l'Etat. Mais cette éducation est vile et basse! Voilà le grand crime; il vous en impose comme aux autres et vous ne voyez pas que, suivant toujours les préjugés du monde, vous prenez pour le déshonneur du vice ce qui n'est que celui de la pauvreté. »

Ainsi Rousseau est arrivé à se persuader, à s'aveugler par des arguments de philosophe applaudi, de rhéteur glorieux. Pour s'affirmer à lui-même son indépendance, son émancipation des conventions sociales, il violait la loi naturelle elle-même. Mais il reviendra de cette erreur. « On verra successivement, dit-il dans les *Confessions,* toutes les vicissitudes, toutes les contradictions, tous les remords que cette fatale conduite a produits dans ma façon de penser, ainsi que dans ma destinée... » Les épreuves, la solitude, l'âge, dissiperont la fausse lumière des sophismes et abattront son orgueil.



La crise si douloureuse et si violente de 1755, qui chasse Rousseau de l'Hermitage et qui, après

tant d'amitiés rompues, brisa le seul amour vrai qu'il ait éprouvé dans sa vie, détermina en lui, tandis qu'il était réduit à la complète solitude, un vif besoin de moralité. Le remords des devoirs trahis attacha sa pensée aux grands problèmes des droits de l'enfant. Alors il voulut certainement s'éprouver et connaître le sacrifice : « Je ne regardais plus ma liaison avec Thérèse que comme un engagement honnête et sain, quoique libre et volontaire, et ma fidélité pour elle, tant qu'il durait, comme un devoir indispensable... » Et cet engagement honnête et sain, Rousseau le réduisit bientôt aux seuls soucis de l'amitié.

Il est vrai que, lorsque la maréchale de Luxembourg fit faire d'inutiles recherches, en 1761, pour retrouver au moins l'aîné de ses enfants, Rousseau témoigna peu de chagrin de cet insuccès. Il en donne la raison, qui est vraie, qui est humaine, que des psychologues modernes ont confirmée, et dont des dramaturges contemporains se sont inspirés. « Je fus moins fâché de ce mauvais succès que je ne l'aurais été, si j'avais suivi cet enfant depuis sa naissance... Le long éloignement d'un enfant qu'on ne connaît pas encore, affaiblit, anéantit enfin les sentiments paternels et maternels, et jamais on n'aimera celui qu'on a mis en nourrice comme celui qu'on a nourri sous ses yeux. La réflexion que je fais ici peut exténuer

mes torts dans leurs effets, mais c'est en les aggravant dans leur source. »

Tandis qu'il méditait l'*Emile,* un homme nouveau se formait en Rousseau, sous l'action de la conscience éclairée. Ce travail lent, qui ne devait plus rien aux circonstances extérieures, lui arrachait, un an plus tard, le premier aveu public de sa faute. C'est celui qu'il a inscrit au fronton de l'*Emile.* Désormais, il se juge lui-même, dans son for intérieur, avec une rigueur qui ne désarme pas. Le *Contrat social,* cette œuvre en apparence de logique, et si détachée des contingences sociales ou morales, en fournit une preuve inattendue. Quand Rousseau a dit, à propos du droit de grâce dont n'usèrent jamais, sous la république romaine, ni le Sénat ni les consuls : « Les fréquentes grâces annoncent que bientôt les forfaits n'en auront plus besoin, et chacun voit où cela mène... » soudain, à l'avertissement de la voix intérieure, il s'interrompt : « Mais je sens que mon cœur murmure et retient ma plume : laissons discuter ces questions à l'homme juste qui n'a point failli, et qui jamais n'eût lui-même besoin de grâce. »

Ce travail intérieur continue, on le devine, au cours des derniers livres des *Confessions,* Puis, quand il a achevé de les écrire, il ne cesse de s'examiner, de remonter et de redescendre le cours troublé de sa vie, et de rechercher en lui les traces

authentiques de l'homme naturel, soumis à l'ordre et porté au bien. La lettre à M. de Saint-Germain, qui date de l'année 1770, est l'une des répliques de ce portrait de son âme, de ce jugement d'ensemble de sa vie intérieure, si souvent recommencé. Rousseau s'y accuse de nouveau, avec, cette fois, un accent d'humilité que nous n'avions pas encore entendu : « L'exemple, la nécessité, l'honneur de celle qui m'était chère, d'autres puissantes raisons me firent confier mes enfants à l'établissement fait pour cela, et m'empêchèrent de remplir moi-même le premier, le plus saint des devoirs de la nature. En cela, loin de m'excuser, je m'accuse; et quand ma raison me dit que j'ai fait dans ma situation ce que j'ai dû faire, je l'en crois moins que mon cœur qui gémit et qui la dément. Je ne fis point un secret de ma conduite à mes amis, ne voulant pas passer à leurs yeux pour meilleur que je n'étais. Quel parti les barbares en ont tiré!... comme ils ont cherché à tirer du fond de mon caractère une faute qui fut l'ouvrage de mon malheur! Comme si pécher n'était pas de l'homme, et même de l'homme juste! Elle fut grave, sans doute, elle fut impardonnable; mais aussi ce fut la seule, et je l'ai bien expiée...

« La Providence a veillé sur mes enfants par le péché même de leur père. Eh Dieu! quelle eût été leur destinée s'ils avaient eu la sienne à partager...

Je rends au moins grâce au ciel de n'avoir abreuvé que moi des amertumes de ma vie et de les en avoir préservés... J'aime mieux cent fois être ce père infortuné qui commet la faute et qui la pleure, que d'être le méchant qui la révèle... l'ami perfide qui trahit la confiance de son ami. »

Dans la même année 1770, au milieu d'une admirable lettre sur la vie domestique, qu'il écrivait à une femme du monde, Rousseau laisse entendre le sourd et éternel gémissement de sa faute : « Mais moi qui parle de famille, d'enfants, madame, plaignez ceux qu'un sort de fer prive d'un pareil bonheur; plaignez-les, s'ils ne sont que malheureux; plaignez-les bien plus s'ils sont coupables. Pour moi, jamais on ne me verra, prévaricateur de la vérité, plier dans mes égarements mes maximes à ma conduite. (Comme le ton de l'aveu et comme l'attitude de son esprit ont changé depuis la lettre à Mme de Francueil!). Jamais on ne me verra falsifier les saintes lois de la nature et du devoir pour atténuer mes fautes; j'aime mieux les expier que les excuser. »

Voilà le mot suprême du repentir et de l'âme qui se condamne elle-même. Que demander de plus ? La vraie grandeur de l'homme naturel est là. Car c'est moins ce que dit Rousseau que ce qu'il sent, que nous devons saisir et accueillir : il a expié, il a versé des larmes amères.

Mesdames et Messieurs, trente années ont passé devant nous, d'une existence extraordinairement riche et féconde pour l'humanité. Tandis que l'autorité croissante de Rousseau lui conférait une sorte de magistrature morale, pédagogique et politique, la source profonde où il puisait ses pensées libératrices s'enrichissait des larmes de son repentir. Le retentissement intérieur de son crime fut lent, profond, infini. Il semble, comme l'a dit un penseur religieux, que les grandes âmes ardentes soient celles qui fassent les plus grandes chutes et que du fond de l'abîme, d'où la vérité les appelle, elles prononcent « des paroles révélatrices qu'ignoreront toujours les âmes médiocres. »



Le dernier mot de cette histoire douloureuse, dont une part de responsabilité retombe sur la société contemporaine et même sur l'humanité faillible, et qui eût laissé une honte ineffaçable sur la mémoire de Rousseau, s'il n'avait appris d'elle à discerner le mal du bien, à se juger soi-même loin des yeux du monde, à incliner son orgueil devant son remords, à souffrir en reconnaissant la justice et le bienfait de la souffrance; le dernier

mot de cette longue épreuve humaine, humiliante, obscure, angoissante, et pourtant féconde, ce n'est pas une conclusion morale, logique, ni une leçon générale et évidente, ni un anéantissement de volonté, ni un appel éperdu au pardon des hommes, mais c'est le poids d'une vieillesse solitaire, c'est l'inquiétude d'âme de Rousseau, c'est le chagrin et la nostalgie des enfants qu'il n'a pas connus, c'est la confidence pitoyable de la neuvième *Rêverie* :

« Oh! si j'avais encore quelques moments de pures caresses qui vinssent du cœur, ne fût-ce que d'un enfant encore en jaquette; si je pouvais voir encore dans quelques yeux la joie et le contentement d'être avec moi, de combien de maux et de peine ne me dédommageraient pas ces courts mais doux épanchements de mon cœur ?...

« Il y a deux ans, que m'étant allé promener du côté de la nouvelle France, je poussai plus loin; puis, tirant à gauche et voulant tourner autour de Montmartre, je traversai le village de Clignancourt. Je marchais distrait et rêvant sans regarder autour de moi, quand tout à coup je me sentis saisir les genoux. Je regarde, et je vois un petit enfant de cinq à six ans qui serrait mes genoux de toute sa force en me regardant d'un air si familier et si caressant que mes entrailles s'émurent. Je me disais : c'est ainsi que j'aurais été traité des miens. Je pris l'enfant dans mes bras,

et je le baisai plusieurs fois dans une espèce de transport, et puis je continuai mon chemin. Je sentais en marchant qu'il me manquait quelque chose. Un besoin naissant me ramenait sur mes pas. Je me reprochais d'avoir quitté si brusquement cet enfant; je croyais voir dans son action, sans cause apparente, une sorte d'inspiration qu'il ne fallait pas dédaigner. Enfin, cédant à la tentation, je reviens sur mes pas; je cours à l'enfant, je l'embrasse de nouveau, et je lui donne de quoi acheter des petits pains de Nanterre dont le marchand passait là par hasard...

« Je suis repassé plusieurs fois par Clignancourt dans l'espérance d'y revoir cet enfant, mais je n'ai plus revu, ni lui ni le père : et il ne m'est plus resté de cette rencontre qu'un souvenir assez vif, mêlé toujours de douceur et de tristesse, comme toutes les émotions qui pénètrent encore quelquefois jusqu'à mon cœur. »

IX

Le champion de l'égalité.

Mesdames et Messieurs.

Après avoir condamné l'institution sociale parce qu'elle a détruit la liberté et l'égalité naturelles, Rousseau devait s'efforcer de restaurer la liberté et l'égalité civiles. C'est l'objet de son *Contrat social,* qui avait paru quelques semaines avant l'*Emile,* au mois d'avril 1762.

Après ses idées pédagogiques, nous devons étudier maintenant ses idées politiques, et décrire son attitude en face des persécutions que ces deux ouvrages, l'*Emile* et le *Contrat social,* lui valurent à Genève et en Suisse, comme à Paris. Tandis que l'Europe était remplie du retentissement de ces polémiques, Rousseau vivait paisiblement, entouré d'amis nouveaux, en montagnard, en villageois, à Môtiers-Travers, dans le Jura

neuchâtelois. Il me faut vous retracer brièvement le tableau de ces trois années de vie en Suisse, de 1762 à 1765.

Des livres alignés sur un rayon de bibliothèque représentent l'œuvre d'un auteur, en ne rendant sa pensée que successivement, analytiquement. Mais la réalité vivante et complète de l'homme, toutes ces circonstances si diverses qui ont entouré la naissance et l'élaboration de chacun de ces volumes, en apparence tout pareils, comment les évoquer ? Comment reconstituer cette unité de l'auteur et du livre, qui permet seule de saisir ses intentions véritables, et le sens de ses paroles, et le secret de son éloquence ?...

Le séjour de Môtiers offre de nouveaux contrastes entre le train de vie de Rousseau et sa pensée. Aux gens du pays, il apparaît comme un personnage aussi inoffensif qu'original. Ils le rencontrent par les clairières et les chemins grimpants, dans son costume arménien, qui herborise; ou bien ils le voient, assis sur le seuil de sa porte, qui cause avec ses voisins, en tressant des lacets. Rousseau suit le prêche, il participe à la communion des fidèles, sans ostentation. Et c'est le même homme qui relève superbement les erreurs de l'archevêque de Paris; le même qui abdique, à la face du monde, son titre de citoyen de Genève, et qui lance sur sa patrie ces terribles et admirables

Lettres de la montagne, d'où sortira une révolution. Sa *Profession de foi du Vicaire savoyard* avait tracé le programme du christianisme futur, affranchi du dogme et des clergés, révélé au cœur de l'individu et reliant mystiquement et indissolublement l'individu à Dieu. Son *Contrat social,* en établissant les fondements légitimes de l'Etat, annonce l'avénement et l'évolution infinie de la démocratie moderne. Cet homme paisible, farouche et souffrant, s'était refusé à l'usage de l'anonymat, des déguisements et des désaveux, pour signer hardiment ses livres. Et lorsqu'il sent la justice atteinte en sa personne grâce au concours arbitraire et déréglé de tous les pouvoirs établis, il les surmonte par l'invincible logique de ses démonstrations et par une éloquence impérieuse, vaste et ramassée, qui transforme son injure particulière en une cause universelle.



Décrété de prise de corps par le Parlement, Rousseau s'enfuit précipitamment de Montmorency, avec l'aide et l'approbation de ses protecteurs, le prince de Conti, le maréchal et la maréchale de Luxembourg, le 9 juin 1762. Parti seul pour la Suisse, il compose en route, pour se dis-

traire, pour oublier les cruautés du sort et les cahots de la chaise de poste, un petit poème en prose : *le Lévite d'Ephraïm.* En entrant sur le territoire de Berne, il fit arrêter, il descendit, il se prosterna, il baisa la terre, et s'écria dans son transport : « Ciel protecteur de la vertu, je te loue, je touche une terre de liberté! »

Quelques jours plus tard, comme il était arrivé à Yverdon, chez son vieil ami Daniel Roguin, Rousseau apprend que le Petit Conseil de Genève a fait brûler l'*Emile* et le *Contrat social;* puis que le Conseil de Berne ordonne qu'il sorte des terres de la république! Il faut donc émigrer de nouveau. Mme Boy de la Tour, nièce de Roguin, lui offre une maison toute meublée dans le village de Môtiers-Travers, à raison de trente livres par an. Rousseau passe la montagne et s'installe à Môtiers, où bientôt Thérèse le rejoint. Le voilà chez le roi de Prusse, et sous la protection immédiate du gouverneur du comté de Neuchâtel, Georges Keith, maréchal héréditaire d'Ecosse. Si on le chasse de ce nouvel établissement, il doit s'attendre à ce qu'on lui refuse « le feu et l'eau par toute la terre. » Aussi écrit-il à ceux dont va dépendre sa sécurité une déclaration franche et assez hautaine de soumission. Au gouverneur d'abord : « Milord, un pauvre auteur proscrit de France, de sa patrie, du canton de Berne, pour

avoir dit ce qu'il pensait être utile et bon, vient chercher un asile dans les Etats du roi. Milord, ne me l'accordez pas si je suis coupable, car je ne demande point de grâce et ne crois point en avoir besoin; mais si je ne suis qu'opprimé, il est digne de vous et de Sa Majesté de ne pas me refuser le feu et l'eau qu'on veut m'ôter par toute la terre. J'ai cru vous devoir déclarer ma retraite et mon nom trop connu par mes malheurs; ordonnez de mon sort, je suis soumis à vos ordres; mais si vous m'ordonnez aussi de partir dans l'état où je suis, obéir m'est impossible, et je ne saurais plus où fuir. Daignez, Milord, agréer les assurances de mon profond respect. » Au roi de Prusse ensuite : « J'ai dit beaucoup de mal de vous, j'en dirai peut-être encore; cependant chassé de France, de Genève, du canton de Berne, je viens chercher un asile dans vos Etats. Ma faute est peut-être de n'avoir pas commencé par là. Cet éloge est de ceux dont vous êtes digne. Sire, je n'ai mérité de vous aucune grâce, et je n'en demande pas; mais j'ai cru devoir déclarer à Votre Majesté que j'étais en son pouvoir, et que j'y voulais être : elle peut disposer de moi comme il lui plaira. »

Milord maréchal, comme on appelait le gouverneur, devint bientôt l'un des plus nobles amis de Rousseau. Un cercle d'intimes se forme, qui comprend Du Peyrou, d'Yvernois, d'Escherny, le

colonel Pury, tous cœurs généreux et dévoués. A Môtiers, Rousseau reçoit beaucoup de visites, écrit beaucoup de lettres, dont quelques-unes fort belles, comme ses lettres au prince de Wirtemberg, sur l'éducation de sa fille; celles à ses nouveaux amis de Zurich; celles à ses partisans genevois. Qui veut connaître le caractère et l'histoire de l'âme de Rousseau, tel qu'il se jugeait à cette époque, doit lire ses quatre lettres à M. de Malesherbes, datées de janvier 1762, qui en tracent un tableau complet. Qui veut voir comme il les voyait lui-même, les habitants et le paysage de Môtiers, doit lire ses lettres au maréchal de Luxembourg, datées de janvier 1763. En voici un passage qui nous introduit dans le ménage modeste, mais bien ordonné de Jean-Jacques : « On peut vivre ici, puisqu'il y a des habitants. On y trouve même les principales commodités de la vie, quoique un peu moins facilement qu'en France. Les denrées y sont chères, parce que le pays en produit peu et qu'il est fort peuplé, surtout depuis qu'on y a établi des manufactures de toile peinte et que les travaux d'horlogerie et de dentelle s'y multiplient. Pour y avoir du pain mangeable, il faut le faire chez soi; et c'est le parti que j'ai pris à l'aide de Mlle Le Vasseur; la viande y est mauvaise, non que le pays n'en produise de bonne, mais tout le bœuf va à Genève ou à Neuchâtel, et l'on ne tue

ici que de la vache. La rivière fournit d'excellente truite, mais si délicate qu'il faut la manger sortant de l'eau. Le vin vient de Neuchâtel, et il est très bon, surtout le rouge : pour moi, je m'en tiens au blanc, bien moins violent, à meilleur marché, et selon moi beaucoup plus sain. Point de volaille, peu de gibier, point de fruit, pas même des pommes, seulement des fraises bien parfumées, en abondance et qui durent longtemps. Le laitage y est excellent, moins pourtant que le fromage de Viry préparé par M[lle] Rose; les eaux y sont claires et légères : ce n'est pas pour moi une chose indifférente que de bonne eau, et je me sentirai longtemps du mal que m'a fait celle de Montmorency. J'ai sous ma fenêtre une très belle fontaine dont le bruit fait un de mes délices. Les fontaines qui sont élevées et taillées en colonnes ou en obélisques et coulent par des tuyaux de fer dans de grands bassins, sont un des ornements de la Suisse. Il n'y a si chétif village qui n'en ait au moins deux ou trois; les maisons écartées ont presque chacune la sienne, et l'on en trouve sur les chemins pour la commodité des passants, hommes et bestiaux. Je ne saurais exprimer combien l'aspect de toutes ces belles eaux coulantes est agréable au milieu des rochers et des bois durant les chaleurs; l'on est déjà rafraîchi par la vue, et l'on est tenté d'en boire sans avoir soif. »

En somme, cette existence est aimable, paisible, heureuse. Rousseau s'était déclaré fermement résolu à vivre et à mourir dans la religion réformée, et le pasteur de Montmollin, approuvé par son Consistoire, l'avait admis à la sainte Cène. Pour plus de commodité, il avait adopté le costume arménien, qu'il portera pendant plusieurs années : bonnet fourré, dolman, caftan et ceinture. Les habitants de Môtiers l'aimaient pour sa simplicité et sa douceur. Les lacets qu'il avait tressés, il les donnait en présent aux jeunes mariées, sous la condition qu'elles allaiteraient leurs enfants. Il allait, seul dans la montagne, ou bien accompagné de quelques amis, en excursion botanique. Quelquefois, dans l'après-dîner, il se mettait à son épinette et chantait des airs italiens. Sa prédilection était pour la musique tendre et mélancolique. Dans les beaux clairs de lune, Rousseau se plaisait, sur les bords de l'Areuse, à chanter des romances, que les jeunes filles du village venaient écouter. Ainsi il se délassait, se détendait, après l'extraordinaire effort cérébral des années de l'Hermitage et de Montmorency.

Voici le portrait que fait de lui un jeune Zurichois de dix-neuf ans, Henri Meister, qui le vint voir à Môtiers : « Je m'attendais à voir en lui un homme accablé de fatigues et de souffrances, et je vis au contraire l'homme le plus enjoué, et

en apparence le plus vigoureux. Il avait un habit gris à l'arménienne et un bonnet de la même couleur, garni de fourrure. Son teint est fort basané; ses yeux sont noirs, le blanc en est d'un éclat éblouissant... Quand son âme n'est pas agitée, son regard est tout à fait doux; mais quand elle s'enflamme, toute son ardeur s'épanouit dans ses yeux; son regard devient aussi pénétrant que l'éclair; il parle avec cette rapidité harmonieuse, avec cette élégance, avec cette précision qu'on ne se lasse pas d'admirer dans ses ouvrages. On voit qu'il a de l'usage du monde, mais il n'est poli qu'autant que la politesse ne lui impose aucune espèce de gêne... »

Parmi les propos que Meister rapporte de leurs entretiens, l'idée du renoncement et de la résignation est celle qui reparaît le plus souvent, comme elle revient dans les lettres de la même époque : « Je faisais autrefois beaucoup de projets, dit-il, mais je n'en fais plus aujourd'hui. J'ai payé à la société mon écot, fort mal sans doute, mais le mieux que je pouvais. Je savoure à présent le plaisir d'être; je vis du jour à la journée et je dis avec Horace :

Omnem crede diem tibi diluxisse supremum

« Seulement je ne fais pas le projet de mourir, cela viendra sans cela. En toute chose, ma maxime

est de me laisser aller au sort. On ne se fait du mal que lorsqu'on lui résiste. Fait-on une chute, c'est lorsqu'on veut se retenir qu'on se fait bien mal. J'ai appris cette philosophie des enfants, et je la pratique sans cesse. Quand je glisse au haut de la montagne, je me laisse choir tout doucement, et je me relève au bas de la descente sans m'être fait du mal. »

Rousseau s'était promis à lui-même de ne plus écrire, mais ni son génie, ni l'action de ses idées, ni le mouvement des esprits qu'il ne renonçait pas à suivre, ou qui venait le relancer dans sa retraite, ne devaient lui permettre de tenir ce serment.

Après le décret du Parlement de Paris et celui du Conseil de Genève, avaient paru la censure de la Sorbonne, une condamnation du gouvernement de Hollande, un décret du pape, et enfin un mandement de Christophe de Beaumont, archevêque de Paris, qui flétrissait la *Profession de foi du Vicaire savoyard*. Pourquoi, parmi tant d'adversaires, Rousseau choisit-il l'archevêque de Paris pour les réfuter tous, en répondant à un seul ? C'est, je pense, qu'à côté du pompeux et médiocre réquisitoire du procureur général, et de la pitoyable censure des docteurs de la Sorbonne, le mandement de Christophe de Beaumont, tout en discutant point par point les idées du Vicaire

savoyard, garde une assez belle tenue littéraire. C'est surtout parce que le prélat ne s'en prenait pas seulement à l'hérésie de la religion naturelle, mais qu'il attaquait la sincérité et la bonne foi de son défenseur. « Du sein de l'erreur, il s'est élevé un homme plein du langage de la philosophie, sans être véritablement philosophe : esprit doué d'une multitude de connaissances qui ne l'ont pas éclairé, et qui ont répandu des ténèbres dans les autres esprits : caractère livré au paradoxe d'opinions et de conduite; alliant la simplicité des mœurs avec le faste des pensées, le zèle des maximes antiques avec la fureur d'établir des nouveautés, l'obscurité de la retraite avec le désir d'être connu de tout le monde : on l'a vu invectiver contre les sciences qu'il cultivait; préconiser l'excellence de l'Evangile, dont il détruisait les dogmes; peindre la beauté des vertus qu'il éteignait dans l'âme de ses lecteurs. Il s'est fait le précepteur du genre humain pour le tromper, le moniteur public pour égarer tout le monde, l'oracle du siècle pour achever de le perdre. Dans un ouvrage sur l'inégalité des conditions, il avait abaissé l'homme jusqu'au rang des bêtes; dans une autre production plus récente, il avait insinué le poison de la volupté en paraissant le proscrire; dans celui-ci, il s'empare des premiers moments de l'homme afin d'établir l'empire de l'irréligion. »

Rousseau a toujours compris qu'on discutât ses idées, mais sans admettre jamais qu'on s'en prît à sa personne. La droiture de son cœur et de son caractère, voilà ce qu'il défendra jusqu'à ses derniers jours, avec une inlassable ténacité : « Pour moi, je suis toujours demeuré le même, répond-il à Christophe de Beaumont; plus ardent qu'éclairé dans mes recherches, mais sincère en tout, même contre moi; simple et bon, mais sensible et faible, faisant souvent le mal et toujours aimant le bien; lié par l'amitié, jamais par les choses, et tenant plus à mes sentiments qu'à mes intérêts; n'exigeant rien des hommes et n'en voulant point dépendre, ne cédant pas plus à leurs préjugés qu'à leurs volontés, et gardant la mienne aussi libre que ma raison; craignant Dieu sans peur de l'enfer, raisonnant sur la religion sans libertinage, n'aimant ni l'impiété ni le fanatisme, mais haïssant les intolérants encore plus que les esprits forts; ne voulant cacher mes façons de penser à personne, sans fard, sans artifice en toute chose, disant mes fautes à mes amis, mes sentiments à tout le monde, au public ses vérités sans flatterie et sans fiel, et me souciant tout aussi peu de le fâcher que de lui plaire. Voilà mes crimes et voilà mes vertus. » Et plus loin : « Vous avez deux objets dans votre mandement : l'un de censurer mon livre; l'autre de décrier ma personne.

Je croirai vous avoir bien répondu si je prouve que partout où vous m'avez réfuté, vous avez mal raisonné, et que partout où vous m'avez insulté, vous m'avez calomnié. »

L'avocat du Roi devant le Parlement avait fait un grief à Rousseau de s'être fait connaître. « L'auteur de ce livre n'ayant pas craint de se nommer lui-même, ne saurait être trop promptement poursuivi ! » Rousseau, quand il adresse sa lettre à Christophe de Beaumont, archevêque de Paris, duc de Saint-Cloud, pair de France, commandeur de l'Ordre du Saint Esprit, proviseur de Sorbonne, etc., ne la signe pas moins, avec une modestie ironique : « Jean-Jacques Rousseau, citoyen de Genève. »

C'est la dernière fois qu'il devait porter publiquement ce titre. En s'adressant à l'archevêque, il décrivait avec une ampleur, une dignité et par moments une véhémence magnifiques, son attitude de chrétien, de protestant et de citoyen. On reconnaît l'homme qui avait écrit à son imprimeur de Hollande : « Je suis très fâché des embarras où vous dites être au sujet de la *Profession de foi,* mais je vous déclare encore une fois pour toutes, qu'il n'y a ni blâme, ni danger, ni violence, ni puissance sur la terre qui m'en fasse jamais retrancher une syllabe. »

Mais, à Genève, que disait-on de sa protesta-

tion ? Rousseau commençait à s'étonner de l'apathie apparente des bourgeois, et songeait même à renier son droit de bourgeoisie. Quand le Conseil eût ordonné de saisir les exemplaires de sa *Lettre* qui seraient imprimés à Genève, il perdit patience et renonça solennellement à sa nationalité. Le 12 mai 1763, le Citoyen de Genève adresse à M. Favre, premier syndic de la république, son abdication :

« Monsieur,

« Revenu du long étonnement où m'a jeté, de la part du magnifique conseil, le procédé que j'en devais le moins attendre, je prends enfin le parti que l'honneur et la raison me prescrivent, quelque cher qu'il coûte à mon cœur.

« Je vous déclare donc, monsieur, et je vous prie de déclarer au magnifique conseil, que j'abdique à perpétuité mon droit de bourgeoisie et de cité dans la Ville et République de Genève. Ayant rempli de mon mieux les devoirs attachés à ce titre sans jouir d'aucun de ses avantages, je ne crois point être en reste avec l'Etat en le quittant. J'ai tâché d'honorer le nom de Genevois; j'ai tendrement aimé mes compatriotes; je n'ai rien oublié pour me faire aimer d'eux; on ne saurait plus mal réussir : je veux leur complaire jusque dans leur haine. Le dernier sacrifice qui me reste

à faire est celui d'un nom qui me fut cher. Mais, monsieur, ma patrie, en me devenant étrangère, ne peut me devenir indifférente. Je lui reste attaché par un tendre souvenir, et je n'oublie d'elle que ses outrages. Puisse-t-elle prospérer toujours et voir augmenter sa gloire! Puisse-t-elle abonder en citoyens meilleurs et surtout plus heureux que moi! »

Cette démarche déchirait le cœur de Jean-Jacques, mais après les affronts irréparables qu'il avait reçus de sa patrie, il ne pouvait s'en reconnaître encore membre sans consentir à son déshonneur. De cette lettre d'abdication, si bien faite pour échauffer le cœur trop tiède des bourgeois, Rousseau dit au livre XII des *Confessions :* « J'observai la décence et la modération que j'ai toujours mises aux actes de fierté que la cruauté de mes ennemis m'a souvent arrachés dans mes malheurs. »

Le temps me manque, Mesdames et Messieurs, pour retracer la lutte, longtemps sourde et incertaine, mais que l'abdication de Rousseau fit entrer dans une phase ouverte et capitale, si ce n'est définitive, entre la bourgeoisie et cette Genève des Conseils devenue tyrannique et aveugle.

Affligé dans son patriotisme et dépouillé de son repos, rien ne devait ébranler l'assurance intime de l'auteur de l'*Emile* et du *Contrat.* La

fermeté d'âme de ce fugitif en tout ce qui touche aux écrits que la violence des gouvernements essaya vainement de détruire, offre un spectacle vraiment admirable. Rousseau pressentait que la vérité combattue renverserait sur son passage les résistances apeurées et les institutions chancelantes. Il voyait ses persécuteurs travailler à leur propre ruine. « Les folies des hommes ne font point mon tort, avait-il écrit au lendemain de sa proscription, et tout cela n'empêche que n'ayant rien fait que d'utile, de juste et d'honnête, je ne sois content d'avoir fait tout ce que j'ai fait, et que je ne le fisse de tout mon cœur si c'était à recommencer. Vos opinions ni celles du public, ni celles de ceux que vous dites être mes amis et qui me blâment, ne changent rien à la vérité des choses ni à ma manière de penser. Comme j'ai d'autres maximes de conduite que les jugements des hommes, tous leurs bûchers, tous leurs décrets, tous leurs sots discours ne me touchent guère; c'est pour moi comme s'ils ne disaient rien. »

Mais lorsque le procureur général Robert Tronchin eût tenté, dans ses *Lettres de la Campagne,* de justifier l'iniquité des magistrats de Genève et l'erreur de son clergé, Rousseau se mit à l'ouvrage, dans le plus profond secret, et un an plus tard, en novembre 1764, il répondit par ses formidables *Lettres de la Montagne.*

La littérature de polémique s'enrichissait d'un chef-d'œuvre, et l'histoire de la démocratie et du libéralisme religieux, d'un monument impérissable. Celui qui se sent dans la vérité prépare lentement ses hardiesses et soudainement les lance, sans que plus rien puisse l'arrêter. Les *Lettres de la Montagne,* qui sont essentiellement un commentaire de la doctrine du *Vicaire savoyard* et un exposé des revendications de la bourgeoisie genevoise, transforment la querelle de Rousseau en un procès d'une portée incommensurable : « Rien de moins important pour le public, j'en conviens, que la matière de ces lettres. La constitution d'une petite république, le sort d'un petit particulier, l'exposé de quelques injustices, la réfutation de quelques sophismes, tout cela n'a rien en soi d'assez considérable pour mériter beaucoup de lecteurs, mais si mes sujets sont petits, mes objets sont grands et dignes de l'attention de tout honnête homme. Laissons Genève à sa place et Rousseau dans sa dépression, mais la religion, mais la liberté, la justice! Voilà, qui que vous soyez, ce qui n'est pas au-dessous de vous. » Ainsi l'accusé convoquait les nations et les temps à juger ses juges, et d'avance, au nom de ce tribunal universel, il les condamnait.

Après avoir démontré le christianisme purement évangélique de la *Profession de foi,* et sou-

tenu le droit pour chaque fils de la Réforme de proposer des doutes et d'examiner librement, Rousseau en venait, dans sa sixième lettre, à l'accusation, contre lui portée, d'avoir attaqué et voulu détruire tous les gouvernements. C'est ici qu'il résume le *Contrat social* et qu'il le présente à ses concitoyens comme le tableau de la constitution de Genève, qu'il trouvait belle, « ramenée à ses vrais principes et préservée des dangers qui la menacent aujourd'hui. » Il ne craignait pas de les appeler à réclamer leur part de souveraineté. De même qu'elle accomplit œuvre de réforme en plaçant au-dessus du dogme la pratique vivante des lois morales, la bourgeoisie de Genève doit sauver la constitution de la république en revendiquant les droits inviolables qu'elle en a reçus.



Les *Lettres de la Montagne* nous ramènent, Mesdames et Messieurs, au *Contrat social,* œuvre difficile et haute, que la tâche que j'ai assumée m'oblige à analyser devant vous. Je le ferai aussi nettement que possible, sous la conduite de commentateurs mieux préparés et plus autorisés que moi.

Ne sommes-nous pas d'ailleurs de ces « hommes qui pensent, » à qui Rousseau adressait ses considérations sur les fondements de l'Etat et sur l'autorité des lois ? Les questions qu'il soulève se posent aujourd'hui à tout honnête homme qui est appelé à les trancher par ses votes. Et puis, elles ont exercé sur les esprits et sur les événements une action directe et considérable. Pas immédiate, il est vrai, parce que jusqu'à la Révolution, on n'a vu dans le *Contrat social* qu'une œuvre de pure spéculation.

Les hommes de la Révolution, Mirabeau, Robespierre, Danton les premiers, se réclamèrent du *Contrat social*. Il servit d'abord à justifier des lois, et peu à peu, comme ces hommes l'interprétaient au gré de leurs ambitions et des passions du jour, ce livre dut justifier le renversement de l'ordre établi et les institutions nouvelles. Faut-il en rendre responsable un auteur qui n'eût certes pas reconnu en eux des disciples ? Comme avec son *Emile*, le Rousseau du *Contrat social* était entré dans un grand mouvement d'idées qu'il accéléra, qu'il précipita, sans en prévoir les aboutissements.

Je remarque aussi qu'il se rattachait à la grande tradition classique française, en ouvrant accès dans tous les esprits, aux idées, aux principes, aux éléments d'une science jusque-là réservée aux seuls savants. Pascal, Bossuet, Montesquieu, Voltaire lui

en avaient donné l'exemple. Dans l'ordre de la science politique, Bossuet et Montesquieu l'avaient directement précédé. Mais Rousseau fit plus qu'eux pour la vulgariser, parce qu'à l'exposition sereine des idées, dans la langue de tout le monde, il mêla les enthousiasmes et les rancunes du bourgeois de Genève, sa passion personnelle de l'égalité et son idéal intime d'une liberté morale, seule digne de réparer pour l'homme la perte de la liberté naturelle.



Tels étaient les objets constants de la pensée de Rousseau. Les origines du *Contrat social* remontent, en effet, jusqu'à son séjour à Venise en 1743. Amené à comparer les institutions de Venise avec celles de Genève, il avait conçu le plan d'un grand ouvrage sur les institutions politiques. Son séjour dans sa patrie, en 1754, le ramena aux mêmes méditations. Elles se prolongèrent dans les années suivantes, jusqu'à ce qu'il se décidât à « détacher des divers morceaux qu'on pouvait tirer de ce qui était fait, le plus considérable et le moins indigne d'être offert au public, sous le titre de *Contrat social.* »

Le droit politique, la philosophie politique, à laquelle se rattachait le *Discours sur l'inégalité*, demeurèrent un objet favori de la pensée de Rousseau, puisqu'il y revient, en 1765, dans son *Projet de constitution pour la Corse;* et en 1772, dans ses *Considérations sur le gouvernement de Pologne.*

On a opposé l'idéalisme de Rousseau au réalisme de Montesquieu. L'antithèse n'est vraie qu'en apparence. L'un et l'autre manient des idées et aboutissent à des idées, mais Montesquieu semble les dégager de l'examen des faits, tandis que Rousseau les fait sortir de principes absolus. En réalité, dans le système de l'historien, comme dans celui du philosophe, grande est la part du tempérament, de la sensibilité et des expériences personnelles. Par où ils diffèrent essentiellement, c'est que Montesquieu, comme Voltaire d'ailleurs et toute la philosophie du XVIIIe siècle, plus réaliste que mystique, accepte l'Etat et la civilisation. La conception de Rousseau tend à établir la moralité plutôt que le droit. Son objet essentiel, c'est « la nation dans la souveraineté, » c'est l'autonomie de la conscience collective, et c'est avant tout la sauvegarde de l'égalité. Mais il reconnaîtra, et dans le *Contrat social* même, que « ces objets, base de toute bonne institution, doivent être modifiés en chaque pays par les rapports qui naissent tant de la situation locale que du ca-

ractère des habitants, et c'est sur ces rapports qu'il faut assigner à chaque peuple un système particulier d'institutions qui soit le meilleur, non peut-être en lui-même, mais pour l'état auquel il est destiné. »

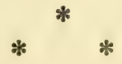
Ainsi, sous le détachement philosophique, sous le platonisme politique des formules générales, on ne retrouve pas seulement la constitution idéale de Genève, mais on rencontre un sens solide de la réalité historique et un esprit ouvert aux applications pratiques. Si Rousseau a pu résumer son *Contrat social,* dans une lettre de 1762, en deux principes, qui sont, le premier : légitimement, la souveraineté appartient toujours au peuple; le second : le gouvernement aristocratique (électif) est le meilleur de tous; s'il se déclarait donc, quoiqu'au fond personnellement indifférent à la forme de gouvernement, partisan du gouvernement des grandes familles, investies par l'élection de la confiance populaire, c'est bien qu'il avait devant les yeux l'histoire de Genève et les institutions genevoises. Il y a donc un rapport caché, intime, entre la pensée politique de Rousseau et la réalité historique, l'enseignement des faits.

Mais, si le *Contrat social* ne contredit pas l'histoire, ne dit-on pas couramment qu'il détruit le système même de Rousseau, sa philosophie du droit naturel ? Or, voici comment, à mes yeux du moins,

ce livre rentre dans l'œuvre entière de Rousseau sans en contredire la pensée générale.

S'il y a une idée qui soit chère à Jean-Jacques, parce qu'elle naît du plus profond de son être intime, de ses expériences, de son tempérament, de son sang en quelque sorte autant que de sa réflexion, c'est celle de l'égalité. C'est ce sentiment tout puissant, ce désir altier, vainqueur de toutes les résistances, qui a entraîné sa fantaisie créatrice jusqu'à l'état de nature, jusqu'à l'âge d'or d'une égalité naturelle. Or Rousseau a reconnu que la société avait détruit l'égalité naturelle, qui était incompatible avec la perfectibilité de l'homme, avec la civilisation. Voici donc le problème souverain pour le penseur : comment fonder inébranlablement une égalité morale et légitime qui se substitue, dans l'ordre civil, à l'égalité naturelle ?

Le *Contrat social* doit en apporter la solution.



Rousseau a donc été amené à la politique par la morale. Il s'agit de savoir si les maux de la vie sociale sont nécessaires, ou s'il y a une organisa-

tion politique conforme au droit et à la raison. Pour y répondre, il déterminera les conditions universelles et nécessaires d'un état fondé sur le droit naturel.

Le *Contrat social* comprend quatre livres. Le premier traite du pacte social, qui fait la transition de l'état de nature à l'état civil; le second traite du pouvoir souverain, de la loi, du législateur et du peuple; le troisième, du gouvernement et de ses trois formes possibles, la démocratie, l'aristocratie, la monarchie; le quatrième, des modes d'expression de la volonté générale, et de la religion civile.

Deux notions essentielles dominent le *Contrat social,* qui veut les concilier : l'indépendance absolue, originelle, la liberté essentielle et naturelle de l'individu, du *moi* individuel, — et la toute-puissance, la souveraineté du moi collectif, du corps social, de la cité. L'homme est né libre, n'ayant d'autre loi que de veiller à sa conservation, d'autres devoirs qu'envers lui-même. Mais l'ordre social, qui le prive de cette liberté, est un droit sacré, qui sert de base à tous les autres. Puisque cet ordre ne vient point de la nature, sur quelles conventions est-il fondé ? Quelles sont ces « puissances légitimes, » qui ont fait sortir l'homme de l'état naturel pour l'instituer dans l'état civil ?

Vous voyez reparaître ici l'antithèse que nous

avons tant de fois signalée, dans l'œuvre et la vie de Jean-Jacques, entre l'individu et le citoyen.

Dans tous les ordres de la pensée, il fut, au XVIIIe siècle, « l'homme de la personnalité. » Comme individu, il s'est dégagé de tout lien social, de ses devoirs de citoyen, comme de père de famille. Ce sentiment si fort de sa personnalité, source de son éloquence, s'est transformé en une idée, un principe, qu'il a affirmé en Dieu, et qu'il veut retrouver dans l'Etat. Mais, nous trouvons aussi chez Rousseau, à côté de l'individu, le citoyen, le Genevois, « le lecteur de Plutarque, l'admirateur des républiques antiques, » qui admet que l'individu se subordonne étroitement à l'ensemble et abdique entre les mains de l'Etat. Les deux *Discours* décrivaient la liberté absolue de l'individu, dans l'égalité naturelle; le *Contrat social* va aliéner complètement l'homme naturel dans l'homme civil, qui abdique corps, biens et conscience au profit de l'Etat. L'homme abandonne à la société tous ses droits naturels, pour recevoir en retour une certaine quantité de droits conventionnels. L'unité de l'Etat n'est donc fondée ni sur le droit du plus fort, ni sur le droit divin, ni sur le droit paternel, ni sur le droit d'esclavage, mais sur des conventions librement consenties, sur le contrat social : « Chacun de nous met en commun sa personne et toute sa puissance, sous la

suprême direction de la volonté générale, et nous recevons en corps chaque membre, comme partie indivisible du tout, » c'est-à-dire que tous les contractants reçoivent des droits égaux. Le souverain, c'est la volonté générale, et chacun devant avoir sa voix dans les assemblées, est membre du souverain. Dans le partage de cette souveraineté, constituée par le pacte social, tous sont moralement et légitimement égaux. « A l'instant, au lieu de la personne particulière de chaque contractant, cet acte d'association produit un corps moral et collectif, composé d'autant de membres que l'assemblée a de voix, lequel reçoit de ce même acte son unité, son *moi* commun, sa vie et sa volonté. »

Rousseau constitue ainsi la personnalité morale du peuple, qui acquiert et garde au cours de ses raisonnements une sorte de réalité mystique.

Mais comment s'exprime la volonté générale ? Par la loi. Définir la loi, distinguer entre les deux pouvoirs, législatif et exécutif, tel est l'objet du livre deuxième du *Contrat social.*

La volonté générale agit par les lois, c'est elle qui les adopte et les sanctionne; la loi est une déclaration publique et solennelle de la volonté générale. Et l'auteur ajoute, ce qui est capital théoriquement pour prévenir les abus de la majorité : « une déclaration publique et solennelle de la volonté générale *sur un objet d'intérêt commun.* »

Rousseau distingue en effet, entre l'individu et la volonté générale, une troisième source de volonté, un troisième principe si l'on veut, qu'il appelle la « volonté de tous, » et qui n'est que la somme, l'assemblage incohérent des volontés particulières. Quand les citoyens n'ont en vue que des intérêts privés, la somme des voix n'exprime que la volonté de tous. Si au contraire les citoyens n'ont en vue que l'intérêt commun, alors la somme des voix devient la volonté générale. La distinction de ces trois principes est essentiellement morale, mais malgré les efforts de sa dialectique, je vois Rousseau dans l'impossibilité d'empêcher que ces trois principes distincts ne se brisent réciproquement dans la réalité.

Le troisième livre définit la nature et pose les limites de la puissance exécutive, c'est-à-dire du gouvernement. On doit reconnaître dans toute action du corps politique les mêmes mobiles que dans l'action libre d'un individu : la volonté, cet élément moral qui détermine l'acte, et la force, élément physique, qui l'exécute. On distinguera donc dans l'Etat la puissance exécutive, de la puissance législative; le gouvernement, du souverain. Le gouvernement, dit Rousseau, n'est pas constitué par un contrat, mais par une loi. Les magistrats ne sont que les officiers du peuple et non ses maîtres. « Qu'est-ce donc que le gouvernement ?

Un corps intermédiaire établi entre les sujets et le souverain (c'est-à-dire entre les citoyens et la volonté générale), pour leur mutuelle correspondance, chargé de l'exécution des lois et du maintien de la liberté, tant civile que politique. » Le gouvernement n'est que le ministre du souverain.

Enfin, si la volonté générale est inaliénable, indivisible et indestructible, comment s'exprimera-t-elle ? Quel est le jeu de la puissance législative et élective ? Dans le quatrième livre, Rousseau étudie les élections, les suffrages. Il y décrit la pratique des comices romains, l'institution du tribunal, de la dictature et de la censure. Il définit enfin ce qu'il entend par la religion civile, lien moral et conscience du moi collectif qu'est l'Etat, et il conclut, découvrant par là l'étendue de ses lectures et les vastes horizons où se mouvaient ses méditations politiques : « Après avoir posé les vrais principes du droit politique et tâché de fonder l'Etat sur sa base, il resterait à l'appuyer par ses relations externes; ce qui comprendrait le droit des gens, le commerce, le droit de la guerre, les conquêtes, le droit public, les ligues, les négociations, les traités, etc. Mais tout cela forme un nouvel objet trop vaste pour ma courte vue : j'aurais dû la fixer toujours plus près de moi. »

*

* *

Parmi les contradictions que les adversaires de Rousseau, et beaucoup des commentateurs du *Contrat social,* ont cru pouvoir relever entre ce livre et la pensée générale de son auteur, la plus apparente est celle-ci : comment un homme libre peut-il aliéner tous ses droits à la communauté, et rester libre ?

Le *Discours sur l'Inégalité* disait : « Renoncer à sa liberté, c'est renoncer à sa qualité d'homme, aux droits de l'humanité, même à ses devoirs. » Et cependant, le pacte social anéantit cette liberté, ou l'asservit à la volonté générale exprimée dans la loi, qui est au-dessus des hommes : « Devant elle chaque citoyen tremble, le roi tout le premier. » Rousseau va même jusqu'à soumettre à l'autorité absolue de la volonté générale, les consciences des individus. C'est par sa théorie de la religion civile, que clôt le *Contrat social.* Il veut qu'il y ait une religion civile dont le souverain fixe les articles, non pas précisément comme dogmes de religion, mais comme « sentiments de sociabilité, sans lesquels il est impossible d'être bon citoyen ni sujet fidèle. » L'existence de la divinité puissante, intelligente, bienfaisante, prévoyante et pourvoyante; la vie à venir, le bonheur des justes, le châtiment des méchants; la sainteté du contrat social et des lois, tels sont les sentiments positifs et déclarés qui consacrent l'unité du corps politique.

Le souverain, sans pouvoir obliger personne à les croire, peut bannir de l'Etat quiconque ne les croit pas, et Rousseau ajoute, cédant à l'entraînement dialectique et à l'emportement oratoire qui sont l'une des caractéristiques de son style et aussi la cause de beaucoup de ses paradoxes : « Il peut le bannir, non comme impie, mais comme insociable, comme incapable d'aimer sincèrement les lois, la justice, et d'immoler au besoin sa vie à son devoir. Que si quelqu'un, après avoir reconnu publiquement ces mêmes dogmes, se conduit comme ne les croyant pas, qu'il soit puni de mort; il a commis le plus grand des crimes, il a menti devant les lois. »

On voit bien à quels abus formidables la passion de l'intolérance, qui peut animer le pouvoir civil aussi bien que le pouvoir ecclésiastique, conduirait la théorie de Rousseau. Mais il importe de rappeler d'abord que l'idée d'une religion civile, nationale, d'une religion d'Etat, est indissolublement liée à la notion du citoyen pour un Genevois du XVIIIe siècle. Il convient de rappeler aussi que Rousseau, sans s'apercevoir que dans sa religion civile il introduisait non de purs sentiments, mais des dogmes métaphysiques, a toujours revendiqué la libre croyance du cœur, que c'est tout en la réclamant pour lui-même dans sa *Lettre à Voltaire sur la Providence,* qu'il proposait au chef

de la philosophie de rédiger le catéchisme du citoyen. Il faut rappeler enfin que l'inventeur de la religion civile a lui-même annoncé le remède à tous les abus que peut produire l'ingérence du pouvoir civil dans l'acte religieux, quand il a entrevu, d'un coup d'œil prophétique, la séparation de l'Eglise et de l'Etat.

« Il importe, dit Rousseau dans ses *Lettres de la Montagne,* que l'Etat ne soit pas sans religion, et cela importe par des raisons graves sur lesquelles j'ai partout fortement insisté, mais il vaudrait mieux encore n'en point avoir, que d'en avoir une barbare et persécutante, qui, tyrannisant les lois mêmes, contrarierait les devoirs du citoyen...

« Que doit faire un sage législateur dans cette alternative ? De deux choses l'une : la première, d'établir une religion purement civile, dans laquelle renfermant les dogmes fondamentaux de toute bonne religion, tous les dogmes vraiment utiles à la société, soit universelle, soit particulière, il omette tous les autres qui peuvent importer à la foi...

« L'autre expédient est de laisser le christianisme tel qu'il est, dans son véritable esprit, libre, dégagé de tout lien de chair, sans autre obligation que celle de la conscience, sans autre gêne dans les dogmes que les mœurs et les lois. La religion chrétienne est, par la pureté de sa morale, toujours

bonne et saine dans l'Etat, pourvu qu'on n'en fasse pas une partie de sa constitution, pourvu qu'elle soit admise uniquement comme religion, sentiment, opinion, croyance; mais comme loi politique, le christianisme est un mauvais établissement. »



Je voudrais avoir réussi, Mesdames et Messieurs, à vous donner une idée nette du *Contrat social.* Vous apercevrez au moins, en appliquant la doctrine de Rousseau à la Genève du XVIIIe siècle, qu'elle contient une critique sévère des abus du gouvernement aristocratique genevois, oublieux des origines véritables de son pouvoir. En même temps, vous vous rendrez compte que cette même doctrine présentait à tous les Etats un tableau idéal, un modèle inaccessible à chacun, mais dont les nations modernes, les unes après les autres, et jusque sous nos yeux, de l'Occident latin à l'Extrême-Orient, s'efforceront de se rapprocher. Seuls les petits pays pourraient appliquer à la rigueur les conclusions politiques de Rousseau. Comme il repoussait énergiquement toute forme de gouver-

nement représentatif, pour maintenir l'intégrité de la volonté générale, on ne voit que les petits cantons de la Suisse primitive, avec leur *Landsgemeinde,* qui offrent une image réelle ressemblant à sa vision. « S'il y avait un peuple de dieux, il se gouvernerait démocratiquement. Un gouvernement si parfait ne convient pas à des hommes. »

On peut donc regarder le *Contrat social* comme des rêveries sur la politique, de même que l'*Emile* présentait, à en croire son auteur, des « rêveries sur l'éducation. » Mais il faut compléter le théoricien de l'Etat, comme le théoricien de la pédagogie, par l'observateur de la réalité, le psychologue, l'historien.

A ce point de vue, les *Considérations* de Rousseau *sur le gouvernement de Pologne,* postérieures de dix ans au *Contrat social,* sont tout à fait remarquables. Rousseau n'est pas infidèle à lui-même dans sa préoccupation de former, à l'exemple des républiques antiques, des citoyens, c'est-à-dire des hommes pour qui les premiers devoirs et les plus puissants sacrifices aient pour objet la cité. L'*Emile* est un roman, l'éducation chimérique d'un homme qui doit rester lui-même, indépendant et heureux, dans toutes les conditions et toutes les circonstances : mais il n'y a pas d'homme réel qui ne soit membre d'une communauté, d'une nation. Chaque système d'éducation, différent de

celui d'*Emile,* conciliera les exigences de l'institution civile avec le respect de la nature : « L'éducation, dit Rousseau aux Polonais, doit donner aux âmes la forme nationale. » Et encore : « L'enfant, en ouvrant les yeux, doit voir la patrie, et jusqu'à la mort ne doit plus voir qu'elle...

« Le rempart de la liberté, c'est l'esprit national. Tous les citoyens doivent être soldats par devoir, aucun par métier. On encouragera les villageois à se former à la défense nationale par des exercices militaires. » Vous voyez ici renaître des souvenirs de ces villages suisses où l'on aperçoit, derrière un repli du terrain ou à l'entrée de la forêt voisine, le « stand » avec ses cibles, et les garçons du village qui s'exercent chaque dimanche au tir. Cette conception réellement démocratique de l'éducation civique, de la formation d'un esprit national, Rousseau l'avait empruntée à ses lectures d'enfance, mais il la puisait aussi dans ses réflexions originales. Le Rousseau des *Considérations* est fidèle encore à lui-même, quand il condamne le luxe et tout ce qui enfante l'inégalité dans l'Etat. L'Etat doit primer sur l'individu, mais, en dernière analyse, l'Etat ne vaut que par la valeur des individus. Il y a danger à vouloir renouveler radicalement les institutions, et Rousseau, qu'on accuse d'avoir bouleversé le monde, lorsqu'on le consulte sur une révolution possible,

répond : « N'ébranlez jamais brusquement la machine. » Sans doute, affranchir les peuples de la Pologne serait une grande et belle entreprise, mais hardie et périlleuse, et qu'il ne faut pas tenter inconsidérément. Parmi les précautions nécessaires, voici la plus nécessaire, pense Rousseau, et qui demande du temps : avant toute chose, il faut rendre dignes de la liberté et capables de la supporter, les serfs que l'on veut affranchir. Ainsi, l'institution n'est pas tout. Il ne suffit pas d'une révolution pour donner à un peuple la vertu et le bien-être. Il faut l'aspiration morale de chacun, l'effort individuel.

Voyez-vous maintenant comment l'individualisme de Rousseau se met au service du civisme de Rousseau ? et comment l'homme naturel peut préparer l'homme civil ? Cette diversion nécessaire me ramène en finissant à la pensée pratique du philosophe, à l'idée fondamentale du *Contrat social,* qui rétablit ce livre tant discuté dans l'harmonie générale de l'œuvre, dans l'unité de la pensée de Rousseau. L'autorité absolue de la loi détruisant toute volonté particulière, paraissait détruire aussi la liberté et l'égalité primitives. Mais non : cette liberté et cette égalité primitives n'étaient que fragiles et précaires. Le pacte social établit entre tous les citoyens une telle égalité, qu'ils s'engagent tous sous les mêmes conditions et doivent

jouir des mêmes droits. C'est volontairement qu'ils aliènent le caprice de leur volonté particulière. C'est librement qu'ils soumettent leur liberté désordonnée à l'ordre de la loi : « L'obéissance à la loi qu'on s'est prescrite, est liberté, » dit Rousseau. Ainsi une égalité morale et légitime est substituée par le pacte social à l'égalité naturelle, et l'état civil est proclamé, par l'auteur du *Contrat social*, moralement supérieur à l'état naturel. Lorsqu'il parle du passage de l'état naturel à l'état civil, il le considère comme « un échange avantageux d'une manière d'être incertaine et précaire contre une autre meilleure et plus sûre, de l'indépendance naturelle contre la liberté. »



Mesdames et Messieurs, ceux d'entre vous qui m'ont fait l'honneur de me suivre jusqu'ici, et qui ont présents à l'esprit nos entretiens précédents sur chacune des œuvres de Rousseau, depuis le *Discours sur les sciences et les arts*, ceux-là doivent ressentir l'émotion que j'éprouve à voir aboutir le paradoxe insolent et provocant de l'*Origine de l'inégalité* jusqu'à cette vérité, non pas seule-

ment politique, mais essentiellement morale, qui se cache sous les formules impersonnelles et tyranniques du *Contrat social.* Le contempteur de la société, l'ennemi de la civilisation, l'accusateur passionné des deux *Discours* décrit dans son traité de politique les bienfaits de l'état civil : « Ce passage de l'état de nature à l'état civil produit dans l'homme un changement très remarquable, en substituant dans sa conduite la justice à l'instinct, et donnant à ses actions la moralité qui leur manquait auparavant. C'est alors seulement que la voix du devoir succédant à l'impulsion physique et le droit à l'appétit, l'homme, qui jusque-là n'avait regardé que lui-même, se voit forcé d'agir sur d'autres principes, et de consulter sa raison avant d'écouter ses penchants. Quoiqu'il se prive dans cet état de plusieurs avantages qu'il tient de la nature, il en regagne de si grands, ses facultés s'exercent et se développent, ses idées s'étendent, ses sentiments s'ennoblissent, son âme tout entière s'élève à tel point que, si les abus de cette nouvelle condition ne le dégradaient souvent au-dessous de celle dont il est sorti, il devrait bénir sans cesse l'instant heureux qui l'en arrache pour jamais, et qui, d'un animal stupide et borné, fit un être intelligent et un homme. »

Il n'y avait pas de moralité dans l'état naturel, que Rousseau avait imaginé pour lutter contre le

rationalisme des philosophes, pour réveiller le sentiment et le respect de la nature, pour se détacher soi-même des faux biens, pour ébranler l'empire des opinions et les assises d'une société toute de mensonges et de conventions. Le paradoxe sur l'origine de l'inégalité et l'exaltation chimérique d'un état de nature qui n'a jamais existé, devaient aboutir, à travers la pensée réfléchie de Rousseau, à cette proclamation d'une moralité supérieure dans un état civil renouvelé. Voltaire avait protesté qu'il ne saurait se contenter de l'existence à quatre pattes. Par le sens profond du *Contrat*, Rousseau répondait que l'homme, qui ne vit plus à quatre pattes, doit marcher, et marcher debout, les yeux fixés sur cet horizon lointain, que nous, hommes du XXe siècle, n'avons pas encore atteint, mais dont nous pouvons approcher.

L'appel du devoir social avait pénétré l'âme de celui qui, jusque-là, n'avait entendu que lui-même. Cette voix véhémente le forçait de consulter sa raison au lieu d'écouter seulement ses penchants, et d'agir pour le bien des hommes. Ce n'est pas de Beaumont, ce n'est pas Tronchin, ce n'est pas le Conseil de Berne ou le gouvernement de Hollande, ce n'est pas la sagesse des docteurs de Sorbonne, c'est Rousseau qui condamne l'état de nature, en découvrant ce qu'il y a de médiocre et de brutal dans cette conception primitive. C'est lui

qui le corrige par l'achèvement magnifique de sa pensée; ses idées s'étendent, ses sentiments s'ennoblissent et son âme tout entière s'élève, comme si le principe même de cette nouvelle condition devait régénérer l'homme naturel!

Ainsi l'appareil d'abstractions du *Contrat social* n'enveloppe pas seulement des vues d'historien et de patriote, mais, au cœur même du livre, à sa source profonde, jaillit une grande pensée morale, qui, par Kant et Michelet, ira fécondant, à travers tout le XIX[e] siècle, les vastes régions de la philosophie et de l'histoire modernes. « Je terminerai ce chapitre et ce livre par une remarque qui doit servir de base à tout le système social : c'est qu'au lieu de détruire l'égalité naturelle, le pacte fondamental substitue au contraire une égalité morale et légitime à ce que la nature avait pu mettre d'inégalité physique entre les hommes, et que, pouvant être inégaux en force ou en génie, ils deviennent égaux par convention ou de droit. »

Le pacte social, enfin, Rousseau ne l'a pas présenté comme un fait historique, mais comme une hypothèse. D'autres philosophes l'avaient émise avant lui, dont il s'est inspiré. Mais il l'a remplie de sa passion et de son esprit prophétique. Car l'idée de contrat domine toute l'évolution sociale, comme l'idéal lointain vers lequel elle tend. Partout, dans tous les actes de la vie civile, nous

voyons, à l'idée d'autorité, se substituer insensiblement l'idée de contrat. Il semble qu'elle descende, à l'heure même où nous sommes, jusque dans les profondeurs obscures des galeries de mines et qu'elle doive rétablir l'harmonie entre les forces économiques dont l'antagonisme menace l'Angleterre. Les rapports sociaux seront toujours moins du riche au pauvre, du maître à l'esclave, du fort au faible, pour devenir toujours plus de l'égal à l'égal. Et l'on verra peut-être un jour les puissances économiques et politiques résoudre pacifiquement ou prévenir par le contrat, les hostilités qui ruinent et les guerres qui tuent.

La Déclaration des droits de l'homme et du citoyen a proclamé ce que le citoyen de Genève avait le premier proclamé : les hommes libres et égaux en droit; le principe de la souveraineté de la nation; la loi, expression de la volonté générale.

Ces affirmations hautaines, inscrites par l'Amérique et la France au fronton des temps modernes, sont-elles vraies en fait comme en droit ? Je dis que nous devons le croire, que nous devons y tendre de toutes nos forces, et que l'énergie et la constance de cette conviction finiront par rendre réellement tous les hommes dignes et capables de l'égalité et de la liberté, « cette liberté morale qui seule rend l'homme vraiment maître de lui. » Et la vision du *Contrat social* : la pureté de la vo-

lonté générale, s'accomplira quand la loi suprême et universelle de toutes les libertés sera : à chaque devoir un droit, à chaque droit un devoir.

X

Le promeneur solitaire.

Mesdames et Messieurs,

Avant ce dernier entretien, il convient que je vous remercie de l'attention si fidèle et si amicale que vous m'avez accordée pendant ces dix soirées. J'ai trouvé dans cette bienveillance de votre part, dans cette sympathie inexprimée, mais très sensible à celui qui parle, la preuve que vous avez saisi l'intention, la bonne volonté qui m'a fait répondre au vœu de la Société Jean-Jacques Rousseau. C'est pour elle et pour vous que j'ai travaillé pendant ce cours de dix leçons. Je me suis rappelé constamment l'exemple que nous ont donné en 1878 les maîtres d'alors, les maîtres de la Genève juridique, pédagogique et littéraire, et je me suis efforcé, bien imparfaitement, après eux, de retracer, dans ces dix entretiens, un tableau aussi

exact et aussi complet que possible de la vie et de la pensée de Rousseau.

Vous ai-je présenté un héros ou un saint ? non, mais bien un homme, un homme en qui plusieurs hommes ont vécu, un homme qui fut un libérateur, parce qu'il avait appris douloureusement à se libérer lui-même; un homme qui fut plus et autre chose que cela, le vrai fondateur de l' « esprit européen, » pour employer un mot de Mme de Staël, et un citoyen du monde, pour reprendre la noble expression antique; un homme qui fut l'ami et le confident de la nature, l'avocat et le conseiller des humbles, le peintre et le défenseur de la vie de famille, le champion des droits de l'enfant, le théoricien de la liberté et de l'égalité dans la famille humaine.

Ce penseur multiple et ardent fut enfin un artiste incomparable. C'est lui qui inventa des accents capables d'arracher de la poitrine des hommes du XIXe siècle, des soupirs et des chants de joie; lui, qui a fait entendre dans tous les états, dans toutes les conditions, sous tous les ciels, la voix révélatrice du sentiment intérieur.

Eh bien! cet homme, qui n'est point un mort, mais un vivant, comment le recevrons-nous à Genève, en 1912 ? Vous vous rappelez, Mesdames et Messieurs, l'accueil que lui firent ses compatriotes en 1754, alors qu'il n'était encore que l'auteur du

premier *Discours,* accueil de fierté, de bienveillance et d'amitié; mais, huit ans plus tard, alors que l'orateur des *Discours* avait payé à sa patrie, dans la *Lettre sur les spectacles,* une dette magnifique de gratitude et de tendresse, alors que l'auteur de la *Nouvelle Héloïse,* de l'*Emile* et du *Contrat social* remuait les cœurs et les esprits dans toute l'Europe, comment Genève reçut-elle Rousseau, en 1762 ? En jetant ses livres au bûcher et en condamnant sa personne! Frappé au cœur par cette insulte, Rousseau abdiqua son titre et ses droits de citoyen, et il ne revit plus jamais les murs de « cette heureuse ville où il n'était jamais entré sans sentir une certaine défaillance de cœur qui venait d'un excès d'attendrissement. » Genève n'attendit pas la fin du siècle pour faire amende honorable. Au lendemain des troubles d'une révolution qui alla jusqu'à la terreur, quand la paix parut se rétablir dans les cœurs, l'espoir populaire évoqua un Jean-Jacques attendri; des cortèges d'enfants défilèrent devant un monument provisoire, élevé à sa mémoire dans la promenade des Bastions. La Genève de 1835 consacra définitivement cette mémoire, en élevant la solennelle statue de Pradier dans l'île des Barques, devenue l'île Rousseau.

Quarante ans plus tard, à la date centenaire de sa mort, les Genevois accueillirent de nouveau le

Citoyen, par une fête admirable de cordialité, de simplicité, d'élan national; fête magnifique aussi par la gravité, la dignité, la profondeur d'un sentiment tout nourri de pensée. Parmi les discours qui furent alors prononcés, qu'il me soit permis de rappeler celui par lequel mon père, le professeur Auguste Bouvier, sans se laisser intimider par les luttes qui agitaient alors le protestantisme genevois, salua l'âme et définit la pensée religieuse de Rousseau. Par le courage de l'esprit et du cœur, par l'amour profond de la cité, il appartenait à la race de ceux qui reconnaissent leur idéal dans la devise fameuse : *Vitam impendere vero.*

Et nous, Genevois de 1912, ne nous sentirons-nous pas tous obligés par la noblesse qui se dégage de notre histoire ? Nous célébrerons le deuxième centenaire de la naissance de Rousseau par l'acte et le sentiment qui seraient les plus doux à ses mânes, par la bonne entente et l'union patriotique. Est-ce que la Genève soupçonneuse et perpétuellement batailleuse ne pourrait pas s'inspirer d'un sentiment commun, vivre un jour de cette égalité admirable que peut faire éprouver une émotion collective et unique ? N'en comptons-nous pas tous, parmi nos ancêtres, de ces contemporains du bûcher de l'*Emile* et du *Contrat social,* dont les yeux, offusqués, brûlés par la fumée de l'injus-

tice, pleurèrent sur le citoyen méconnu ? J'ai retrouvé un témoignage expressif de cette piété dans des papiers de famille. Une vieille tante de mon père a consigné, dans un cahier bleu, ses souvenirs d'enfance. C'était un type parfait de vieille fille genevoise. Elle s'appelait Euphrosyne. Des boucles blanches encadraient son visage, qui avait conservé jusqu'à quatre-vingt deux ans un teint de jeunesse. Elle adorait la nature et la campagne. Elle étudiait la botanique, la physique et l'astronomie. Nomade, comme Jean-Jacques, elle transportait d'un logement à l'autre un vieux petit piano qui faisait ses délices. Elle était toujours curieuse d'apprendre et de juger. De sa bonne plume, elle adressait des lettres aux grands du monde pour les rappeler à la justice et à l'humanité. Et comme il convient à une fille de Rousseau, elle avait un peu la manie de la persécution. Dans son cahier bleu donc, la grand-tante Euphrosyne raconte ce qui se passait, vers l'an 1806, à la table de son père, un horloger, qui habitait la rue Neuve du Molard. A cette table, les frères et sœurs, gens alangués et passionnés, très unis au demeurant, reprenaient tous les jours les mêmes sujets de discussion. On se querellait au sujet des affaires de Genève, et surtout on bataillait à propos de deux grands hommes, car il n'y en avait que deux : Napoléon et Rousseau. « A la fin

du repas, raconte la vieille Genevoise, le grand-père (son grand-père à elle, un contemporain du bûcher de 1762), mettait fin à la dispute en donnant tort aux admirateurs de Napoléon, et raison aux admirateurs de Rousseau. »

C'est l'amour de la justice et de l'égalité entre citoyens qui remplissait ces âmes passionnées. Le même amour, instruit par l'histoire et assagi par l'expérience, doit renaître avec chacune des grandes dates de la mémoire de Rousseau. En l'invoquant aujourd'hui, Genève se préparera à mieux célébrer, en 1914, le centenaire de son union à la Confédération suisse. N'est-ce pas Rousseau le premier qui décrivit l'idéal helvétique ? N'est-ce pas lui qui a ressenti le premier, qui a exprimé aussi la parenté, les affinités secrètes entre l'âme du Genevois et celle du Romand, de l'habitant des bords du Léman ou du lac de Neuchâtel, et aussi du « montagnon » du Jura, et enfin de ceux qu'il a appelés, dans une lettre de 1762 ou 1763, ses « compatriotes » de la Suisse allemande ? Le centenaire de 1912 n'est pas fait pour nous enfermer dans les limites étroites de notre cité, mais pour nous conduire, par les étapes que Jean-Jacques a parcourues, à travers les contrées romandes jusqu'à Berne, jusqu'à Soleure, et même jusqu'à Zurich, puisqu'il était parti, un beau matin, à pied, avec un ami, pour aller faire, comme il

l'avait annoncé à un correspondant zurichois, « un pèlerinage au séjour de la raison, des mœurs, du zèle patriotique, de tout ce qui peut intéresser un ami de l'humanité. »

Dans la célébration du deuxième centenaire, nous fêterons encore en Rousseau le champion de l'égalité et de la liberté morales, le prophète de la démocratie universelle, dont la pensée a inspiré lentement, l'une après l'autre, toutes les révolutions du XIXe siècle, jusque dans cet Extrême-Orient qui s'agite à l'heure qu'il est, en des tentatives surhumaines, pour s'ériger en république. On nous a dit que les Mandarins étudiaient et connaissaient les livres de Rousseau : sans aller chercher des témoins si éloignés, nous savons que nos hôtes de Genève n'assisteront pas à la célébration du prochain centenaire en indifférents; ils peuvent apporter le concours de leur gratitude envers le libérateur, non pas seulement de l'enfance, mais de toute la vie sentimentale, féconde et généreuse. Ainsi la mémoire de celui qui fut toujours persuadé que « l'homme est né bon et qu'il deviendrait meilleur encore s'il était judicieusement éclairé, » doit permettre à la Genève de 1912 de célébrer un nouvel « acte de réconciliation. »



Nous avons essayé d'analyser les œuvres principales de Rousseau et d'en dégager les idées essentielles et les tendances originales. Je ne prétends point établir à l'heure qu'il est de ces conclusions systématiques, qui ne sauraient enfermer la pensée multiple et la personnalité impressionnable, spontanée et changeante de Jean-Jacques; il nous reste d'ailleurs à parcourir avec vous les treize dernières années de sa vie, que je vois encadrées entre les claires et heureuses semaines de l'île St-Pierre, sur le lac de Bienne, dans l'automne de 1765, et les semaines paisibles et amicales d'Ermenonville, qui le conduisirent jusqu'à sa mort, le 2 juillet 1778. Ce sont les années du promeneur solitaire, de ce vieillard tantôt farouche, qui croit se dissimuler sous un nom d'emprunt, qui se laisse égarer par les soupçons et les angoisses; tantôt souriant, attendri par les souvenirs de sa jeunesse, bienveillant aux humbles, aux enfants et aux choses, ami des plantes, contemplateur fervent de la beauté et de la bonté de la création.

Avec la *Lettre à Christophe de Beaumont* et les *Lettres de la Montagne,* Rousseau se croyait quitte envers sa patrie et le monde de la défense de ses idées. Pour sa personne, il demandait un repos qu'il croyait avoir assez payé. Mais il avait compté sans la rancune des théologiens. Le pasteur de

Môtiers, excité par certains pasteurs de Genève et soutenu par ceux de Neuchâtel, prêchait contre lui en chaire et l'excommuniait. Les habitants du village, qui venaient de lire le *Sentiment des citoyens,* se retournaient contre Rousseau; Thérèse se plaignait de leurs propos médisants et excitait son inquiétude maladive.. Il sentait la méfiance et l'animosité croître autour de lui. Un soir, le 6 septembre 1765, une petite émeute se produisit dans Môtiers. On lança des pierres contre la jalousie de bois de sa maison; une de ses fenêtres fut brisée. Il prit peur, il s'enfuit.

L'image de l'île St-Pierre, où il avait fait déjà un séjour charmant, s'offre à lui, comme une retraite assurée. Il va s'y établir, confiant dans les assurances qu'on lui donnait que Messieurs de Berne y tolèreraient sa présence. Il y passa deux mois délicieux. « Ce choix était si conforme à mon goût pacifique, à mon humeur solitaire et paresseuse, que je le compte parmi les douces rêveries dont je me suis le plus vivement passionné. Il me semblait dans cette île que je serais plus séparé des hommes, plus à l'abri de leurs outrages, plus oublié d'eux, plus livré en un mot aux douceurs du désœuvrement et de la vie contemplative. »

Rousseau crut alors réellement qu'il pourrait se passer toujours du service des hommes et connaître, dans cette solitude, un loisir éternel et la

félicité des bienheureux. C'était la saison dorée de l'automne et des vendanges, l'heure la plus belle de l'année au bord de nos lacs. « Tous les après-dîners, je les livrais totalement à mon humeur oiseuse et nonchalante, et à suivre sans règle l'impulsion du moment. Souvent quand l'air était calme, j'allais immédiatement en sortant de table me jeter seul dans un petit bateau, que le receveur m'avait appris à mener avec une seule rame; je m'avançais en pleine eau. Le moment où je dérivais me donnait une joie qui allait jusqu'au tressaillement, et dont il m'est impossible de dire ni de bien comprendre la cause, si ce n'était peut-être une félicitation secrète d'être en cet état hors de l'atteinte des méchants. J'errais ensuite seul dans le lac, approchant quelquefois du rivage, mais n'y abordant jamais. Souvent, laissant aller mon bateau à la merci de l'air et de l'eau, je me livrais à des rêveries sans objet, et qui pour être stupides n'étaient pas moins douces. Je m'écriais parfois avec attendrissement : O nature! ô ma mère! me voici sous ta seule garde; il n'y a point ici d'homme adroit et fourbe qui s'interpose entre toi et moi. Je m'éloignais ainsi jusqu'à demi-lieue de terre; j'aurais voulu que ce lac eût été l'océan. Cependant pour complaire à mon pauvre chien, qui n'aimait pas autant que moi de si longues stations sur l'eau, je suivais d'ordinaire un

but de promenade; c'était d'aller débarquer à la petite île, de m'y promener une heure ou deux, ou de m'étendre au sommet du tertre sur le gazon, pour m'assouvir du plaisir d'admirer ce lac et ses environs, pour examiner et disséquer toutes les herbes qui se trouvaient à ma portée, et pour me bâtir, comme un autre Robinson, une demeure imaginaire dans cette petite île. Je m'affectionnai fortement à cette butte. Quand j'y pouvais mener promener Thérèse avec la receveuse et ses sœurs, comme j'étais fier d'être leur pilote et leur guide! Nous y portâmes en pompe des lapins pour la peupler. Autre fête pour Jean-Jacques. Cette peuplade me rendit la petite île encore plus intéressante. J'y allais plus souvent et avec plus de plaisir depuis ce temps-là, pour rechercher des traces du progrès des nouveaux habitants. »

Ce bonheur idyllique est pourtant traversé de pressentiments. Quels orages nouveaux allaient fondre sur le proscrit ? Il souhaitait qu'on lui donnât son île pour prison perpétuelle. Mais Leurs Excellences veillaient. Rousseau reçoit soudain, par l'intermédiaire du bailli de Nidau, l'ordre de quitter l'île dans les vingt-quatre heures, et de sortir des Etats de la République.

Il part, sans savoir où aller. A Bienne, on l'accueille avec chaleur; à Strasbourg, on lui fait fête. Il avait le projet d'aller à Berlin, terre d'asile

pour les philosophes. Mais c'est un autre projet qui l'emporte : Rousseau, sous la conduite et la protection de l'historien anglais Hume, se rendra en Angleterre.

Il arrive en effet à Londres en janvier 1766, après avoir été fort entouré, visité et nullement inquiété à Paris. De Londres, il se rend à Wootton, pour s'y installer dans la maison de Davenport. C'est de nouveau la campagne et la solitude, les promenades, la botanique, d'agréables connaissances nouvelles, mais ce n'est pas la paix, ni un établissement durable. La manie soupçonneuse de Rousseau l'eut bientôt brouillé avec Hume, et cette querelle devient publique. Pendant ce temps, Voltaire le poursuivait de ses pamphlets et s'acharnait à attirer sur lui, à Londres comme à Paris, les risées ou le mépris. Thérèse, qui s'ennuyait au milieu de gens qu'elle ne comprenait pas, aigrissait Rousseau. Des ombres menaçantes envahissaient son esprit. Au bout de quatorze mois de séjour à Wootton, pendant lesquels il a écrit les plus beaux livres des *Confessions,* le tableau de son enfance et de sa jeunesse, il partit secrètement le 1er mai 1767, et après des démarches et des lettres extravagantes, il s'embarqua enfin à Douvres et rentra en France.

Nous ne le suivrons pas dans ses pérégrinations.

Sous le nom de Renou, il habite une année à Trye, dans un château du prince de Conti; puis il gagne le Dauphiné. A Bourgoin, il accomplit, devant deux témoins, une sorte de cérémonie civile de mariage, se déclarant l'époux de Thérèse Le Vasseur, qui porta réellement dès lors le nom de Madame Rousseau. A Monquin, où il séjourne huit mois, il achève ses *Confessions* dans un état d'agitation concentrée et douloureuse. Il se croit poursuivi, surveillé partout, espionné. L'idée du complot, d'un vaste complot forgé par Grimm, Diderot, Mme d'Epinay, Mme de Boufflers, auxquels s'associe le premier ministre Choiseul, et où entrent peu à peu tous les puissants philosophes et les gens sans place, s'attache à son cerveau, s'y implante, y enfonce de profondes racines. Tout n'en est d'ailleurs pas imaginaire. Les anciens amis de Rousseau redoutant les révélations de ses mémoires, se préparaient à les réfuter. On le vit bien quand il commença de faire, dans des cercles choisis de Paris, des lectures des *Confessions*. Sur la plainte de Mme d'Epinay, le lieutenant de police interdit ces lectures.

Car Rousseau est rentré à Paris, son manuscrit en poche, avec une audace tranquille que l'événement confirma. Il y vivra huit années encore. Nous connaissons cette dernière période de sa vie

par les récits de quelques familiers, par les *Dialogues* que Rousseau écrivit en 1775, et par les *Rêveries* qui furent le dernier de ses ouvrages.

Voyons-le à Paris. Il s'est logé au cœur de la ville, rue Plâtrière, au quatrième étage, dans un appartement composé d'une antichambre, où des ustensiles de ménage étaient fort proprement rangés, et d'une seule grande chambre. « Près de lui, dit Bernardin de Saint-Pierre, qui fut l'un de ses familiers les plus constants depuis 1772, était une épinette sur laquelle il essayait de temps en temps des airs. Deux petits lits de cotonine rayée de bleu et de blanc comme la tenture de sa chambre, une commode, une table et quelques chaises faisaient tout son mobilier. Aux murs étaient attachés un plan de la forêt et du parc de Montmorency, où il avait demeuré, et une estampe du roi d'Angleterre, son ancien bienfaiteur. Sa femme était assise, occupée à coudre du linge; un serin chantait dans sa cage suspendue au plafond; des moineaux venaient manger du pain sur ses fenêtres ouvertes du côté de la rue, et sur celle de l'antichambre on voyait des caisses et des pots remplis de plantes tel qu'il plaît à la nature de les semer. Il y avait dans l'ensemble de son petit ménage un air de propreté, de paix et de simplicité, qui faisait plaisir. » Rousseau avait repris son métier de copiste de musique. La curiosité et le snobisme

aidant, il était fort achalandé. On le trouvait au travail le matin, vêtu d'une robe d'indienne et coiffé d'un bonnet de coton. L'après-midi, il partait en promenade, s'arrêtait parfois au café de la Régence, pour faire une partie d'échecs, puis il sortait de Paris pour aller dans la campagne, son chapeau sous le bras, sa canne à la main, habillé d'une culotte et d'un habit de drap gris, aimant le soleil, craignant la pluie. C'étaient ses meilleurs jours. Tout en herborisant, il échangeait des propos, des souvenirs ou des observations sur la nature, avec Bernardin de Saint-Pierre. « Son habitude était de ne jamais médire des hommes, dont il avait le plus à se plaindre. » Seul, il songeait. Quand sa pensée ne se fixait point sur les manœuvres de ses ennemis, Rousseau obéissait à son génie de philosophe et d'écrivain, qui était demeuré intact. Ainsi est né, en 1772, son beau livre des *Considérations sur le gouvernement de la Pologne,* œuvre du législateur positif, si ferme, si sensé, si humain.

Il eût vécu ainsi, sans envie, sobre, retiré de toute ambition mondaine, heureux du retour du printemps et satisfait de son existence ordonnée et repliée, sans les tourments que lui infligeaient et la constante pensée des fautes qu'il avait à « pleurer et à expier, » et les retours d'une démence partielle et intermittente que les aliénis-

tes d'aujourd'hui appellent « le délire d'interprétation. » C'était une idée fixe de persécution, qui se présentait par accès, entre de longues accalmies. Quand elle le ressaisit, tout lui devient aussitôt suspect. Il retrouve dans tous les gestes et sur tous les visages les signes d'une conjuration universelle contre son repos. La physionomie des rues, de tous les lieux où il se présente, tout le train de la vie où il veut se mêler ne sont plus que pièges, ruses, grimaces et combinaisons ennemies. « Nos Messieurs » sont les instigateurs de ce vaste complot, dont Rousseau a souvent décrit les caractères et les effets. Quoi qu'il dise et fasse, tout est rapporté à « ces Messieurs. » Les gens de la rue l'épient ou le raillent; les bateliers, les décrotteurs lui refusent leurs services; qu'il prenne place au théâtre, et voilà un sergent qui vient s'asseoir auprès de lui; on ouvre ses lettres, on veut publier sous son nom des écrits déshonorants; les applaudissements qu'on donne à son *Pygmalion* et à son *Devin du village* ne sont que pour le rendre ridicule et lui faire une réputation de plagiaire; partout il est signalé, suivi; on n'en veut pas à sa vie, mais à sa dignité, à son honneur, à sa réputation; une immense entreprise d'imposture doit tromper à jamais la postérité!

Tel est le tableau que déroulent, en d'interminables redites, interrompues d'ailleurs parfois par

des pages magnifiques, le Dialogue de *Rousseau juge de Jean Jacques,* livre étrange et lassant, qui perpétue la confidence de ses égarements d'esprit. Après l'avoir en entier transcrit au net, dans un manuscrit irréprochable, Rousseau voulut « en confier le dépôt à la Providence, » en le déposant, le 24 février 1776, sur le grand-autel de Notre-Dame. Mais, trouvant les grilles fermées, il crut que le ciel même concourait à l'œuvre d'iniquité des hommes. Pris de vertige, bouleversé dans tout son être, il courut tout le reste du jour, errant de toutes parts, jusqu'à ce que la lassitude et la nuit le forcèrent à rentrer chez lui, rendu de fatigue et presque hébété de douleur.

Cette crise extraordinaire, qu'il nous a décrite lui-même, dont il nous a donné la date, semble avoir épuisé la malignité de son délire. Alors il se calme, il se raisonne, il se pénètre des leçons qu'il avait lui-même données : « Pourquoi tenir tant au jugement des hommes ? N'ai-je donc connu la vanité de l'opinion que pour me remettre sous son joug, aux dépens de la paix de mon âme et du repos de mon cœur ? Comme s'il était au pouvoir des hommes de changer la nature des choses et de m'ôter les consolations dont rien ne peut dépouiller l'innocent ? Et pourquoi donc est-il nécessaire à mon bonheur éternel qu'ils me connaissent et me rendent justice ?... Détaché de toute affection

terrestre et délivré même de l'inquiétude, de l'espérance ici-bas, je ne vois plus de prise par où ils puissent encore troubler le repos de mon cœur... »

Ainsi, docile à sa nature et à une expérience si souvent répétée au cours de sa carrière incertaine, Rousseau revenait de son âme ardente à son âme indolente. Il se déprenait des hommes et du désir d'être aimé et admiré, pour s'enfermer en lui-même, pour les oublier, en errant dans les espaces silencieux de la vie intérieure. A quoi bon résister, lutter, conquérir ? La résignation délivre des inquiétudes et rend la tranquillité. Le vrai bonheur n'est-ce pas de renoncer à la société, pour songer au gré de sa fantaisie et pour jouir de son être ? « Les heures de solitude et de méditation sont les seules de la journée où je suis pleinement moi, et à moi, sans diversion, sans obstacle, et où je puisse véritablement dire être ce que la nature a voulu. »

Les *Rêveries du Promeneur solitaire* seront le dernier écrit de Rousseau. Il y a une chose à quoi l'artiste de génie ne renoncera jamais : c'est son art. S'il se détourne de la réalité extérieure, s'il se lasse des idées, s'il dédaigne de plus convaincre les hommes, il n'abdique pas la jouissance de se regarder soi-même, de se décrire et de se raconter. Tel est au moins l'artiste moderne, dont le Rousseau des *Confessions* et des *Rêveries* est le premier et le parfait exemplaire.

Vivre avec soi-même, porté par le rêve et au rythme de la marche solitaire; se dégager en quelque sorte des entraves du corps, s'affranchir du lieu et du moment, pour converser avec son âme, avec ses souvenirs, avec le passé : la voix tentatrice que Jean-Jacques avait écoutée sur les chemins de Savoie ou du pays romand, sur les routes d'Italie, de France, dans la forêt de Montmorency, à l'ombre des sapins du Jura, la voix familière l'appelle, le berce et l'enchante aux heures apaisées de la vieillesse. « Seul pour le reste de ma vie, puisque je ne trouve qu'en moi la consolation, l'espérance et la paix, je ne dois ni ne veux plus m'occuper que de moi. »

Une fois de plus, Rousseau analyse son tempérament, qui fut la source profonde de ses sentiments, de ses idées, de ses erreurs, de son éloquence : un cœur ardent, une imagination forte et jamais lassée, une pensée lente et qui creuse, une volonté molle et capricieuse; « c'est mon naturel ardent qui m'agite, c'est mon naturel indolent qui m'apaise. Je cède à toutes les impulsions présentes; tout choc me donne un mouvement vif et court; sitôt qu'il n'y a plus de choc, le mouvement cesse, rien de communiqué ne peut se prolonger en moi. »

Si nous ne connaissions pas encore le caractère de Jean-Jacques, les *Rêveries* nous livreraient la

clef de sa vie telle que les *Confessions* la retracent : jeunesse vagabonde, amitiés et liaisons nouées; amitiés et liaisons rompues; insouciance des plus saints devoirs, regrets et remords tardifs; charme toujours agissant de l'homme sincère qui sent et qui aime; déréglement momentané de l'esprit; vieillesse songeuse et solitaire. La rêverie fut la seconde patrie de Jean Jacques, celle qu'il emportait partout avec lui, attachée à ses pas. Il s'en exilait, quand il vivait en société. Il en gardait la nostalgie jusque dans la région de la pensée pure et de l'intelligence. « J'ai pensé quelquefois assez profondément, mais rarement avec plaisir, presque toujours contre mon gré et comme par force : la rêverie me délasse et m'amuse, la réflexion me fatigue et m'attriste; penser fut toujours pour moi une occupation triste et sans charme. Quelquefois mes rêveries finissent par la méditation, mais plus souvent mes méditations finissent par la rêverie; et durant ces égarements, mon âme erre et plane dans l'univers sur les ailes de l'imagination dans des extases qui passent toute autre jouissance. »

Cet aveu frémissant vous rappelle le poète de la *Nouvelle Héloïse,* mais n'éveille-t-il pas en vous l'écho d'autres confidences, d'autres soupirs ou d'autres chants ? La poésie lyrique moderne devait éclore sur les pas du promeneur solitaire. La

mélancolie passionnée, le monologue de l'âme attendrie sur elle-même, les délices, les extases, les ravissements de la rêverie, Jean Jacques a donné tout cela à la langue et à la littérature françaises. Montaigne ne rêvait pas, il s'observait avec complaisance et clairvoyance, en raisonnant sur ses lectures. Et tout l'art classique, à l'école de Montaigne, maintient l'équilibre entre l'émotion et la raison. Qui donc a enseigné aux Renés, aux Raphaëls ou aux Olympios à nourrir leur cœur de sa propre substance, à s'isoler dans une douleur superbe, sonore et stérile, si ce n'est celui à qui Saint-Preux ressemble comme un frère ?



Mais revenons au promeneur solitaire, dont la descendance romantique, malgré les ambitions de son éloquence, reproduit une image appauvrie et défigurée. D'autres parties du génie de Rousseau survivent, qui le rendent captivant pour le savant et attrayant pour tout homme qui aime observer la nature et s'initier à sa sagesse.

Dans la septième *Rêverie,* Rousseau explique et décrit le plaisir et le profit qu'il a trouvés dans la botanique. Avec la musique, la botanique fut la joie de sa vieillesse. Il l'avait tenue jadis, tandis

qu'il voyait Mme de Warens triturer ses simples, pour une « science d'apothicaire. » Mais quand vinrent les années d'épreuve et de dégoût, quand, le cœur resserré de détresse, Rousseau proscrit errait dans les bois et dans les montagnes, n'osant penser de peur d'attirer ses douleurs, ses regards s'attachèrent à la variété des objets environnants. Leur nature aide beaucoup à cette diversion et la rend plus séduisante. Les odeurs suaves, les vives couleurs, les plus élégantes formes semblent se disputer à l'envi le droit de fixer notre attention. « Il ne faut qu'aimer le plaisir, ajoute le promeneur solitaire, pour se livrer à des sensations si douces. »

Nous connaissons bien par l'*Emile* le réaliste qui est en Rousseau. Le réaliste se réveilla au milieu de ces émotions de plaisir. Son goût et son sens de l'observation se fixèrent sur les plantes, et ses promenades dans la contrée de Môtiers, seul ou avec des compagnons, non plus en rêveur, mais en explorateur, en curieux attentif et méthodique, devenaient de véritables excursions botaniques. En Angleterre de même, c'est la botanique qui le distrayait de ses idées noires, et qui lui valut l'amitié de la duchesse de Portland. Ayant appris la botanique par l'expérience, en autotidacte, comme tout ce qu'il apprît, Rousseau, suivant sa pente naturellement bienveillante et obéissant aussi à son

instinct pédagogique, se fit maître de botanique. On a retrouvé dans ses papiers les fragments d'un *Dictionnaire des termes d'usage en botanique.* De 1771 à 1773, il a adressé à Mme De Lessert, pour sa fille, ses huit *Lettres élémentaires sur la botanique,* dont la dernière a pour sujet les règles pratiques à suivre pour faire un herbier. Le fameux « herbier De Lessert, » l'un des trésors de notre Musée d'histoire naturelle, a son origine dans le goût que firent naître, chez la jeune élève et ses frères, les leçons de Rousseau.

C'est une erreur de dire qu'il a fait de la botanique en amateur, en artiste; si j'en crois le témoignage d'un des maîtres actuels de cette science, Rousseau sut manier la loupe, les pinces, le scalpel. Sa sincérité, son observation originale, affranchie de toute scolastique, firent de lui, en botanique comme en musique, un précurseur. Ce n'est pas la nomenclature, une science de mots, qu'il présente à son élève, mais il veut lui faire comprendre et saisir les rapports constants entre les plantes, qui constituent les familles. Ainsi se réveille chez l'ami de la nature le besoin de l'ordre, le sens de la loi, en un mot l'esprit scientifique.

Le progrès des sciences est l'effet des grandes découvertes sans doute, mais pour le soutenir et l'assurer, il est nécessaire que les esprits s'ouvrent à ces découvertes et entrevoient leur retentisse-

ment dans tous les ordres de la pensée et de la vie. Rousseau a popularisé l'intelligence et le goût de la botanique. Il voulut faire partager les bienfaits qu'il en avait reçus. Et ce dessein, en apparence modeste, concorde aussi intimement avec son enseignement général, avec l'esprit de son œuvre, qu'avec son caractère et ses expériences. Son sentiment se mêle à ses démonstrations; il enveloppe sa connaissance exacte et son application scrupuleuse, d'un charme naïf et pénétrant. Rousseau a composé plusieurs herbiers, dont il se plaisait à encadrer chaque feuillet d'un beau filet rouge ou or. Chacun de ces herbiers devenait entre ses mains comme un journal de ses émotions passées. « Toutes mes courses de botanique, les diverses impressions du local, des objets qui m'ont frappé, les idées qu'il m'a fait naître, les incidents qui s'y sont mêlés, tout cela m'a laissé des impressions qui se renouvellent par l'aspect des plantes herborisées dans ces mêmes lieux. Je ne reverrai plus ces beaux paysages, ces forêts, ces lacs, ces bosquets, ces rochers, ces montagnes dont l'aspect a toujours touché mon cœur; mais, maintenant que je ne peux plus courir ces heureuses contrées, je n'ai qu'à ouvrir mon herbier, et bientôt il m'y transporte. Les fragments des plantes que j'y ai cueillies suffisent pour me rappeler tout ce magnifique spectacle. »

*

* *

Ses dernières promenades de rêveur solitaire, Jean-Jacques les fit en juin 1778, dans le parc d'Ermenonville. Son petit ménage parisien était devenu trop lourd pour sa femme et pour lui. Entre les retraites hospitalières qu'on lui offrait de plusieurs côtés, il choisit l'invitation du marquis de Girardin. Accompagné du médecin Lebègue de Presles, il se rendit à Ermenonville le 20 mai. En attendant que fût achevée la maison rustique, au toit de chaume, que lui destinait le marquis, on installa Rousseau et Thérèse dans un petit pavillon, séparé du château par des arbres.

Il s'occupe à donner des leçons de botanique au jeune Stanislas de Girardin, et des leçons de musique à sa sœur. Le soir, il dîne au château et l'on fait de la musique. Comme on lui avait donné, par une belle soirée, un concert dans l'île des Peupliers, au milieu du parc, Rousseau pria le marquis de l'ensevelir en cet endroit. C'était huit jours avant sa mort.

Le 2 juillet, il était parti à 5 heures du matin, selon son habitude, pour herboriser. Rentré vers sept heures pour déjeuner, il se sentit bientôt mal

à l'aise. Un peu plus tard, Thérèse l'entendit pousser des cris plaintifs. Elle accourut et, le trouvant couché sur le carreau, elle le releva. Mais il retomba bientôt, tenant les mains de Thérèse, sans prononcer une parole.

L'autopsie démontra qu'il était mort d'une apoplexie séreuse. « Je me suis assuré par mes informations, dit la relation du médecin Lebègue, qu'il n'a montré ni ostentation, ni faiblesse, mais affection pour sa femme, confiance en Girardin, espérance en la miséricorde de Dieu. »

Rousseau fut enterré dans l'île des Peupliers, qui devint un lieu de pèlerinage, et où le marquis de Girardin fit ériger un sarcophage à l'antique. Le 11 octobre 1794, conformément au décret qu'avait rendu l'Assemblée nationale, les restes de Rousseau furent transportés au Panthéon, où ils reposent encore aujourd'hui.



Dans le silence d'une nature amie, une tombe, ombragée de peupliers, isolée par une nappe de ces eaux tranquilles et claires, comme Jean-Jacques les avait aimées; — en plein tumulte de la capitale, sous les voûtes solennelles et froides du

Panthéon, un somptueux mausolée, orné d'allégories savantes... en ce contraste apparaît l'antithèse que révèle chacun des grands épisodes de la vie de Rousseau! Jusque dans la mort et dans le culte des générations, sa carrière présente le perpétuel et fécond combat entre l'homme naturel et l'homme civilisé; entre l'instinct et la raison; entre l'ignorance et la connaissance; entre l'innocence et la sagesse; entre l'insouciance et l'obligation; entre le caprice et la discipline; entre l'individu et la société. De là l'attraction qu'elle exerce, son intérêt passionnant, sa puissance symbolique.

Ce conflit qui renaît en tout homme qui sent et qui pense, comment Rousseau l'a-t-il voulu résoudre par lui-même ? Le promeneur solitaire a désiré un bonheur personnel, hors de la société, dans l'affranchissement de tout service. Ce fut son erreur, et la cause profonde de sa souffrance.

Le promeneur solitaire a cru à une félicité durable par le sentiment et dans le sentiment; il a recherché un état de bonheur dans la jouissance de son propre être : « Il faut être heureux, cher Emile, c'est la fin de tout être sensible. » Ce bonheur, dont la soif ne s'éteindra jamais, il n'est pas dans les choses, ni dans les circonstances, ni dans le concours bienveillant des hommes, il doit être dans la vie intérieure, dans l'exercice d'un sixième sens qui est précisément celui de l'exis-

tence même, auquel tous les autres, et l'imagination, et la pensée, se subordonnent; il doit se réaliser en certains moments où l'individu se concentre et s'absorbe dans la pleine jouissance de soi, « état simple et permanent, dont la durée accroît le charme au point d'y trouver enfin la suprême félicité. »

De ces instants de pur et plein sentiment de soi-même, dont on pourrait dire : « Je voudrais qu'il durât toujours!, » le vieux docteur Faust, rendu à la jeunesse, n'en demandait qu'un seul en échange de son âme; et tout le romantisme, après Faust, n'a-t-il pas signé le même pacte avec le démon qui promet mais « qui nie tout » ?

Cette volupté de se sentir vivre, sans aucune entrave, dans un complet détachement des circonstances, des hommes et de la société, et même hors des conditions du temps et de l'espace, le promeneur solitaire a cru parfois l'étreindre et la retenir : « Mais s'il est un état où l'âme trouve une assiette assez solide pour s'y reposer tout entière, et rassembler là tout son être, sans avoir besoin de rappeler le passé, ni d'enjamber sur l'avenir, où le présent dure toujours, sans néanmoins marquer sa durée et sans aucune trace de succession, sans aucun autre sentiment de privation ni de jouissance, de plaisir ni de peine, de désir ni de crainte, que celui seul de notre existence, et que

ce sentiment seul puisse la remplir tout entière; tant que cet état dure, celui qui s'y trouve peut s'appeler heureux, non d'un bonheur imparfait, pauvre et relatif, tel que celui qu'on trouve dans les plaisirs de la vie, mais d'un bonheur suffisant, parfait et plein, qui ne laisse dans l'âme aucun vide qu'elle sente le besoin de remplir. »

Mirage enchanteur, chimère éloquente, ce bonheur si constamment souhaité n'existe vraiment que dans le désir et les regrets!... Rousseau a dû reconnaître qu'il n'était qu'un songe, dont les réalités méconnues nous arrachent brusquement : « Hélas! mon plus constant bonheur fut en songe! Son accomplissement fut suivi presque à l'instant du réveil! » Le contraste perpétuellement renouvelé entre la réalité et le rêve, c'est le drame de l'âme romantique. Héritière du promeneur solitaire, la littérature européenne, après les bouleversements de la Révolution et des guerres impériales, fut envahie par le besoin ardent, par la recherche passionnée et toujours déçue, d'une félicité puisée aux seules sources du sentiment.

Après la Renaissance, la civilisation française était mondaine, sociale, aristocratique. En procédant par élimination et choix, elle avait créé une hiérarchie de formes exquises, claires et belles, mais stériles. Et depuis lors, elle s'immobilisait dans l'admiration d'elle-même, dans l'éblouisse-

ment d'un grand siècle passé. Rousseau, surgissant brusquement de sa province et de sa vie indisciplinée, lui opposa sa personne et ses écrits, les pensées, les aspirations qui naissent dans la solitude, des profondeurs de l'âme repliée sur elle-même. C'est un homme seul, sans fortune, sans aucun pouvoir de situation, qui veut se suffire à lui-même, qui dédaigne tout ce que son temps aime et admire, et qui veut rendre à l'individu, trompé par les biens d'opinions et déçu des plaisirs artificiels, le vrai bonheur dans la jouissance de son être libre. Rêverie, promeneur, solitaire, ces trois mots résonnent au milieu de l'agitation fringante et sèche du XVIIIe siècle, comme l'appel lointain d'un monde nouveau et plein de mystères. Les cœurs s'émeuvent et les yeux, fatigués d'un faux éclat, se voilent de larmes. Quel est donc ce bonheur inconnu qu'annonce l' « homme de la nature » ?



Il y a deux solitudes, — si nous négligeons la solitude forcée du prisonnier dans son cachot, ou la solitude stérile du trappiste dans sa cellule, — il y a deux solitudes sans contrainte, dont l'une est pleine d'amour, et l'autre d'égoïsme. Il y a la

solitude d'un Luther à la Wartbourg, ou d'un Descartes dans son poêle de Hollande, ou encore d'un Louis Pasteur dans son étroit laboratoire de la rue d'Ulm; images imparfaites et humaines, lointains reflets de la solitude divine des quarante jours dans le désert.

Ces grands solitaires ont voulu ramasser toutes les puissances de leur âme et toutes les forces de leur esprit, pour saisir et dompter une pensée libératrice, une vérité qui éclaire, qui instruise et qui sauve. Solitudes fécondes et généreuses, que l'humanité devrait entourer d'un silence fait de tendresse, de gratitude et de vénération!

Mais l'autre solitude, où l'homme se réfugie et s'exalte dans la jouissance de son être, pour dilater son cœur plein de lui-même, pour s'abandonner à la caresse des choses, pour se prolonger et se disperser dans la nature, pour ouvrir à son imagination les horizons sans bornes de la rêverie, elle a enrichi l'art et bercé la langue à des rythmes inouïs, mais elle fut cruelle au promeneur solitaire. Sa raison s'y égarait et les plaies de son cœur s'y rouvraient incurablement.



La souffrance des hommes supérieurs n'est pourtant jamais inféconde. Leur protestation peut se traduire en plaintes lyriques ou en emportements d'éloquence, où s'exalte l'art du verbe. Parfois leur âme meurtrie a mis au jour des vérités inconnues et libératrices. Telle l'expérience douloureuse du promeneur solitaire, qui donna à l'humanité un exemple utile et des enseignements bienfaisants. Tandis qu'il cherchait un bonheur qu'il ne trouva point pour lui-même, Rousseau accomplit une œuvre immense. Il déplaça le centre de gravité de la vie morale; il changea sa valeur, et fit naître des rapports nouveaux de l'individu avec la société, avec l'Etat, avec la religion, la science et l'art.

Rousseau a restauré la vie intérieure, en proclamant l'autorité souveraine de cette voix intime, qu'il appelle la nature, c'est-à-dire l'expression de la divine sagesse.

Il fonde ainsi, en morale, une morale individualiste qui ne cherche pas ses principes dans une tradition, et qui ne concerte pas ses préceptes en vue de la société : « Vous n'avez pas besoin d'aller si loin chercher les principes de la morale. Rentrez dans votre cœur et vous les y trouverez... La conscience ne trompe jamais une âme qui la consulte sincèrement. »

Dans cette retraite de la vie intérieure, Rousseau a retrouvé la présence d'un Dieu puissant,

sage et bon, qui est le fondement de sa religion. Affranchi de la tutelle des clergés et de l'autorité indiscrète des dogmes, il proclame que le culte essentiel est celui du cœur : « Je ne me fie là-dessus ni à ma raison, ni à celle d'autrui, mais je sens à la paix de mon âme et au plaisir que j'éprouve à vivre et à penser sous les yeux du Grand Etre, que je ne m'abuse point dans les jugements que je fais de lui, ni dans l'espoir que je fonde sur sa justice. »

Son système politique tend à garantir le plus sûrement possible la liberté de l'individu sous l'unique et suprême autorité des lois qu'il a contribué à se donner. Avec le *Contrat social,* la valeur morale d'un individu, citoyen de l'Etat, membre du souverain, devient imprescriptible, et l'égalité est pour toujours assurée. « Si l'on entend qu'il soit permis à un gouvernement de sacrifier un innocent au salut de cette multitude, je tiens cette maxime pour une des plus exécrables que jamais la tyrannie ait inventée, la plus fausse qu'on puisse avancer et la plus directement opposée aux lois fondamentales de la société... Le rang se règle par le mérite et l'union des cœurs, par le choix, voilà le véritable ordre social : ceux qui le règlent par la richesse sont les perturbateurs de cet ordre. » Donc, plus de violence, plus d'abus de pouvoir, l'individu est sacré.

Dans l'éducation, la règle fondamentale est le développement libre des bons instincts naturels. Pour devenir un homme heureux et utile, l'enfant doit grandir dans la dépendance des choses, et ne demander qu'à lui-même sa moralité.

En art enfin, la voix intérieure renverse l'autorité des poétiques et des rhétoriques traditionnelles. L'expérience individuelle, la sensation immédiate, la passion, le cœur sont la source des images et des rythmes. Le monde se reflète dans la vision de chaque poète, et selon qu'il aime ou qu'il hait, il pénètre le mystère des choses et des âmes.

Le sentiment individuel, dressé comme un pouvoir nouveau et une autorité absolue en face de la tradition et de la raison générale, telle est l'originalité véritable de Rousseau, qu'il doit à sa sensibilité forte, infiniment variée et souple, pénétrante, éternellement jeune. En elle se concentraient toutes les ressources de sa pensée et de son imagination. Il inaugurait réellement un âge nouveau. Depuis Rousseau, le sentiment a fait faire de magnifiques découvertes; il sert la science même, la politique et le droit; il ouvre les voies, il renverse les barrières, il franchit les temps et les espaces, il transporte les montagnes. « Le sentiment est le grand révélateur, et l'amour donne la clef des choses. »

*
*   *

Mais n'y aura-t-il point une règle, une limite à cette sensibilité prophétique et conquérante ? Comme tout autre don, elle peut se dénaturer, ou elle peut au contraire se cultiver et grandir. Il faut faire son éducation, il faut l'étendre et la purifier.

Le Rousseau de l'*Emile*, de la *Nouvelle Héloïse* et même du *Contrat social* n'a pas pensé autrement. Car si la liberté fut d'abord sa chimère, elle ne devint réelle et stable que quand il l'eût purifiée. Et si l'égalité fut d'abord sa passion, elle ne devint le bien légitime de tous que quand il l'eût purifiée. Qu'on ne nous reproche pas de contraindre le génie de Rousseau au nom d'un moralisme obstiné. Pourquoi l'attitude mystique et l'attitude réaliste de l'esprit ont-elles pu s'associer en Rousseau ? parce qu'il est essentiellement moraliste. Il a voulu, pour le salut de la morale et pour le bonheur de l'homme, concilier réellement dans sa politique comme dans sa pédagogie, le réalisme et le mysticisme, l'observation et l'intuition. La pensée morale, le tourment moral, l'affranchisse-

ment moral, l'idéal moral sont l'essentiel de son œuvre. Le mot de vertu est pour lui plein de grandeur, de beauté, de force et d'attrait. Malgré ses fautes, il a tendu vers elle tous les ressorts de son âme. Cet impétueux offenseur de toute discipline a reconnu pourtant le bienfait de la règle intérieure et proclamé la conscience : « La liberté morale est la seule, dit-il à la fin de sa vie, qui rende l'homme vraiment maître de lui-même. »

Alors, le sentiment n'est pas tout ? Non, il doit d'abord se connaître et se mesurer. Si l'on veut empêcher qu'elle enfante le désordre, la folie et la ruine, au lieu d'éclairer et d'édifier, il faut purifier la sensibilité. Des grandes œuvres de Rousseau sort cette affirmation, qui prévient les erreurs du promeneur solitaire.

L'écueil de la sensibilité, c'est son extrême, c'est la passion. L'homme qui tend à la vraie liberté, doit donc se dépouiller de la sensualité, qui est la passion des sens, dans la recherche de la beauté ou du bonheur. Il doit se dépouiller des préjugés, préjugés de caste, plébéiens ou aristocratiques; préjugés d'opinion, religieux ou libre-penseurs; car les préjugés sont la passion de l'intelligence. Il doit se dépouiller des préventions, toujours injustes, qui sont la passion du sentiment.

Rousseau a rendu un immense service aux gé-

nérations modernes, quand il a voulu, en les affranchissant des conventions, des autorités factices et des dogmes, rendre à la vie son prix véritable.

Mais de cette vie affranchie, rendue à elle-même, rendue à l'individu moralement libre, que faire pour qu'il soit heureux ? Le bonheur n'est pas dans l'isolement, dans la rêverie prolongée où s'exalte le sentiment de la personnalité. Telle avait été l'illusion du promeneur solitaire. Il faut donc tourner la méditation vers l'action. Selon Pascal, la pensée est le propre de l'homme. Voltaire veut que le but de la vie soit l'action. Après avoir scruté toutes les sciences et vidé la coupe de la passion, le Faust romantique est devenu conducteur de peuples. Il n'est pas encore heureux. Il ne pouvait l'être, tant que son siècle n'avait pas entrevu la destinée véritable de l'homme en société. Mais, voici que le second Faust s'est reconnu solidaire, et tous les hommes ses égaux. Alors, sa dernière ambition est de travailler à leur bonheur. Il ouvre des contrées fertiles aux colons, il lance des vaisseaux sur des mers inconnues, il accomplit la grande œuvre de civilisation. Son action refoule les ténèbres et la souffrance, parce qu'elle est lumineuse comme l'esprit, et chaude comme le cœur. Et le héraut de la poésie moderne s'endort enfin, centenaire, en bénissant la vie!

*
* *

Quand Rousseau eut appris à Ermenonville la mort de Voltaire, il dit avec tristesse : « Je sens que mon existence était attachée à la sienne : je ne tarderai pas à le suivre. » Pressentiment profond et symbolique! L'apôtre de la vie intérieure et le champion de la civilisation ne peuvent plus être séparés dans le souvenir des générations. L'œuvre énorme du XIXe siècle, montre leurs influences tantôt opposées, tantôt associées. Il faut unir en effet leurs deux conceptions de la vie pour faire des hommes meilleurs dans une société meilleure, pour transformer des individus plus libres en citoyens plus généreux.

Ainsi s'accomplira le vœu profond de l'enfant de Genève, qui rêvait d'une démocratie parfaite. Car Rousseau dépasse infiniment Jean Jacques, l'homme de la nature et le promeneur solitaire. Quelles étapes magnifiques sa pensée a franchies depuis les paradoxes des premiers *Discours!* En proposant comme aboutissement suprême à la liberté et à l'égalité naturelles, les devoirs de la liberté et de l'égalité, l'auteur de l'*Emile,* de la

Nouvelle Héloïse et du *Contrat social* a reconnu, au nom du sentiment intérieur, et salué, pour le bonheur de l'homme, le bienfait de l'institution civile :

« Voulons-nous maintenant rechercher ce qui peut nous rendre heureux en ce monde ? Rentrons en nous-mêmes et consultons notre cœur. Chacun sentira que son bonheur n'est point en lui, mais dépend de tout ce qui l'environne...

« Tels sont les liens indissolubles qui nous unissent tous, et font dépendre notre existence, notre conservation, nos lumières, notre fortune, notre bonheur et généralement tous nos biens et tous nos maux, des relations sociales.

« Je crois donc qu'en devenant civil, j'ai contracté une dette immense avec le genre humain, que ma vie et toutes ses commodités, que je tiens de lui, doivent être consacrées à son service. »

TABLE DES MATIÈRES

